

La pierre des étoiles

Zelazny, Roger

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

roger zelazny
la pierre
des étoiles



denoël

ROGER ZELAZNY

LA PIERRE DES ETOILES

Traduit de l'américain par martine par wznitzer

DENOËL

Titre original : doorways in the sand (Harper & Row, Publishers N. Y.) by Roger Zelazny, 1976 et pour la traduction française © by Éditions Denoël, Paris, 1977.

Où se trouve la Pierre des Étoiles ? Cet étrange objet a été offert par des extra-terrestres en échange des bijoux de la couronne d'Angleterre.

Or il a disparu et tout le monde est convaincu que Fred, un vieil étudiant qui a des talents d'équilibriste, sait où il est. Alors commence pour le jeune homme une étonnante histoire car humains et extra-terrestres rivalisent d'ingéniosité pour tenter d'arracher de son subconscient les renseignements désirés. Un merveilleux conte fantastique dont l'action se déroule selon la logique de Lewis Carroll, avec des personnages délicieusement farfelus et des animaux qui parlent.

On philosophe constamment dans cette histoire, mais avec infiniment de sérieux dans la loufoquerie, et beaucoup de bon sens dans le délire.

L'auteur,

Né le 13 mai 1937 à Cleveland, Ohio, Roger Zelazny a fait ses études à l'université de Columbia. Ancien secrétaire général de l'Association des écrivains de science-fiction des États-Unis, il a été deux fois lauréat du prix Nébula et du prix Hugo.

A Isaac Asimov

avec ma plus grande estime,

mon plus profond respect,

et toute ma tendresse.

1.

Étendu sur le toit de tuiles, le bras gauche en guise d'oreiller, là, à l'ombre du pignon, le regard perdu dans le miroir bleu gru-melé des nuages de l'après-midi, je crus voir, entre deux battements de paupières, au-dessus du campus, au-dessus de ma tête, s'inscrire ces mots dans le ciel :

ME SENS-TU, DED ?

Le temps de réaliser la chose, il n'y avait plus rien. Je haussai les épaules et humai quand même la petite brise qui avait décidé de passer par là au même instant.

« Désolé, grommelai-je à l'intention du journaliste surnaturel. Pas d'effluves particulières. »

Je bâillai, m'étirai. Je m'étais assoupi et venais sans doute d'apercevoir les derniers lambeaux d'un rêve. C'était probablement aussi bien que je ne m'en souviens pas. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Elle indiquait que j'étais en retard à mon rendez-vous. Mais elle pouvait se tromper. D'ailleurs, en général, c'était le cas.

Je m'avançai à croupetons selon un angle de 45°, en posant fermement les talons sur les griffes de retenue et m'agrippant de la main droite au pignon. Quatre étages plus bas, le campus réapparaissait comme une épure, toute en taches de verdure et béton, ombres portées et jeux de lumière, dans laquelle des gens se mouvaient au ralenti et où se dressait une fontaine comme un phallus qui aurait reçu une volée de chevrotines à son extrémité. Par-delà la fontaine, s'étendait Jefferson Hall et au troisième étage de Jeff se trouvait le bureau de mon nouveau directeur d'études, Dennis Wexroth. Je tapotai ma poche arrière. Le bord de ma carte d'étudiant en dépassait toujours. Bien.

Rentrer, descendre, traverser la cour pour remonter ensuite me semblait une perte de temps ridicule puisque j'étais déjà en haut. Bien que ce ne soit pas dans les grandes traditions ni dans mon optique personnelle de me livrer à mes acrobaties avant la tombée du jour, le chemin jusque là-bas – tous les bâtiments étaient reliés ou extrêmement proches – semblait facile et relativement discret.

Tout en me tenant au pignon, je m'avançai jusqu'au bord du toit. Un saut d'un mètre, d'une facilité enfantine, et me voilà, deux mètres

plus bas, trottant sur le toit plat de la bibliothèque. Évolutions à travers les cheminées d'une rangée de maisons particulières reconverties. Puis, style Quasimodo, au tour de la chapelle ! Là, c'était un peu plus épineux. Balade sur une corniche. Traversée du grand chêne et rétablissement sur une dernière corniche. Excellent ! J'avais gagné six ou sept minutes, j'en étais certain.

Je me sentis vraiment plein d'égards en jetant un coup d'œil par la fenêtre, car l'horloge sur le mur indiquait que j'avais trois minutes d'avance.

Les yeux exorbités, bouche bée, la tête de Dennis Wexroth, baissée sur un livre, se leva, pivota lentement, s'assombrit, poursuivit son mouvement ascendant, soulevant avec elle le reste du corps qui se mit en marche, dans ma direction.

Je regardai derrière moi pour voir ce qui l'intriguait tant lorsqu'il souleva la fenêtre à guillotine et dit, « Monsieur Cassidy, mais que diable faites-vous là ? »

Je me retournai. Il était agrippé au rebord de la fenêtre comme s'il avait une énorme importance pour lui et que je cherchais à le lui arracher.

– J'attendais, dis-je, parce que j'ai trois minutes d'avance pour mon rendez-vous.

– Eh bien, vous pouvez redescendre et entrer ici comme tout le..., commença-t-il. Puis, non, attendez ! Je me rendrais votre complice ainsi. Entrez plutôt !

Il recula et j'entrai dans le bureau. J'essayai ma main sur mon pantalon mais il refusa quand même de la serrer.

Il retourna à son bureau et s'assit.

– Il existe une règle qui interdit d'escalader les bâtiments, dit-il.

– Oui, dis-je, mais c'est une simple question de forme. Il fallait qu'ils dégagent leur responsabilité, c'est tout. Personne ne fait atten...

– C'est vous, dit-il en secouant la tête, c'est vous la raison pour laquelle cette règle a été instituée. J'ai beau être nouveau ici, j'ai examiné les dossiers, surtout le vôtre, croyez-moi.

– Ce n'est vraiment pas très important, dis-je. Tant que je suis discret, ça ne gêne personne.

– Acrophilie ! lança-t-il avec mépris, en refermant violemment le dossier qui était sur son bureau. Vous avez acheté le diagnostic d'un cinglé qui vous a sauvé de l'expulsion, a fait de vous une petite célébrité. Je viens de le lire. C'est à foutre à la poubelle. Je ne marche

pas. Je ne trouve même pas ça drôle.

Je haussai les épaules.

– J’aime l’escalade, dis-je. J’aime les endroits élevés. Je n’ai jamais dit que c’était drôle et le Docteur Marko n’est pas un cinglé.

Après un claquement de langue, il se mit à feuilleter le dossier. Je commençai à ressentir une forte antipathie pour l’homme. Cheveux ras, blonds-roux, courte barbe et moustache à l’avenant qui cachaient presque sa petite bouche pincée. Vingt-cinq ans peut-être. Et voilà qu’il se montrait désagréable et autoritaire, sans même m’offrir de m’asseoir, alors que je devais probablement être son aîné de quelques années, et que j’avais pris la peine d’être à l’heure. Je ne l’avais rencontré qu’une seule fois, brièvement, lors d’une soirée. Il planait à ce moment-là et s’était montré considérablement plus aimable. Il n’avait pas encore vu mon dossier, évidemment. Mais ça n’aurait pas dû faire de différence. Il aurait dû me considérer d’un œil neuf et non pas se fonder sur un tas de racontars. Enfin ! Les directeurs d’études vont et viennent – généraux, départementaux, spéciaux. J’avais connu le meilleur et le pire dans ce domaine. Au pied levé, je n’aurais pas pu dire qui était mon favori. Peut-être Merimee. Peut-être Crawford. Merimee m’avait soutenu quand on avait parlé de m’expulser. Un type très bien, ce Merimee. Crawford avait presque failli réussir à me faire passer une licence, ce qui lui aurait probablement valu le prix du Directeur d’études de l’année. Un brave type néanmoins. Un peu trop imaginaire seulement. Où étaient-ils maintenant ?

Je tirai une chaise et m’installai confortablement. J’allumai une cigarette et pris la corbeille à papiers comme cendrier. Il fit semblant de ne s’apercevoir de rien et continua à feuilleter les documents.

Plusieurs minutes s’écoulèrent de cette façon, puis :

– Très bien, dit-il, je suis à vous.

Il leva les yeux sur moi, sourit.

– À la fin de ce semestre, Monsieur Cassidy, nous allons vous donner votre licence, dit-il.

Je lui rendis son sourire.

– Monsieur Wexroth, nous verrons ça quand les poules auront des dents, dis-je.

– Je pense avoir été un peu plus au fond des choses que mes prédécesseurs, répliqua-t-il. Je suppose que vous êtes au courant des règlements de l’université ?

– Je les consulte régulièrement.

– Je suppose aussi que vous connaissez tous les cours offerts le prochain semestre ?

– Supposition correcte.

Il tira une pipe et une blague à tabac de sa veste et se mit à remplir l'instrument méthodiquement, en n'oubliant aucun brin de tabac, semblant prendre plaisir à la chose. Je l'avais catalogué depuis le début dans les fumeurs de pipe.

Il la mit dans sa bouche, l'alluma, tira une bouffée et m'examina à travers un nuage de fumée.

– Dans ce cas, vous êtes obligé de passer votre licence, dit-il, selon le règlement du département.

– Mais vous n'avez même pas encore vu ma carte d'inscription.

– Ça n'a pas d'importance. J'ai demandé à un programmeur de vérifier sur ordinateur toutes les options que vous aviez, toutes les combinaisons possibles de cours que vous pourriez choisir pour rester étudiant à plein temps. J'ai comparé les résultats avec votre dossier plutôt détaillé, et, dans chaque cas, j'ai trouvé une manière de me débarrasser de vous. Quelle que soit la matière que vous choisirez, vous allez terminer une licence dans un domaine ou un autre.

– Il semble, en effet, que vous ayez vraiment été au fond des choses.

– En effet.

– Vous permettez que je vous demande pourquoi vous voulez absolument vous débarrasser de moi ?

– Faites donc, répondit-il. Le fond du problème, c'est que vous êtes un parasite.

– Un parasite ?

– Oui, un parasite. Votre principale occupation est de traîner.

– Qu'y a-t-il de mal à ça ?

– Vous êtes un fardeau, une saignée dans les ressources intellectuelles et émotionnelles de la communauté universitaire.

– Ça, ce sont des bobards, lui fis-je observer. J'ai publié quelques bons articles.

– Précisément. Vous devriez enseigner ou faire de la recherche – avec quelques licences à votre actif – et non pas prendre la place qu'un pauvre étudiant pourrait occuper.

J'évoquai l'image du pauvre étudiant en question – maigre, les yeux creusés par la fatigue, pressé contre la fenêtre tachée de la buée

de sa respiration, travaillant comme un nègre pour essayer de prendre la place que je lui refusais – et je dis :

– Encore des bobards. Pourquoi voulez-vous vraiment vous débarrasser de moi ?

Il regarda sa pipe, presque pensivement, pendant un moment, puis répondit :

– Si vous voulez vraiment tout savoir, je vais vous le dire carrément : je ne vous aime pas.

– Mais pourquoi ? Vous me connaissez à peine.

– Je connais vos antécédents – ce qui est plus que suffisant. Il tapota mon dossier et dit : Tout est là. Je n'ai aucun respect pour votre attitude.

– Auriez-vous l'amabilité d'être plus explicite ?

– Très bien, dit-il, en ouvrant le dossier à l'une des nombreuses marques qui sortaient des pages ; d'après les faits que j'ai sous les yeux, vous êtes inscrit comme étudiant ici depuis – voyons cela – environ treize ans.

– C'est à peu près ça en effet.

– À

plein temps, ajouta-t-il.

– Oui, j'ai toujours été à plein temps.

– Vous êtes entré très jeune à l'université. Vous étiez un petit gars précoce. Vous avez toujours eu de bons résultats.

– Merci.

– Ce n'est pas un compliment. C'est une observation. Beaucoup d'exposés également mais jamais dans le cadre de la licence. Très bien limités en fait. Il y a des éléments pour quelques doctorats là-dedans. Avec toutes les unités de valeur que vous avez accumulées, vous pourriez obtenir plusieurs licences libres.

– Les licences libres ne tombent pas sous le coup du règlement du département.

– Oui, je le sais très bien. Nous le savons très bien tous les deux. Il est évident, au fil des années, que vous avez fermement l'intention de garder votre statut d'étudiant à plein temps sans jamais obtenir votre licence.

– Je n'ai jamais dit ça.

– Que vous reconnaissiez ce fait me semble superflu, Monsieur

Cassidy. Votre dossier parle de lui-même. Après les examens préliminaires, il vous a été relativement facile de ne pas obtenir de licence en changeant périodiquement de matière principale, ce qui vous obligeait à remplir à chaque fois une série d'obligations nouvelles. Au bout d'un moment, toutefois, tout cela s'est accumulé et il vous a fallu changer de matière principale tous les semestres. La règle concernant la licence obligatoire après obtention de toutes les unités de valeur dans une matière principale, comme je l'ai compris, a été établie uniquement à cause de vous. Vous avez évité tous les écueils jusqu'à présent, mais maintenant, vous n'avez plus le choix. Le temps passe, l'horloge va sonner. C'est le dernier entretien de cette sorte que vous aurez à l'avenir.

– Je l'espère. Je suis simplement venu pour faire signer ma carte.

– Vous m'avez également posé une question.

– En effet, mais je vois que vous êtes très occupé et je m'en voudrais de vous faire perdre votre temps.

– Il n'y a pas de mal. Je suis là pour répondre à vos questions. Poursuivons donc. Quand j'ai entendu parler de vous, je me suis demandé, naturellement, qu'elle pouvait être la raison de votre étrange comportement. Quand on m'a offert la possibilité de devenir votre directeur d'études, j'ai mis mon point d'honneur à découvrir cette raison.

– On vous en a offert la possibilité ? Vous voulez dire que vous avez choisi de faire ça ?

– Vous m'avez bien compris. Je voulais être celui qui vous dirait adieu, celui qui vous verrait entrer dans la véritable vie.

– Si vous voulez bien signer ma carte.

– Pas encore, Monsieur Cassidy. Vous vouliez savoir pourquoi je ne vous aimais pas. Quand vous sortirez d'ici – par la porte – vous saurez pourquoi. Pour commencer, j'ai réussi là où mes prédécesseurs ont échoué. Je connais les clauses du testament de votre oncle.

Je hochai la tête. J'avais comme l'impression qu'il allait en arriver là.

– Il me semble que vous abordez un sujet qui dépasse vos compétences, dis-je. C'est une question personnelle.

– Dans la mesure où elle touche à vos activités universitaires, elle entre dans mon champ d'intérêts – et de spéculations. Si j'ai bien compris, feu votre oncle a laissé une fortune assez considérable sur laquelle vous touchez une rente extrêmement libérale tant que vous êtes étudiant à plein temps. À partir du moment où vous obtenez un

diplôme quelconque, vous ne touchez plus rien, et le reste de la fortune doit alors être distribué aux représentants de l'armée républicaine irlandaise. Je pense avoir décrit la situation assez justement ?

– Aussi justement qu'on peut décrire une situation injuste, je suppose. Pauvre vieux toqué d'Oncle Albert. Pauvre moi, en fait. Oui, vous avez tous les éléments en main.

– Il semblerait que l'intention de cet homme était de vous assurer une solide éducation – ni plus ni moins – puis de vous laisser faire votre chemin dans le monde. Une intention des plus louables, à mon avis.

– Figurez-vous que je l'avais déjà deviné.

– Et pourtant, vous n'y souscrivez pas.

– Exact. Il est évident que nous avons une philosophie de l'éducation absolument différente.

– Monsieur Cassidy, dans votre cas, je pense que c'est l'économie plutôt que la philosophie qui est en cause. Vous avez trouvé le moyen, pendant treize ans, de rester étudiant à plein temps sans passer un examen pour continuer à recevoir votre rente. Vous avez grossièrement abusé de l'échappatoire que vous offrait le testament de votre oncle, parce que vous êtes un play-boy et un dilettante, qui n'a absolument aucun désir de travailler, de trouver un métier, de dédommager la société qui supporte le fardeau de votre existence. Vous êtes un opportuniste, un irresponsable, un parasite.

Je hochai la tête.

– Très bien. Vous avez satisfait ma curiosité en ce qui concerne votre manière de penser. Merci.

Ses sourcils se froncèrent tandis qu'il étudiait mon visage.

– Puisqu'il se peut que vous soyez mon directeur d'études pendant un certain temps, dis-je, je voulais connaître votre attitude. Maintenant, je sais.

Il gloussa.

– Vous bluffez.

Je haussai les épaules.

– Si vous voulez bien signer ma carte, je pourrais m'en aller.

– Je n'ai pas besoin de voir votre carte, dit-il lentement, pour savoir que je ne serai pas votre directeur d'études pendant longtemps. C'est fini, Cassidy, l'heure a sonné pour vous.

Je tirai la carte de ma poche et la lui tendis. Il l'ignora et poursuivit :

– Outre l'effet démoralisateur que vous avez sur l'université, je ne peux m'empêcher de me demander ce que penserait votre oncle s'il savait de quelle manière ses dernières volontés ont été ridiculisées. Il...

– Je lui demanderai s'il passe par là, dis-je, mais quand je l'ai vu le mois dernier, il n'était pas exactement en état de répondre.

– Pardon ? Je n'ai pas tout à fait...

– Oncle Albert fait partie des heureux élus du scandale de l'entreprise *O-Temps-Suspends-Ton-Vol*. Il y a environ un an. Vous vous rappelez ?

Il secoua lentement la tête.

– Non, je regrette. Je croyais que votre oncle était mort. En fait, il doit l'être. Si le testament...

– C'est un point philosophique délicat, dis-je, légalement, il est bien mort. Mais il s'est fait congeler et mettre en dépôt à *O-Temps-Suspends-Ton-Vol* – l'une de ces entreprises de cryogénie. Mais les propriétaires se sont révélés pour le moins sans scrupules, et les autorités l'ont fait transférer dans un autre établissement, avec les quelques survivants.

– Survivants ?

– Je suppose que c'est le meilleur terme. *O-Temps-Suspends-Ton-Vol* avait environ cinq cents clients, selon leurs livres de compte, mais ils n'en avaient congelé qu'une cinquantaine. Ce petit trafic leur a rapporté un gentil bénéfice.

– Je ne comprends pas. Que sont devenus les autres ?

– Les meilleurs morceaux ont été écoulés au marché noir des banques d'organes. Voilà un autre domaine où *O-Temps-Suspends-Ton-Vol* a fait d'appréciables bénéfices.

– Il me semble que j'en ai entendu parler maintenant. Mais que faisaient-ils des... restes ?

– L'un des associés était également propriétaire d'une entreprise d'incinération. Il disposait des restes dans le cadre de ces services.

– Oh ! eh bien... Mais attendez un peu. Et que faisaient-ils quand quelqu'un venait voir un ami ou un parent congelé ?

– Ils changeaient les plaques où les noms étaient inscrits. Un corps congelé vu à travers une vitre gelée ressemble beaucoup à un autre, vous savez. Un peu comme un esquimeau glacé sous cellophane.

Enfin. Oncle Albert faisait partie de ceux qu'ils gardaient pour la galerie. Il a toujours eu de la chance.

– Comment a-t-on découvert la chose ?

– Fraude fiscale. Ils commençaient à avoir les yeux plus grands que le ventre.

– Je vois. Alors, votre oncle pourrait vraiment réapparaître un de ces jours pour vous demander des comptes ?

– Cette possibilité existe en effet. Bien entendu, le pourcentage de re-naissances n'est pas très élevé.

– Et cela ne vous trouble pas ?

– Je m'occupe des problèmes quand ils se posent. Jusqu'à présent oncle Albert ne s'est pas manifesté.

– Outre l'université et les désirs de votre oncle Albert, je me sens obligé de vous faire remarquer qu'il y a encore quelque chose que vous ne respectez pas.

J'inspectai toute la pièce. Je regardai même sous ma chaise.

– Je donne ma langue au chat, dis-je.

– Vous-même.

– Moi ?

– Oui, vous. En acceptant la facilité et la sécurité économique, vous vous laissez aller. Vous êtes en train de détruire vos chances de devenir un jour quelqu'un. Vous vous complaisez dans votre état de parasite.

– Mon état de parasite ?

– Parfaitement, de parasite. Vous ne faites rien.

– Ainsi vous agissez dans mon intérêt en essayant de me faire foutre à la porte, hein ?

– Précisément.

– Ça me fait de la peine de vous dire ça, mais l'histoire est remplie de gens comme vous. Nous tendons à les juger plutôt avec sévérité.

– L'histoire ?

– Pas le département. Le phénomène.

Il soupira, secoua la tête, accepta ma carte, se cala sur son siège, tira une bouffée de sa pipe et se mit à étudier ce que j'avais écrit.

Je me demandais s'il croyait vraiment me rendre service en essayant de détruire mon mode de vie. Probablement.

– Attendez une minute, dit-il, il y a une erreur ici.

– Impossible.

– Le nombre d’heures est faux.

– Non. Il m’en faut douze et il y en a douze.

– Ce n’est pas ça, mais...

– Six heures : projet personnel, interdisciplinaire, pour une UV en histoire de l’art, sur le terrain, l’Australie dans mon cas.

– Vous savez qu’en principe, cela tombe dans le domaine de l’anthropologie. Mais cela vous donnerait suffisamment d’UV pour obtenir une licence. Pourtant, ce n’est pas sur cela que je...

– Puis trois heures de littérature comparée, avec ce cours sur les troubadours. Jusque-là, tout va bien, et je peux le rattraper par vidéo. La même chose avec ce truc d’une heure sur les événements contemporains pour une UV en sciences sociales. Toujours pas de danger et ça ne fait que dix heures. Et deux heures d’artisanat spécialisé : tressage de paniers. J’ai gagné.

– Non monsieur ! Pas du tout ! Pour ce dernier cours, vous avez trois heures et vous êtes licencié en la matière !

– Vous n’avez pas encore vu la circulaire 57, apparemment ?

– Quoi ?

– Ça vient de changer.

– Je ne vous crois pas.

Je jetai un coup d’œil sur le courrier qu’il venait de recevoir.

– Lisez votre courrier.

Il attrapa la pile, la feuilleta rapidement. Quelque part, au milieu, il trouva le papier en question. En l’espace de cinq secondes, j’enregistrai sur son visage l’incrédulité, la rage et la stupéfaction. J’espérai y apercevoir aussi le désespoir, mais on ne peut pas tout avoir.

La frustration et l’ahurissement, voilà ce qu’il restait quand il leva les yeux vers moi et dit :

– Comment avez-vous fait ?

– Pourquoi toujours envisager le pire ?

– Parce que j’ai lu votre dossier. Vous avez eu le chargé de cours, mais comment ?

– Voilà une pensée ignoble. Et je serais idiot de l’admettre, n’est-ce pas ?

Il soupira.

– Je suppose.

Il tira un stylo de sa poche, appuya sur le déclic avec une force inutile et gribouilla son nom sur la ligne « lu et approuvé », au bas de la carte.

En me la rendant, il observa :

– C'était vraiment tangent cette fois, vous avez failli rater votre coup. Qu'allez-vous faire la prochaine fois ?

– Il me semble avoir entendu dire qu'on allait créer deux nouvelles matières principales l'année prochaine. Je suppose qu'il faudra que j'aille voir le directeur d'études du département concerné si j'ai envie de changer de domaine.

– C'est moi que vous verrez, dit-il, et j'en parlerai à la personne concernée.

– Tout le monde a un directeur d'études dans son département.

– Vous êtes un cas spécial qui demande une réflexion spéciale. C'est avec moi que vous aurez affaire la prochaine fois.

– Très bien, dis-je, en remettant ma carte dans ma poche arrière et en me levant. Je vous verrai à ce moment-là.

Tandis que je me dirigeais vers la porte, il dit :

– Je trouverai un moyen.

Je m'arrêtai sur le seuil.

– Vous, dis-je gentiment, ou le Hollandais Volant. Et je refermai doucement la porte derrière moi.

2.

Incidents et fragments, bribes et fractions de temps. Du genre...

– Ce n'est pas une plaisanterie ?

– J'ai bien peur que non.

– J'aurais préféré que ce soit le foutoir pour les raisons que tu connais, dit-elle, les yeux écarquillés, en reculant vers la porte que nous venions de franchir.

– Écoute, ce qui est fait est fait. Il suffit de mettre un peu d'ordre et...

Elle rouvrit la porte en secouant vigoureusement la tête, ce qui fit danser ses magnifiques cheveux longs.

– Tu sais quoi ? Je crois que je vais réfléchir un peu, dit-elle, en reculant vers le couloir.

– Oh ! voyons, Ginny, ce n'est rien de sérieux.

– Comme je viens de te le dire, je vais y réfléchir.

Elle fermait déjà la porte.

– Je t'appelle plus tard, alors ?

– Je ne pense pas.

– Demain ?

– Je vais te dire, je t'appellerai, moi.

Clic.

Merde ! Elle aurait pu aussi bien la claquer. Fin de la Phase Une de mes recherches pour trouver un nouveau colocataire. Hal Sidmore, qui avait partagé l'appartement avec moi pendant un certain temps, s'était marié quelque deux mois plus tôt. Il me manquait, parce que c'était un joyeux compagnon, un bon joueur d'échecs et en général un sacré luron, aussi bien qu'un remarquable exégète dans une foule de domaines. J'avais décidé de chercher quelqu'un d'un peu différent, cette fois. J'avais cru avoir découvert cette qualité indéfinissable chez Ginny, une nuit, alors que je grimpais sur la tour de radio, derrière le bâtiment des Pi Phi et qu'elle se livrait à ses dernières ablutions dans sa chambre, au quatrième étage. Les choses avaient marché comme sur des roulettes après ça. J'avais fait sa connaissance sur la terre

ferme, nous faisons des choses ensemble depuis plus d'un mois et je venais de la persuader d'envisager un changement de résidence pour le prochain semestre. Et puis ça !

« Sacré bon Dieu ! » décidai-je, en donnant un coup de pied dans un tiroir renversé. Inutile d'essayer de la rattraper maintenant. Il valait mieux ranger, lui laisser le temps de se remettre et la voir demain.

On n'y avait pas été de main morte, on avait fouillé partout. On avait même bougé les meubles et enlevé les taies des coussins. Je poussai un soupir en contemplant le spectacle. C'était pire qu'après la plus orgiaque des beuveries. C'était vraiment le moment pour venir me cambrioler et tout casser ! Ce n'était pas un quartier chic mais c'était quand même loin d'être pouilleux. Ce genre de choses ne m'était jamais arrivé, et il fallait que ce soit juste à ce moment-là ! Pour effrayer ma souple et chaude compagne ! En plus, on avait dû sûrement me voler quelque chose.

Il y avait de l'argent liquide et quelques objets vaguement précieux dans le premier tiroir du secrétaire de ma chambre. J'avais aussi enfoui, dans un coin, un rouleau de billets au fond d'une vieille botte sur une étagère. J'espérais que le vandale s'était contenté du contenu du tiroir. C'était le but de cette idée pour le moins banale.

J'allai vérifier.

Ma chambre était en meilleur état que le living-room, mais elle avait subi quand même quelques déprédations. Le couvre-lit et les draps avaient été arrachés et le matelas était de biais. Deux des tiroirs du secrétaire étaient ouverts mais pas renversés. Je traversai la pièce, ouvris le tiroir du haut et regardai dedans.

Tout était en place, même l'argent. J'allai jusqu'à l'étagère, mis la main dans la botte. Le rouleau de billets était encore où je l'avais laissé.

– Voilà un brave garçon ! Jetez donc ça ici ! dit une voix familière que je n'arrivais pas tout à fait à placer dans ce contexte.

Je me retournai et vis Paul Byler, professeur de géologie, émerger de mon placard. Les mains vides. Non pas qu'il ait besoin d'une arme pour appuyer ses menaces. Tout en étant petit, il était puissamment bâti et j'avais toujours été impressionné par le nombre de cicatrices qui ornaient ses jointures. Il était australien et avait commencé sa carrière comme ingénieur dans des endroits pour le moins dangereux, avant de se décider à passer une licence de géologie et de physique, puis d'enseigner.

J'avais toujours été en excellents termes avec cet homme, même

après avoir abandonné la géologie comme matière principale. Je l'avais rencontré plusieurs fois dans des soirées. Mais je ne l'avais pas vu depuis quelques semaines parce qu'il avait pris des vacances. Je croyais même qu'il était parti.

Ainsi donc :

– Paul, que se passe-t-il ? Ne me dites pas que c'est vous le responsable de tout ce désastre ? demandai-je.

– La botte, Fred. Passez-moi simplement la botte.

– Si vous avez besoin de liquide, je serai ravi de vous en prêter.

– La botte !

Je m'avançai pour la lui donner et l'observai tandis qu'il plongeait la main dedans et retirai mon rouleau de billets. Il l'ignora superbement et me lança la botte et l'argent, très fort Je laissai tomber l'un et l'autre parce que je les avais reçus en plein estomac.

Avant même que j'ai le temps d'achever un bref juron, il me prit par les épaules, me fit pivoter et me poussa dans un fauteuil, à côté de la fenêtre ouverte dont les rideaux étaient agités d'une légère brise.

– Je ne veux pas de votre argent, Fred, dit-il en me regardant d'un œil furieux. Je veux quelque chose que vous avez et qui m'appartient. Il vaudrait mieux me dire la vérité : savez-vous de quoi je parle ou non ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je. Je n'ai rien qui vous appartienne. Vous auriez pu m'appeler pour me le demander. Ce n'était pas la peine de venir chez moi comme ça et de...

Il me donna une gifle. Pas spécialement forte. Juste assez pour me secouer et me faire taire.

– Fred, dit-il, fermez-la. Fermez-la et écoutez. Répondez quand je pose une question. C'est tout. Gardez vos commentaires pour une autre fois. Je suis pressé. Je sais que vous mentez parce que j'ai déjà été voir votre copain Hal. Il dit que c'est vous qui l'avez parce qu'il l'a laissée ici quand il a déménagé. Je parle de l'une des copies de la pierre des étoiles qu'il a emportée après une partie de poker dans mon labo. Vous vous rappelez ?

– Oui, dis-je. Si vous m'aviez simplement appelé pour me demander...

Il me gifla une nouvelle fois.

– Où est-elle ?

Je secouai la tête en partie pour m'éclairer les idées, en partie en signe de dénégation.

– Je... je ne sais pas, dis-je.

Il leva la main.

– Attendez ! Je vais vous expliquer. Ce truc que vous lui avez donné, il l'avait mis sur son bureau ; il s'en servait comme presse-papiers. Je suis sûr qu'il l'a emmené avec lui, avec tout son barda – quand il a déménagé. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs mois. J'en suis absolument certain.

– Eh bien, l'un de vous deux ment, dit-il, et c'est vous que j'ai sous la main.

Il leva le bras mais cette fois, j'étais prêt. Je l'évitai et lui lançai un coup de pied dans le bas-ventre.

Ce fut spectaculaire. Ça valait presque la peine de rester pour contempler le spectacle, parce que je n'avais encore jamais donné de coup de pied dans le bas-ventre de quelqu'un. La chose la plus rationnelle à faire ensuite était de le frapper sur la nuque, de préférence avec le coude. Mais je n'étais pas dans mon état le plus rationnel à ce moment-là. Pour être tout à fait honnête, l'homme me faisait peur. J'étais terrifié à l'idée de m'approcher de lui. N'ayant que peu d'expérience dans le domaine des personnes touchées au bas-ventre, je n'avais aucune idée du temps qu'il lui faudrait pour se redresser et me sauter dessus.

C'est la raison pour laquelle je résolus de me fier à mon élément plutôt que de rester là pour l'affronter.

Je sautai par-dessus le bras du fauteuil, ouvris la fenêtre en grand et fus dehors en un instant. J'avançai le long du rebord étroit qui courait le long du mur et m'accrochai à la descente d'eau, à quelques deux mètres sur la droite.

Je pouvais poursuivre mon chemin latéralement, descendre ou monter. Mais je décidai de rester là où j'étais. Je me sentais en sécurité.

Peu de temps après, sa tête émergea par la fenêtre, se tourna dans ma direction. Il étudia la largeur du rebord et me lança quelques jurons bien sentis. J'allumai une cigarette et souris.

– Qu'est-ce que vous attendez ? dis-je, tandis qu'il essayait de reprendre son souffle. Allons, venez. Il se peut que vous soyez plus fort que moi, Paul, mais si vous venez jusqu'ici, soyez certain qu'il n'y aura qu'un seul d'entre nous qui en reviendra. C'est du béton en bas. Allons, venez. Assez de belles paroles. Passez aux actes.

Il prit une profonde inspiration et s'agrippa plus fort au rebord de la fenêtre. L'espace d'une seconde, je crus qu'il allait vraiment essayer.

Mais il regarda vers le bas avant de lever les yeux vers moi.

– Très bien, Fred, dit-il, en prenant une voix professorale, je ne suis pas aussi fou. Vous avez gagné. Mais écoutez-moi, de grâce. Ce que j'ai dit est vrai. Il faut que je retrouve cette pierre. Je n'aurais pas agi de cette manière si ce n'était pas important. Je vous en prie, dites-moi si vous m'avez dit la vérité ?

Je sentais encore ses claques et je n'avais pas envie de me montrer un brave garçon. D'un autre côté, il fallait vraiment que ce soit important pour lui pour qu'il se soit conduit de cette manière, et je n'avais rien à gagner à ne pas lui répondre. Alors :

– C'était la vérité, dis-je.

– Et vous n'avez aucune idée de l'endroit où elle pourrait être ?

– Pas la moindre.

– Est-ce que quelqu'un aurait pu la prendre ?

– Facilement.

– Qui ?

– N'importe qui. Vous savez bien comment ça se passait chez nous. On était quelquefois trente à quarante personnes là-dedans.

Il hocha la tête et grinça des dents.

– Très bien, dit-il, je vous crois. Essayez quand même de réfléchir. Vous ne vous souvenez pas de quelque chose – n'importe quoi – qui pourrait me donner une piste ?

Je secouai la tête.

– Désolé.

Il soupira, ses épaules s'affaissèrent et il regarda dans la vague.

– Okay, dit-il finalement. Je m'en vais maintenant. Je suppose que vous avez l'intention d'appeler la police ?

– Oui.

– Eh bien, je ne suis pas en position de vous demander une faveur ni de vous menacer, en ce moment. Mais je vous préviens – et c'est à la fois une requête et un avertissement – je pourrais prendre des mesures de représailles. Ne les appelez pas. J'ai assez d'ennuis comme ça pour ne pas les avoir sur le dos, eux aussi.

Il rentra la tête.

– Attendez, dis-je.

– Quoi ?

– Peut-être que si vous me disiez quel est le problème...

– Non. Vous ne pouvez pas m'aider.

– Supposons que je retrouve ce truc par hasard. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

– Si cela devait arriver, mettez la pierre en lieu sûr et gardez-vous de dire à qui que ce soit qu'elle est en votre possession. Je vous appellerai à intervalles réguliers. Vous me tiendrez au courant.

– Qu'est-ce qu'elle a de si important ?

– Hum ! hum ! dit-il. Et il était parti.

On murmura une question derrière moi : « ME VOYEZ-VOUS, RED ? » – je me retournai mais il n'y avait personne. J'avais encore la tête qui résonnait des coups que j'avais encaissés. Je décidai que c'était décidément une mauvaise journée et grimpai sur le toit pour réfléchir un peu. Plus tard, un hélicoptère de surveillance m'envoya un message pour me demander si j'avais des intentions suicidaires. Je répondis au flic que je remplaçais des tuiles, ce qui sembla le satisfaire.

Suite des fragments et incidents :

– J'ai vraiment essayé de te téléphoner. Trois fois, dit-il, en vain.

– As-tu envisagé la possibilité de venir me voir en personne ?

– J'étais sur le point de le faire. À l'instant même. Mais tu es arrivé avant.

– Tu as appelé la police ?

– Non. J'ai une femme, figure-toi, qui m'est aussi chère que moi-même.

– Je vois.

– Et toi, tu les a appelés ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je n'en suis pas sûr. Je suppose que c'est parce que j'aimerais comprendre un peu ce qui se passe avant de le faire piquer.

Hal hocha la tête, une tête avec un œil au beurre noir, couverte de sparadrap.

– Et tu penses que je sais quelque chose que tu ne sais pas ?

– C'est exact.

– Eh bien, je n'en sais pas plus que toi, dit-il, en prenant une

gorgée de thé glacé avec une crispation de douleur et en y remettant du sucre. Quand j'ai ouvert la porte, il était là. Je l'ai laissé entrer et il a commencé à me parler de cette satanée pierre. Je lui ai dit tout ce dont je me souvenais mais il n'était toujours pas satisfait. C'est alors qu'il a commencé à me tabasser.

– Et alors, que s'est-il passé ?

– Quelques événements me sont revenus à l'esprit.

– Oh ! oh ! Par exemple, que c'était moi qui l'avais – ce qui n'est pas vrai – pour qu'il vienne me tabasser à mon tour et te laisse tranquille.

– Non, ce n'est pas du tout ça, dit-il. Je lui ai dit la vérité. Que je l'avais laissée là-bas quand j'ai démenagé. Quant à ce qu'elle est devenue par la suite, je n'en ai aucune idée.

– Où l'as-tu laissée ?

– La dernière fois que je l'ai vue, elle était sur le bureau.

– Pourquoi ne l'as-tu pas emmenée avec toi ?

– Je ne sais pas. J'en avais marre de la voir, je suppose.

Il se leva, se mit à marcher de long en large, s'arrêta, regarda par la fenêtre. Mary n'était pas là, elle suivait un cours, ce qu'elle faisait aussi l'après-midi où Paul était passé, avait eu sa conférence avec Hal et suivi la piste qui menait chez moi.

– Hal, dis-je, est-ce que tu me dis la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ?

– Je t'ai dit tout ce qui était important.

– Et allez donc !

Il se retourna, me regarda, puis détourna les yeux.

– Eh bien, dit-il, il prétend que la pierre que nous avons est à lui.

J'ignorai le « nous ».

– Elle l'était, dis-je, avant. Mais j'étais là quand il te l'a donnée. Changement de propriétaire.

Mais Hal secoua la tête.

– Pas si simple, dit-il.

– Oh ! oh !

Il revint s'asseoir devant son thé glacé. Tapota la table, avala une gorgée, me regarda de nouveau.

– Non, dit-il, tu vois, celle que nous avions était vraiment la

sienne. Tu te souviens de cette soirée où il nous l'a donnée ? On a joué aux cartes jusqu'à une heure assez tardive. Les six pierres se trouvaient sur une étagère au-dessus de la table. On les avait remarquées tout de suite et on lui a demandé plusieurs fois ce que c'était. Pour toute réponse, il souriait, prenait un air mystérieux ou changeait de sujet. Puis, comme la soirée se prolongeait et qu'il buvait pas mal en jouant, il s'est mis à nous en parler et il nous a dit ce que c'était.

– Je m'en souviens, dis-je. Il nous a dit qu'il était allé voir la pierre des étoiles qu'on venait de recevoir cette semaine-là des extra-terrestres et qui était exposée à New York. Il avait pris des centaines de photos, avec toutes sortes de filtres, rempli un carnet entier d'observations, rassemblé toutes les informations qu'il avait pu. Puis il avait entrepris de faire une copie de la chose. Il nous a expliqué qu'il cherchait un moyen de les produire à bon marché pour les vendre comme souvenirs. La demi-douzaine de pierres qui se trouvait sur l'étagère représentait les meilleurs résultats obtenus jusqu'à présent. Il trouvait que c'était de fort bonnes copies.

– Exact. Puis j'ai remarqué qu'il y en avait plusieurs autres au rebut, dans la corbeille métallique, à côté de la table. J'ai pris une des meilleures et je l'ai examinée à la lumière. C'était une jolie chose, exactement comme les autres. Paul a souri quand il m'a vu et a dit : « Elle vous plaît ? » Je lui ai répondu oui et il m'a dit : « Eh bien, vous pouvez la prendre. »

– Et tu l'as prise. C'est bien ce dont je me souviens aussi.

– Oui, mais ce n'est pas fini, dit-il. Je l'ai prise et je l'ai posée sur la table, près de mon argent – et à chaque fois que je prenais de l'argent, je la regardais automatiquement. Au bout d'un moment, je me suis aperçu qu'il y avait un léger défaut, une petite imperfection à la base de l'un des bras. Tout à fait insignifiante, mais elle m'irritait de plus en plus à chaque fois que je regardais la pierre. Alors, quand vous êtes sortis tous les deux, un peu plus tard, pour aller chercher de la bière fraîche et des sodas, je l'ai échangée contre l'une de celles qui se trouvaient sur l'étagère.

– Je commence à comprendre.

« O. K. ! O. K. ! Je n'aurais probablement pas dû le faire. Je n'y ai pas vu de mal sur le moment. Ce n'était que des prototypes qu'il avait faits pour s'amuser et la différence n'était même pas visible à moins qu'on y regarde de très près.

– Mais lui l'a vue tout de suite.

– Ce qui était une bonne raison pour qu'il considère que les copies

sur l'étagère étaient parfaites et qu'il ne les regarde plus. Et puis, qu'est-ce que ça pouvait lui faire vraiment ? Même s'il n'avait pas les six, ses résultats étaient satisfaisants.

– Ça me paraît étrange, en effet, je te l'accorde. Mais le fait est qu'il a *vérifié* – et il semble aussi qu'elles avaient plus d'importance qu'il ne l'avait indiqué. Je me demande pourquoi ?

– J'y ai beaucoup réfléchi, dit-il. La première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est que cette affaire de souvenirs n'était qu'une histoire qu'il a inventée, parce qu'il voulait nous les montrer et qu'il fallait bien qu'il raconte quelque chose. Supposons que quelqu'un de l'O. N. U. lui ait demandé de faire une copie – plusieurs copies – pour eux ? L'original n'a pas de prix, il est irremplaçable, et il est exposé en public. Pour le protéger contre les voleurs ou un fou armé d'un marteau, il semblerait que le plus sage soit de l'enfermer dans un coffre-fort et de mettre une copie à la place. Dans ce cas, Paul est exactement le type qu'il faut. On ne peut pas parler de cristallographie sans prononcer son nom.

– Cette hypothèse n'est pas sans intérêt, dis-je, mais tout ça ne tient pas debout. Pourquoi montre-t-il tant d'intérêt pour ce spécimen imparfait, alors qu'il aurait pu tout simplement en faire un autre ? Pourquoi ne pas mettre une croix tout simplement sur celui que nous avons perdu ?

– Question de sécurité ?

– Dans ce cas, ce n'est pas nous qui sommes coupables, c'est lui. Pourquoi nous taper dessus et nous rappeler l'existence de cette pierre, alors qu'il était bien plus simple de nous laisser oublier toute l'histoire ? Non, il y a quelque chose qui ne va pas.

– Très bien, alors, quoi ?

Je haussai les épaules.

– Manque d'informations, dis-je en me levant, si tu te décides à appeler la police, n'oublie pas de leur dire que le truc qu'il cherchait, c'est toi qui le lui as volé.

– Oh ! Fred, c'est vraiment ce qu'on appelle un coup bas.

– Mais c'est vrai. Je me demande quelle était la valeur intrinsèque de ce truc. J'ai oublié où finit le délit et où commence le crime.

– O. K. Tu as raison. Et alors ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je haussai les épaules :

– Rien, je suppose. Attendre pour voir ce qui va se passer. Préviens-moi si tu as une meilleure idée.

– Très bien. Toi aussi ?

– Oui.

Je me dirigeai vers la porte.

– Tu es sûr que tu ne veux pas rester pour dîner ? dit-il.

– Non merci. Il faut que je file.

– À bientôt alors.

– D'accord. Et ne te fais pas trop de mouron.

Je passai devant une boulangerie fermée. Jeux de lumières sur la vitre dans la nuit, ME SENS-TU, BRED ? lus-je. J'hésitai, me retournai, aperçus l'ombre de lettres mal effacées annonçant le gâteau du jour, reniflai et poursuivis rapidement mon chemin.

Bribes et fractions...

Vers minuit, alors que j'essayais un nouveau chemin pour monter en haut de la cathédrale, je crus voir une gargouille de plus. En m'approchant de plus près, je découvris qu'il s'agissait du professeur Dobson, assis sur un contrefort. Ivre une fois de plus, et comptant les étoiles, je suppose.

Je m'installai sur une corniche non loin de lui.

– Bonsoir, professeur.

– Hello, Fred. C'est bien vous, n'est-ce pas ? Belle nuit. J'espérais que vous alliez passer par là. Buvez un coup.

– Seuil de tolérance un peu bas, dis-je. Je m'adonne rarement à ce sport.

– Occasion spéciale, suggéra-t-il.

– Eh bien, une gorgée alors.

J'acceptai la bouteille qu'il me tendit, avalai une gorgée.

– Délicieux. Très bon, dis-je en lui repassant la bouteille. Qu'est-ce que c'est ? Et quelle est l'occasion ?

– Un cognac très, très spécial. Ça fait vingt ans que je le garde pour cette nuit. Les étoiles ont enfin atteint leur apogée pour se disposer en formation élégante, porteuses d'un noble présage.

– Que voulez-vous dire ?

– Je prends ma retraite. Je me retire de cette foire d'empoigne.

– Oh ! félicitations. Je n'en savais rien.

– C’est à dessein. Le mien. Je ne supporte pas les adieux officiels. Encore quelques ficelles à nouer et je serai fin prêt. La semaine prochaine, probablement

– Eh bien, j’espère que vous en profiterez. Ce n’est pas si souvent que je rencontre quelqu’un qui partage le même intérêt. Vous me manquerez.

Il avala une gorgée de sa bouteille, hocha la tête, resta silencieux. J’allumai une cigarette, laissai mon regard errer sur la ville endormie, sur les étoiles. La nuit était fraîche, la brise chargée d’humidité. Les bruits de la circulation nous parvenaient par instants, distants comme des bruissements d’insectes. De temps à autre, une chauve-souris interrompait ma contemplation.

– Alkaïd, Mizar, Alioth, murmurai-je, Mégrez, Phecda...

– Mérak et Dubhe, acheva-t-il, complétant la Grande Ourse et me surprenant à la fois parce qu’il m’avait entendu et qu’il connaissait le reste.

– Là où je les ai laissées il y a tant d’années, poursuivit-il. J’éprouve un curieux sentiment, en ce moment – que j’essayais d’analyser cette nuit. Avez-vous jamais repensé à un moment de votre passé au point qu’il devienne si vif que toutes les années qui lui furent ultérieures semblent soudain brèves, floues, impersonnelles – comme les fluctuations d’un après-midi de mai soumises à la routine ?

– Non, répondis-je.

– Un jour, si cela vous arrive, rappelez-vous – le cognac, dit-il, et il prit une autre gorgée avant de me passer la bouteille.

Je bus et la lui rendis.

– Ils ont quand même passé sournoisement, ces milliers de jours. Pas à pas, reprit-il. Je le comprends intellectuellement, bien que quelque chose en moi le nie en ce moment. J’en suis particulièrement conscient, parce que je ressens tout spécialement la différence entre ce moment passé et le présent. Il a été cumulatif, ce changement. Voyages dans l’espace, villes sous la mer, découvertes médicales – même notre premier contact avec les extra-terrestres –, toutes ces choses se sont passées à différentes époques et rien ne semblait changer quand elles se sont produites. Pas à pas. La vie est restée pratiquement inchangée, mais dans un domaine, une chose nouvelle est apparue. Puis une autre, à un autre moment. Puis encore une autre. Pas de révolution brutale. Mais un processus accumulatif. Et puis soudain, on arrive à l’âge de la retraite, et cela prête à réflexion. Je repense à ma vie, quand j’étais à Cambridge, quand j’étais un jeune homme qui grimpait sur les toits. Je voyais ces étoiles, je sentais le toit

sous mes pieds. Tout ce qui suit est flou, comme un kaléidoscope monochrome. Je suis ici et je suis là-bas. Tout le reste est irréel. Mais ce sont deux mondes différents, Fred – deux mondes complètement différents – et je n'ai pas vraiment vu comment c'était arrivé, je n'ai jamais, en fait, surpris la montée de l'un ou la disparition de l'autre. Voilà le sentiment qui m'envahit cette nuit.

– Est-ce un bon ou un mauvais sentiment ? demandai-je.

– Je ne le sais pas vraiment. Je n'ai pas encore mis un nom sur l'émotion qui pourrait l'accompagner.

– Prévenez-moi quand vous aurez trouvé. Vous m'intriguez.

Il étouffa un petit rire. Moi aussi.

– Vous savez, dis-je, c'est drôle que vous n'ayez jamais cessé de grimper.

Il resta silencieux pendant un moment, puis dit :

– À propos de grimper, c'est plutôt particulier... Bien entendu, c'était en quelque sorte une tradition là où j'étais étudiant, niais je crois que j'aimais ça plus que les autres. J'ai continué pendant plusieurs années après avoir quitté l'université, et puis cette occupation est devenue plus sporadique avec les changements de résidence et le manque d'occasions. Mais j'éprouvais des envies – presque compulsives, en réalité –, et il fallait soudain que j'escalade. Je prenais alors des vacances dans des endroits où l'architecture était appropriée et je passais mes nuits à escalader les buildings, à grimper sur les toits, les flèches.

– Acrophilie, dis-je.

– Exact. Mais le fait de donner un nom à une chose ne l'explique pas. Je n'ai jamais compris pourquoi je le faisais. Je ne le sais toujours pas, d'ailleurs. J'ai pourtant cessé pendant un long moment. Changement hormonal dû au vieillissement, peut-être. Qui sait ? Puis je suis venu ici pour enseigner. Quand j'ai entendu parler de vos activités, je me suis mis à y repenser. Ce qui a amené le désir, l'acte, le retour de la compulsion. Elle ne m'a jamais quitté depuis. J'ai passé plus de temps à me demander pourquoi on cessait d'escalader qu'à essayer de savoir pourquoi on commençait à le faire.

– Ce qui me semble naturel.

– Exactement.

Il avala une autre gorgée, m'offrit la bouteille. J'aurais bien voulu accepter mais je connais mes limites, et, assis là, sur ma corniche, je n'avais pas envie de les dépasser. Il leva alors la bouteille vers le ciel, « A la dame au sourire ! », dit-il en buvant à ma place.

– Aux cailloux de l'empire !, ajouta-t-il, un moment plus tard, en levant la bouteille vers une autre portion du ciel. Du mauvais côté, mais ça n'avait pas d'importance. Il savait aussi bien que moi que c'était quand même en deçà de l'horizon.

Il se ré-installait confortablement, trouva un cigare, l'alluma et se mit à rêver :

– Combien d'yeux ont-ils par tête, je me demande, sur l'astre où ils contemplent Mona Lisa ? Sont-ils à facettes ? Sont-ils fixes ? Et de quelle couleur ?

– Seulement deux. Vous le savez bien. Et plutôt noisette – sur les photos en tout cas.

– Faut-il que vous détruisiez toute rhétorique romantique ? En outre, les Astabigans reçoivent beaucoup de visiteurs d'autres mondes qui ne doivent pas manquer d'aller regarder la merveille.

– Exact. Et à ce propos, les bijoux de la Couronne britannique sont entre les mains d'êtres aux pupilles en forme de croissant. Tirant sur la lavande, je crois.

Une étoile filante glissa vers la terre. Mon mégot suivit le même chemin.

– Je me demande si cet échange commercial est juste, dit-il. Nous ne comprenons pas la machine de Rhennius, et même les extra-terrestres ne sont pas certains de ce que représente la pierre des étoiles.

– Ce n'est pas exactement un échange commercial.

– Deux des trésors de la Terre sont entre leurs mains et nous avons deux des leurs en retour. Comment voulez-vous appeler ça ?

– Un maillon dans la chaîne du *koula*, dis-je.

– Le terme ne m'est pas familier. Expliquez-moi.

– Le parallèle m'a frappé quand j'ai lu en détails le marché qu'on nous offrait. Le *koula* est une sorte de voyage cérémoniel entrepris à des époques variées par les habitants d'un groupe d'îles à l'est de la Nouvelle-Guinée – les Trobriandais, les Papous de Mélanésie. C'est une espèce de double circuit, un mouvement dans deux directions opposées entre les îles. Le but en est d'échanger des articles qui ne possèdent pas de valeur fonctionnelle particulière pour les différentes tribus concernées, mais qui sont chargés d'une grande signification culturelle. En général, ce sont des ornements corporels – colliers, bracelets – qui portent un nom particulier et sont riches d'histoire. Ils se déplacent lentement selon un vaste circuit dans les différentes îles, et, en même temps, leur histoire s'enrichit. On les échange avec une

pompe considérable, au cours de grandes cérémonies. Ils ont pour fonction de cristalliser l'enthousiasme culturel, de stimuler l'unité avec un sens d'obligation et de confiance réciproques. La similitude entre le *koula* et le programme d'échanges que nous avons établi avec les extra-terrestres me semble pour le moins évidente. Les objets sont à la fois des otages culturels et des symboles honorifiques pour ceux qui en ont la garde. Leur existence, leur circulation, leur exposition créent inévitablement un certain sentiment de solidarité. C'est le véritable but de la chaîne du *koula*, telle que je l'entends. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas aimé le terme « commercial ».

– Très intéressant. Aucun des rapports que j'ai entendus ou lus ne l'ont présenté sous cette lumière – et ils ne l'ont certainement pas comparé au phénomène du *koula*. Ils l'ont plutôt défini comme une sorte de cotisation qu'il fallait payer pour entrer dans le club galactique, le prix de notre admission pour profiter des bénéfices commerciaux et des échanges d'idées.

– Ce n'était que du bourrage de crâne pour éviter les protestations qu'aurait pu entraîner la donation de trésors culturels. Tout ce qu'on nous a promis, c'est la réciprocité dans la chaîne des échanges. Je suis certain que les autres finiront par se produire, mais pas nécessairement comme un résultat direct. Non. Nos gouvernements se livrent à la pratique millénaire qui consiste à donner au peuple une explication simple, agréable, d'un processus complexe.

– Je comprends, dit-il, en s'étirant et en bâillant. En fait, je préfère votre interprétation à la version officielle.

J'allumai une autre cigarette.

– Merci, dis-je. Je me sens obligé de souligner que j'ai toujours cherché des explications que je trouve esthétiquement plaisantes. L'étendue cosmique de la chose – une chaîne du *koula* interstellaire – affirmant les différences et en même temps soulignant les similitudes de toutes les races intelligentes de la galaxie – les liant, les menant à la construction de traditions communes... J'avoue que l'idée me plaît beaucoup.

– C'est bien évident, dit-il, puis indiquant d'un large geste les hauteurs de la cathédrale, dites-moi, est-ce que vous allez grimper jusqu'en haut, ce soir ?

– Probablement. Dans un petit moment. Pourquoi ? Vous voulez partir maintenant ?

– Non, non. Simple curiosité. En général, vous allez jusqu'en haut, n'est-ce pas ?

– Oui. Pas vous ?

– Pas toujours. En fait, depuis quelque temps, je m'en tiens aux hauteurs médianes. La raison pour laquelle je vous ai demandé cela, c'est que j'ai une question à vous poser, puisque je vois que vous êtes d'humeur philosophique.

– C'est contagieux.

– Très bien. Alors, dites-moi ce que vous ressentez quand vous atteignez le sommet.

– Une sorte d'exaltation, je suppose. Un sentiment d'accomplissement, ou quelque chose de ce genre.

– Là-haut, la vue est plus dégagée. On peut voir plus loin, embrasser une plus grande portion du paysage. Est-ce cela, je me le demande ? Une meilleure perspective ?

– En partie, peut-être. Mais il y a toujours autre chose quand j'atteins le sommet : je veux aller encore un peu plus haut, et j'ai l'impression que je peux presque y parvenir, que je suis sur le point d'y parvenir.

– Oui, c'est vrai, dit-il.

– Pourquoi m'avez-vous demandé cela ?

– Je ne sais pas. Pour qu'on me le redise, peut-être. Ce garçon à Cambridge aurait dit la même chose, mais je l'avais en partie oublié. Ce n'est pas uniquement le monde qui a changé.

Il avala encore une gorgée.

– Je me demande aussi, dit-il, comment ça s'est passé vraiment, cette première rencontre là-haut avec les extra-terrestres ? Difficile de croire que plusieurs années ont passé depuis. Les gouvernements ont probablement gonflé l'histoire à notre avantage, de sorte que nous ne saurons jamais exactement ce qui s'est vraiment dit ou fait. Pure coïncidence : aucun des deux ne connaissait le système où nous nous sommes rencontrés. Mission d'exploration, c'est tout. Sans nul doute, le choc a été moins grand pour eux que pour nous, puisqu'ils connaissaient déjà tant d'autres races à travers la galaxie. Et pourtant.. Je me souviens de ce retour inattendu. Mission accomplie. Un demi-siècle d'avance sur le programme. Nos explorateurs accompagnés d'un vaisseau spatial *Astabigan* de recherches. Quand un objet atteint la vitesse de la lumière, il se transforme en citrouille. Tout le monde sait cela. Mais les extra-terrestres ont trouvé un moyen de contourner l'obstacle, par-dessus, ou par-dessous. Quelque chose comme ça. Et ils ont ramené notre vaisseau. Une montagne de réflexions pour le département de maths. Étrange sentiment. Pas du tout ce que j'avais imaginé. C'est un peu comme si on escaladait une montagne ou un pic

– vraiment difficile – et que, quand on approche du sommet, quand on sait qu'on va y arriver, on lève les yeux pour constater qu'il y a déjà quelqu'un sur la cime. Ainsi, nous avons rencontré une civilisation galactique – une confédération assez lâche de races qui existe depuis des millénaires. Peut-être avons-nous eu de la chance. Cela aurait facilement pu prendre encore quelques siècles de plus. Ou peut-être que non. Mes sentiments n'étaient pas clairs à l'époque, et ils ne le sont toujours pas. Comment peut-on avoir envie de se dépasser après une rencontre aussi démoralisante ? Ils nous ont donné les techniques pour que nous puissions construire nous-mêmes des vaisseaux qui ne se transforment pas en citrouille. Mais il nous ont également interdit l'accès à un certain nombre d'astres. Ils nous ont accordé une place dans leur programme d'échanges, où, obligatoirement, nous allons faire figure de parent pauvre. Les changements vont se produire à une cadence accélérée dans les années à venir. Le monde peut lui-même changer à un rythme considérable. Que va-t-il se passer ? Une fois que nous aurons perdu notre rythme à nous, il se peut que tout le monde en arrive à être aussi perdu qu'un vieux grimpeur ivrogne sur une cathédrale, à qui on a octroyé le droit de jeter un petit coup d'œil sur les engrenages du temps, qui le lient lui, ici, aux tours de Cambridge, là-bas. Et alors ? Entrevoir le rouage principal et se transformer en citrouille ? Prendre sa retraite ? Alkaïd, Mizar, Alioth, Mégrez, Phecda, Mérak et Dubhe... *Ils* y ont été. *Ils* les connaissent. Peut-être qu'au plus profond de mon cœur, j'aurais voulu que nous soyons seuls dans le cosmos – pour que tout cela nous appartienne. Ou que nous rencontrions des extra-terrestres un peu moins avancés que nous, en tout. Cupides, fiers, égoïstes... Vrai. Maintenant que nous sommes les provinciaux, que Dieu nous protège ! Il en reste assez pour boire à votre santé. Bien ! Je bois à vous ! Je crache à la face du Temps qui m'a transfiguré !

Sur le moment, comme je ne trouvais rien à dire, je me tus. Une partie de moi était d'accord avec lui, mais seulement une partie. À ce propos, une partie de moi souhaitait presque aussi qu'il n'ait pas terminé la bouteille de cognac.

Au bout d'un moment, il dit : « Je ne pense pas que je vais poursuivre mon escalade ce soir. », et je reconnus que c'était une bonne idée. J'avais décidé de m'abstenir, moi aussi, de hauteurs plus élevées, et, faisant demi-tour, nous prîmes un raccourci pour descendre, contourner, descendre. Et je raccompagnai le brave homme jusque devant sa porte.

J'attrapai la fin des dernières dernières nouvelles, avant de m'endormir. Je pris ainsi connaissance d'un élément plutôt révélateur concernant un certain Paul Byler, professeur de géologie, attaqué par des vandales, à Central Park, dans la soirée, qui, en plus de l'argent qu'il avait sur lui, avait été dépouillé par les bandits de son cœur, de son foie, de ses reins et de ses poumons.

Une vague dans la cavité obscure de mon cervelet déversa plus tard des rêves, des images, résistants à l'introspection, comme un tourbillon de vers luisants, à l'extrême limite de la conscience, à l'exception de ce ME SENS-TU, LED ? kinesthé-sique/synesthésique, qui avait dû durer un temps inestimable-ment plus long que le reste, car, plus tard, mon troisième café du matin le fit réapparaître, pendant un bref instant, sous la forme d'un dessin coloré.

3.

Un éclair de soleil, des soleils par éclair. Clair-obscur. Danse des étoiles.

La Cadillac en or massif de Phaéton s'écrasa là où personne ne pouvait l'entendre, s'enflamma, s'évanouit. Comme moi.

Quand je me réveillai de nouveau, il faisait nuit et j'étais complètement démoli.

Ficelé de lanières de cuir, affalé par terre, du sable et des graviers pour tout oreiller et matelas, de la poussière dans la bouche, le nez, les oreilles et les yeux, dévoré par la vermine, assoiffé, meurtri, affamé et tremblant, je repensai aux paroles de mon ancien directeur d'études, le docteur Merimee. « Vous êtes un exemple vivant de l'absurdité des choses. »

Inutile de le souligner, sa spécialité était le roman. Français. Milieu du xx^e siècle. Malgré tout, ces yeux déformés par d'épaisses lunettes pénétraient comme des aiguilles dans les profondeurs de ma condition. Malgré son départ de l'université, longtemps auparavant, marqué par l'opprobre d'un scandale où étaient impliqués une fille, un nain et un âne – ou peut-être à cause de cela – Merimee en était venu à occuper, au fil des années, une sorte de position d'oracle dans mon cosmos personnel, et ses paroles me revenaient souvent dans des contextes entièrement différents de celui où elles avaient été prononcées. Le sable brûlant me les avait criées tout l'après-midi, puis la brise glacée de la nuit les avait murmurées à mon oreille qui me cuisait comme une côte d'agneau cuite : « Vous êtes un exemple vivant de l'absurdité des choses. »

Cette phrase pouvait donner lieu à des interprétations diverses quand on y réfléchissait, ce que j'avais tout le temps de faire en ce moment. D'un côté, elle pouvait me placer dans le camp des choses. De l'autre, dans celui des vivants. Ou peut-être encore dans celui de l'absurdité.

Oh ! oui. Mes mains...

J'essayai de fléchir mes doigts, ne fus pas certain qu'ils obéissent. Il était possible qu'ils ne soient plus là et que je ne ressentie qu'une faible sensation illusoire. Simplement au cas où ils étaient quand même encore là, j'évoquai pendant un moment l'idée de la gangrène.

Sacré bon Dieu ! Et encore. Frustrant, ça.

Le semestre avait commencé et j'étais parti. Après m'être arrangé pour envoyer mes paniers déjà tressés à mon associé parlant, Ralph, à la boutique d'artisanat, j'étais parti vers l'Ouest, m'attardant équitablement entre San Francisco, Honolulu et Tokyo. Une paire de semaines paisibles s'étaient passées ainsi. Puis un bref arrêt à Sydney. Juste assez longtemps pour m'attirer des ennuis en escaladant cet opéra qui ressemble à un poisson avalant un poisson, qui se trouvait sur Bennelong Point, surplombant le port. J'avais quitté la ville affligé d'une claudication et d'une réprimande. M'étais envolé pour Alice Springs. Avais pris possession du scooter aérien que j'avais commandé. Avais décollé tôt le matin avant que la pleine chaleur de la journée et la lumière de la raison ne tracent leur chemin respectif dans le monde. Le paysage que je survolais m'avait frappé comme étant le lieu idéal pour envoyer des apprentis saints obtenir l'illumination. Il m'avait fallu plusieurs heures pour localiser le site et quelques autres encore pour creuser et m'installer. Je n'avais pas l'intention de rester longtemps.

Il existe des sculptures à flanc de rochers, assez anciennes, sur une surface d'environ cinquante mètres carrés. Les aborigènes de la région prétendent n'en connaître ni l'origine ni le but. J'avais vu des photos mais je voulais voir la chose de mes propres yeux, prendre moi-même des photos, des empreintes et faire quelques fouilles.

Je m'étais abrité à l'ombre de ma tente, j'avais siroté des sodas et essayé d'avoir des pensées neuves en contemplant le travail sur le roc. Bien que je m'abandonne rarement à l'art du graffiti, verbal ou pré-, j'ai toujours eu quelque sympathie pour ceux qui escaladent des montagnes et laissent leurs marques dessus. Plus on remonte dans le passé, et plus l'acte devient intéressant. Bien sûr, il est peut-être vrai, comme certains l'ont affirmé, que la première impulsion ait été ressentie dans l'équivalent troglodyte des chiottes et que les sculptures des cavernes aient pris naissance de cette façon, comme une espèce de sublimation et d'évolution d'un moyen encore plus primitif de délimiter son territoire. Néanmoins, quand on commence à escalader des murs et des montagnes pour le faire, il me semble assez évident que l'événement se transforme alors de passe-temps en forme d'art. J'ai souvent pensé au premier type avec un mastodonte dans la tête, en contemplation devant une montagne ou un mur de caverne, en me demandant la raison pour laquelle il s'était soudain mis à grimper et à sculpter – ce qu'il avait ressenti. Peut-être l'avait-on suffisamment persécuté pour provoquer l'impulsion et l'enthousiasme à la base de tout cela. Ou peut-être que l'initiative et la hardiesse que cette entreprise exigeait étaient des qualités plus répandues alors,

n'attendant que le stimulus approprié, et qu'on considérait l'excentricité comme une chose aussi ordinaire que de faire bouger ses oreilles. Impossible à dire. Difficile de ne pas s'en préoccuper.

Quoi qu'il en soit, j'avais pris des photos cet après-midi-là, creusé des trous le soir et le matin suivant. J'avais passé la plus grande partie du deuxième jour à prendre des moulages et encore des photos. J'avais continué à creuser ma tranchée jusqu'au crépuscule, découvert ce qui me semblait être les morceaux d'un ciseau de pierre émoussé. Je n'avais rien trouvé de plus intéressant le lendemain matin, alors que j'avais continué à creuser bien après l'heure que je m'étais assignée pour m'arrêter.

Je m'étais alors retiré à l'ombre pour soigner mes ampoules et restaurer l'équilibre des liquides de mon corps tout en notant mes activités de la journée, en même temps que quelques pensées nouvelles qui m'avaient traversé l'esprit concernant l'entreprise tout entière. Je m'étais arrêté pour déjeuner vers une heure et gribouiller dans mon carnet, après, pendant quelque temps encore.

Il était un peu plus de trois heures quand un aéromobile était passé au-dessus de ma tête, avait rebroussé chemin pour descendre. Cela m'avait un peu troublé, car je n'avais aucune autorisation officielle pour faire ce que je faisais. Sur un morceau de papier, une carte, une bande magnétique, ou sur tout cela à la fois, j'étais enregistré comme « touriste ». Je ne savais absolument pas s'il me fallait un permis de fouilles, mais je le soupçonnais fortement. Le temps a une grande importance pour moi, la paperasserie en gâche, et j'avais toujours cru avec ferveur être en droit de faire tout ce qu'on ne m'empêchait pas de faire. Ce qui impliquait quelquefois de ne pas être surpris à le faire. Ce n'est pas aussi terrible que cela pourrait paraître, car je suis un type décent, civilisé et aimable. Ainsi, me protégeant les yeux de la lumière étincelante de l'après-midi, je cherchais déjà le moyen de convaincre les autorités de tout cela. Le mensonge, avais-je décidé, représentait sans doute la meilleure solution.

L'appareil avait atterri et deux hommes en étaient descendus. Leur allure n'avait rien d'officiel, mais en accord avec la politesse et les circonstances, je m'étais levé pour aller à leur rencontre. Le premier devait avoir à peu près ma taille – c'est-à-dire un peu moins d'un mètre quatre-vingts – mais il était solidement bâti et avait un début d'estomac. Les cheveux et les yeux clairs, il était légèrement hâlé et luisant de sueur. Son compagnon avait bien cinq centimètres de plus que lui, un bronzage de quelque ton plus foncé et des cheveux noirs rebelles qu'il repoussa de son front en s'avancant. Il était mince et avait l'air en pleine forme. Tous deux portaient des chaussures de ville et non des bottes, et le fait qu'ils n'aient rien sur la tête pour se

protéger du soleil m'avait paru bizarre.

– Fred Cassidy ? s'était enquis le premier, en arrivant à quelques pas de moi, puis se détournant pour regarder le mur et ma tranchée.

– Oui, avais-je répondu.

Il avait sorti un mouchoir étonnamment délicat et s'était essuyé le visage.

– Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? m'avait-il demandé.

– Je ne cherchais rien de spécial, avais-je dit.

Il avait ricané :

– Il semble que vous vous êtes donné un mal fou pour quelqu'un qui ne cherche rien.

– Ce n'est qu'une tranchée de fouilles.

– Pourquoi faites-vous des fouilles ?

– Et si vous me disiez qui vous êtes et pourquoi vous voulez savoir ce que je fais ?

Il avait ignoré ma question et s'était penché pour regarder la tranchée. Il l'avait suivie tout au long, en se baissant plusieurs fois pour mieux l'examiner, Pendant qu'il se livrait à cette occupation, le second type s'était dirigé vers mon abri. J'avais protesté en le voyant prendre mon sac à dos, mais il l'avait ouvert quand même et en avait déversé le contenu par terre.

Le temps que je le rejoigne, il était en train d'explorer ma trousse de toilette. Je l'avais pris par le bras mais il m'avait repoussé. La seconde fois que j'avais essayé, il m'avait poussé rudement et j'étais tombé par terre. Avant de toucher le sol, j'avais décidé que ce n'était pas des flics.

Plutôt que de me relever pour une troisième tentative, je lui avais lancé un coup de pied d'où j'étais et l'avais atteint au tibia avec mon talon. Le résultat n'avait pas été aussi spectaculaire que lorsque j'avais touché Paul au bas-ventre mais plus que suffisant pour mes desseins. J'avais eu le temps de me mettre debout et l'avais cueilli au menton avec un gauche bien senti. Il s'était effondré et n'avait plus bougé. Pas mal pour un seul coup de poing. Si je pouvais faire ça sans une pierre dans la main, je serais une véritable terreur.

Mon triomphe n'avait duré que l'espace de quelques secondes. Un sac de boulets de canon m'était tombé sur le dos, ou du moins ce fut mon impression. Des bras m'avaient agrippé par-derrière et m'avaient jeté par terre de la manière la moins sportive qui soit. Le gros était beaucoup plus rapide que son apparence pouvait le faire croire, et

pendant qu'il me tordait le bras derrière le dos et m'attrapait par les cheveux, j'avais commencé à réaliser que cette masse se composait plus de muscles que de graisse. Même son estomac était dur comme du bois.

– Bon, Fred, il me semble que c'est le moment d'avoir une petite conversation, avait-il dit.

Danse des étoiles...

Étendu là, avec mes bleus, mes contusions, mes douleurs et ma confusion, je décidai que le professeur Merimee avait presque atteint le cœur, paisible et froid, des choses, là où se cachent les définitions. Absurde, en effet, que le passé me tende une main secourable quand elle m'était le plus inutile.

Étendu là donc, jurant dans ma barbe, en me retraçant les événements passés, je devins vaguement conscient d'une petite fourrure sombre se mouvant le long de ma frontière sud. Elle s'arrêta, regarda puis repartit. Un carnivore, sans nul doute, décidai-je. Pour toute défense, je frémis, puis haussai les épaules. Inutile d'appeler à l'aide. Absolument inutile. Mais je pouvais me consoler en me disant qu'il y avait une certaine malice à disparaître de cette façon.

Je tentai donc de cultiver le stoïcisme tout en essayant, malgré mes liens, d'avoir une meilleure vision de la petite bête. Elle toucha ma jambe droite, et je frémis convulsivement mais je n'éprouvai aucune douleur. Au bout d'un moment, elle s'attaqua à ma jambe gauche. Venait-elle de dévorer mon pied insensible ? me demandai-je. Est-ce que ça lui avait plu ?

Quelques minutes plus tard, elle se retourna, avança le long de mon côté gauche et je pus enfin l'apercevoir plus clairement. Je vis un petit marsupiau à l'air stupide, un wombat, à l'apparence inoffensive, visiblement curieux et absolument inintéressé par mes extrémités. Je soupirai et sentis la tension qui me tenaillait se relâcher un peu. Qu'il renifle tout ce qu'il voulait, il était le bienvenu. Quand on va mourir, la compagnie d'un wombat, c'est encore mieux que rien du tout.

Je repensai au poids sur mon corps, à la douleur de mon bras tordu, tandis que le lourdaud, ignorant son compagnon évanoui, s'était assis sur moi en disant :

– Tout ce que je veux, c'est la pierre. Où est-elle ?

– La pierre ? avais-je répondu en commettant l'erreur de prendre un ton interrogateur.

La pression sur mon bras s'était accrue.

– La pierre de Byler, avait-il dit, vous savez très bien de quoi je parle.

– Oui, en effet ! avais-je acquiescé. Lâchez-moi, voulez-vous ? Ce n'est pas un secret ce qui lui est arrivé. Je vais tout vous dire.

– Allons-y, avait-il dit en me soulageant d'un millième de son poids.

Je lui avais donc raconté l'histoire du fac-similé et comment nous l'avions obtenu. Je lui avais dit tout ce que je savais sur cette sacrée histoire.

Comme je le craignais, il n'en avait pas cru un mot. Et pire encore, entre-temps son partenaire s'était réveillé. Il était aussi d'avis que je mentais et avait voté pour continuer l'interrogatoire.

Ce qui fut fait. Au bout de quelques minutes, étouffantes et grésillantes, tandis qu'ils se reposaient pour masser leurs jointures et reprendre leur souffle, le grand avait dit au gros :

– Ça ressemble fort à ce qu'il a dit à Byler.

– Ça ressemble à ce que Byler *a dit* qu'il lui avait dit, avait corrigé l'autre.

– Si vous avez parlé à Paul, avais-je dit, que pourrais-je vous apprendre de plus ? Il avait l'air d'être au courant – ce qui n'est pas mon cas – et je lui ai dit ce que je savais au sujet de cette pierre : exactement ce que je viens de vous dire.

– Oh ! nous lui avons parlé tout ce qu'il y a de mieux, avait dit le grand, et il nous a parlé. On peut même dire qu'il en a craché ses poumons.

– Mais je n'étais pas sûr de lui, alors, avait dit le gros, et je suis encore moins sûr de lui maintenant. Qu'est-ce que vous avez fait à la minute où il s'est tiré ? Vous êtes venu dans ce damné pays pour creuser des trous. Je crois que vous êtes de mèche tous les deux et que vous avez inventé une histoire qui tient debout. Je crois que la pierre est ici, quelque part, et je crois aussi que vous savez exactement comment mettre la main dessus. Alors, vous allez nous le dire gentiment. Vous avez le choix entre la voie facile ou la voie difficile. Comme vous voulez.

– Je vous ai déjà dit...

– Vous avez fait votre choix, avait-il dit.

La période qui avait suivi s'était avérée on ne peut moins satisfaisante pour les deux parties. Ils n'avaient pas obtenu ce qu'ils voulaient, et moi non plus. Ce qui me faisait le plus peur, à ce

moment, c'était la mutilation. Un passage à tabac, je peux y survivre. Mais quand il est question de couper des doigts ou d'énucléer, le fait de parler ou de ne pas parler s'apparente plus à une question de vie ou de mort. Une fois qu'on s'engage dans ce genre de choses, c'est en quelque sorte un phénomène irréversible. L'interrogateur se croit obligé de continuer tant qu'il sent une résistance, et, finalement, on en arrive au point où la mort est préférable pour l'interrogé. Une fois ce stade atteint, cela devient une sorte de course entre les deux : pour l'un, obtenir les informations désirées, et pour l'autre, la mort. Bien entendu, l'incertitude concernant l'attitude de l'interrogateur peut être aussi efficace que le fait de savoir qu'il a l'intention d'aller jusqu'au bout. Dans ce cas précis, j'étais sacrément certain qu'ils en étaient capables. A cause de Byler. Mais le gros n'était pas satisfait de l'histoire de Paul, je voyais bien ça. Si je parvenais à atteindre ce même point de non-retour et gagner la course, il serait encore moins content. Dans la mesure où il ne voulait pas admettre que je ne possédais pas l'information qu'il désirait, il pouvait supposer que j'avais du courage à revendre. Je crois que c'est ce qui détermina sa décision de procéder avec prudence, sans toutefois que cela l'empêchât d'envisager le pire.

Toutes ces réflexions, je me les offris en guise de préambule à son commentaire : « Laissons-le au soleil pour qu'il se transforme en raisin sec », suivi de plusieurs minutes pendant lesquelles il essuya la sueur de son front avec son mouchoir de soie, en attendant ma réponse. Déçus, ils m'avaient traîné là où je pourrais me dessécher, me ratatiner et concentrer tous les sucres de mon corps à loisir. Puis ils étaient retournés à leur véhicule, garni d'une glacière, s'étaient installés à l'ombre de mon abri, et périodiquement, inventaient, à mon intention, un slogan publicitaire sur la fraîcheur de la bière, à chaque fois qu'ils allaient en chercher.

Voici donc pour l'après-midi. Plus tard, ils avaient décidé qu'une nuit de vent et de sable à la belle étoile était également nécessaire à ma conversion en raisin sec. Ils étaient donc allés chercher des sacs de couchage et des ustensiles de cuisine dans leur véhicule et avaient poursuivi leur installation. S'ils avaient pensé que les odeurs de cuisine allaient me donner faim, ils s'étaient trompés. Cela m'avait donné simplement envie de vomir.

J'avais observé le coucher du soleil. L'homme sur la Lune se tenait sur la tête.

Combien de temps étais-je resté inconscient, je ne le savais pas. Je n'entendais aucun bruit en provenance du campement et je ne voyais

aucune lumière dans cette direction. Le wombat avait rampé jusqu'à mon côté droit et s'était installé là, en émettant des petits bruits rythmés et doux. Il était à moitié appuyé contre mon bras et je sentais ses mouvements, sa respiration.

Je ne connaissais toujours pas le nom de mes bourreaux, et je n'avais pas non plus obtenu un seul fait nouveau concernant l'objet de leurs recherches : la pierre des étoiles. Non pas que cela m'importait, en fait, si ce n'est dans un sens tout à fait théorique. Pas en cet instant. J'étais certain de mourir à plus ou moins brève échéance. La nuit avait apporté une brise glacée à vous faire claquer des dents et si cela ne m'achevait pas, je supposais que mes interrogateurs s'occuperaient du reste.

D'après mes souvenirs d'un cours de psychophysiologie, ce n'était pas l'état absolu d'un organe sensoriel que nous percevions mais plutôt ses rythmes de changement. Donc, si je parvenais à rester complètement immobile, en me prenant pour un Japonais dans un bain de vapeur, la sensation de froid s'évanouirait. Mais cela, c'était plus une question de confort que de survie. Bien que le soulagement fût mon objectif immédiat, je détectai pourtant, au fin fond de mon esprit, l'envie de vivre.

Je ne la chassai pas de mes pensées, parce que cette méthode me semblait utile – ce qui, bien entendu, est une autre façon de dire que je suis d'une nature faible et irrésolue. Je ne discuterai pas.

Je me souvins d'une technique de respiration qui me donnait toujours chaud quand je m'y livrais pendant mon cours de yoga. J'entrepris donc de me livrer à cet exercice mais ma respiration s'échappait de ma poitrine comme un soufflet de forge. Je m'étouffai à moitié et me mis à tousser.

Le wombat se retourna et sauta sur ma poitrine. Je me mis à crier mais il enfonça une de ses pattes dans ma bouche. De ma main gauche, je le pris par la peau du cou, avant de me rappeler que ma main gauche était censée être liée.

Il résista de toute la force des trois pattes qui lui restaient, mit son museau contre mon visage et murmura d'une voix enrouée : « Vous compliquez les choses à plaisir, Monsieur Cassidy. Lâchez mon cou immédiatement et restez tranquille. » Il était évident que j'étais en plein délire. Que ce délire apporta un certain confort à ma fin tragique me semblait, cependant, plutôt agréable. Je lâchai donc son cou et essayai de hocher la tête affirmativement. Il retira sa patte.

– Très bien, dit-il, vous avez déjà les jambes libres. Il me suffit de libérer votre main droite et nous serons prêts à partir.

– Partir ? dis-je.

– Chut ! dit-il, en s'affairant sur mon poignet droit.

Je lui obéis donc pendant qu'il rongea mes liens. C'était l'hallucination la plus intéressante que j'avais jamais eue depuis longtemps. Je cherchai parmi mes différentes névroses la raison pour laquelle elle avait pris cette forme. Rien ne se présenta immédiatement à mon esprit. Mais les névroses sont sacrément malignes, m'avait enseigné le docteur Marko, et il ne reste plus qu'à leur rendre hommage quand elles atteignent ce point de subtilité et de ruse.

– Voilà ! murmura-t-il quelques instants plus tard. Vous êtes libre. Suivez-moi ! Et il se mit en route.

– Attendez !

Il s'arrêta, se retourna vers moi.

– Qu'y a-t-il ?

– Je n'arrive pas à bouger. Laissez-moi le temps de faire jouer mes articulations ; voulez-vous ? Je ne sens plus ni mes pieds ni mes mains.

Il rebroussa chemin avec une moue méprisante.

– Dans ce cas, la meilleure thérapie est de bouger, dit-il, en me tirant par le bras pour me mettre assis.

Il était étonnamment fort pour une hallucination et il continua à me tirer le bras jusqu'à ce que je tombe à quatre pattes. J'étais un peu flageolant mais je réussis à maintenir la pose.

– Bravo, dit-il en me tapotant l'épaule. Allons-y.

– Attendez ! Je meurs de soif.

– Désolé, je voyage sans bagages. Cependant, si vous me suivez, je vous promets de vous donner à boire.

– Quand ?

– Jamais, grommela-t-il, si vous restez là. En fait, il me semble entendre des bruits en provenance du campement. Allons !

Je me mis à ramper derrière lui. Il me dit : « Restez baissé », ce qui était plutôt inutile dans la mesure où j'étais incapable de me mettre debout. Il s'éloigna du campement, se dirigeant plus ou moins vers l'est, dans une direction à peu près parallèle à la tranchée que j'avais creusée. Je progressais lentement et il s'arrêtait périodiquement pour me permettre de le rattraper.

Je le suivis pendant plusieurs minutes, puis, comme ma circulation

se rétablissait, mes mains et mes pieds commencèrent à me faire mal. Je m'effondrai en croassant quelques obscénités. Il bondit vers moi, mais je refrénaï ma colère avant qu'il ne répète son truc de la patte dans ma bouche.

– Vous êtes une créature difficile à sauver, déclara-t-il, de plus, votre circulation, votre jugement et votre sang-froid semblent appartenir à un type extrêmement primitif.

Je trouvai une autre obscénité mais parvins à la murmurer.

– Et vous vous obstinez à le démontrer, dit-il, vous n'avez que deux choses à faire : me suivre et garder le silence. Vous ne semblez guère capable ni de l'un ni de l'autre. Cela prête à certaines réflexions...

– Allez-y ! dis-je. Je suivrai.

– Et vos émotions ?

Je me précipitai sur lui mais il recula et bondit en avant.

Je le suivis, n'ayant qu'un désir : étrangler la petite bête.

Peu importait que la situation soit manifestement absurde. J'avais à la fois l'aide de Merimee et de Marko pour m'appuyer sur des théories, deux miroirs déformants opposés, et moi au milieu, suivant obstinément la piste du wombat. En marmonnant, en brûlant mon adrénaline et en crachant la poussière qu'il soulevait. J'avais perdu la notion du temps.

Le chemin s'abaissa, s'arrêta. Nous nous enfonçâmes, montâmes, descendîmes, en enfilant des couloirs rocaillieux, pour atteindre, dans une obscurité encore plus profonde, une sorte de piste qui n'était plus que pierres et graviers maintenant. Je glissai une fois : immédiatement, il bondit à mes côtés.

– Ça va ? demanda-t-il.

Je me mis à rire puis contrôlai ma réaction.

– Sûr. Je vais parfaitement bien.

Il avait pris la précaution de se mettre hors de ma portée.

– Ce n'est plus très loin, dit-il. Là, vous pourrez vous reposer. Je vous apporterai de quoi vous restaurer.

– Je suis désolé, dis-je, en me débattant vainement pour me relever, mais c'est la fin. Si je peux attendre là-bas, je peux aussi bien attendre ici. Je n'ai plus d'essence.

– Le chemin est rocaillieux, dit-il, et théoriquement, il leur serait difficile de suivre votre trace. Mais je serais plus rassuré si vous pouviez avancer juste encore un peu. Il y a une sorte de cavité, sur le

côté, voyez-vous. Si vous vous réfugiez là-dedans, il y a de fortes chances pour qu'ils ne vous voient pas s'il arrive qu'ils tombent sur cette piste. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Je dis que tout cela est bel et bon, mais que je ne me crois pas capable de le faire.

– Essayez encore une fois.

– Très bien.

Je me forçai à me relever, tanguai, avançai. Si je tombais une fois de plus, c'était fini, décidai-je. Il faudrait que je prenne mes risques. J'avais la tête aussi légère que mon corps était lourd.

Mais je persistai. Trois mètres peut-être...

Il me mena dans un recoin d'un cul-de-sac, dans le flanc de la faille dans laquelle nous nous étions engagés. Je m'effondrai là, et tout se mit à tourner et tourner.

Je crus l'entendre dire :

– Je m'en vais maintenant. Attendez ici.

– Inutile de préciser, me semble-t-il que j'ai répondu.

Autre trou noir. Absolu. Lieu/temps desséchés, cassants, d'une taille/durée indéterminées. J'étais dedans et vice versa – également divisé et totalement contenu par/dans le système de cauchemars, ma conscience au zéro absolu. Et froidsoifchaud-froidsoifchaud, une décimale qui se répétait et pénétrait partout/ n'importe où, dans le plan projectif qui entourait...

Éclairs et hallucinations... « VOUS M'ENTENDEZ, FRED ? VOUS M'ENTENDEZ, FRED ? » De l'eau coulant dans ma gorge. Autre trou noir. Éclair. Encore de l'eau, coulant sur mon visage, dans ma gorge. Mouvements. Ombres. Un gémissement...

Frémissements. Ombres. Une obscurité moins absolue. Éclair. Éclairs. Une lumière à travers mes cils à moitié clos. Une lumière sourde. Le sol qui s'abaisse, qui bouge sous moi. Un gémissement, le mien.

– Vous m'entendez, Fred ?

– Oui, dis-je, oui...

Le mouvement cessa. J'entendis sans le vouloir un dialogue dans une langue que je ne reconnus pas. Puis le sol s'éleva. On me déposait dessus.

– Vous êtes réveillé ? Vous m'entendez ?

– Oui, oui. J’ai déjà répondu « oui ». Combien de fois...

« Il a l’air d’être réveillé », ce commentaire superflu étant fait de la voix familière de mon ami le wombat.

J’avais entendu une autre voix, mais je ne pouvais pas voir mes interlocuteurs, étant donné l’angle selon lequel j’étais couché. Et c’était trop difficile de tourner la tête. J’ouvris grand les yeux et vis que le terrain était plat et rosé, mais pas encore attendri par les premières lueurs du matin.

Tout ce qui était arrivé la veille émergeait lentement de cet endroit où s’emmagasinent les souvenirs quand on ne s’en sert pas. Ces souvenirs et le moral qu’ils me donnaient étaient aussi responsables que mon tonus musculaire du fait que je ne voulais pas tourner la tête pour regarder mes compagnons. De plus, ce n’était pas si mal de rester allongé. Si j’attendais assez longtemps, peut-être que je me rendormirais et me réveillerais ailleurs.

« Dites moi, me parvint une voix étrangère, ne voudriez-vous pas un sandwich au beurre de cacahuète ? »

Des fragments de rêverie tombèrent, brisés, tout autour de moi. Le souffle court, je pris une nouvelle perspective du sol et des ombres qui s’y profilaient.

Étant donné l’étrangeté de la silhouette que j’y avais aperçue, je ne fus pas complètement pris au dépourvu quand je levai la tête et vit un kangourou de près de deux mètres de haut, à côté du wombat. Il me contemplait à travers une paire de lunettes de soleil et sortait un sandwich de sa poche.

« Le beurre de cacahuète est riche en protéines », dit-il.

4.

Suspendu là-haut, à quelque trente ou quarante mille kilomètres de la Terre, j'étais en première ligne pour apprécier le spectacle si jamais la Californie en venait à être le théâtre d'un tremblement de terre, glisser et s'évanouir dans le Pacifique. Malheureusement, l'événement ne se produisit pas. Au contraire, le monde entier continuait à tourner sous mes yeux, tandis que le vaisseau poursuivait sa course sur son orbite et que la discussion s'éternisait derrière mon dos.

Cependant, au rythme où allaient les choses, il semblait possible que la faille de San Andreas ait d'autres occasions de me faire assister au spectacle désiré, en même temps qu'elle fournirait à un futur Donnelly le matériel nécessaire pour écrire un livre traité de main de maître sur les particularités de ce monde antédiluvien et sur sa décadence. Quand on a rien de mieux à faire, on peut toujours espérer.

Tandis que, par le hublot à côté duquel je reposais, étant censé dormir, écoutant à demi le dialogue échauffé entre Charv et Ragma, je contemplais la Terre, puis le ciel clouté d'étoiles qui l'entourait, infini dans l'infini, je fus envahi d'une merveilleuse sensation, due sans aucun doute à la fois à la redécouverte de mon confort après toutes ces aventures, à la satisfaction presque métaphysique de mes tendances acrophiliaques et à une bonne fatigue qui s'infiltrait lentement, délicieusement, dans tout mon corps, comme de doux flocons de neige. C'était la première fois que je me trouvais à cette altitude, que je contemplais la Terre de cette distance, et j'essayais d'y trouver quelques repères, submergé par la notion de l'espace, l'espace, et encore de l'espace. La beauté fondamentale des choses, telles qu'elles sont et telles qu'elles peuvent être, m'atteignit alors, et je me souvins des quelques lignes que j'avais gribouillées longtemps auparavant, quand j'avais dû abandonner à regret mon UV de maths plutôt que d'obtenir une licence :

*Seul Lobatchevski a contemplé la Beauté Pure,
Avec ses courbes ici, ici et là, là et là-bas.
Ses sillons parallèles convergent pour se moquer
de celui que fascine les beautés callipyges.
Son glorieux triangle compte
Moins de cent quatre-vingts degrés.
À sa symétrie hyperbolique Riemann n'a pas rendu hommage,*

*Lui, dont les goûts allaient aux courbes plus simples,
Telles les rondeurs teutoniques.
L'ellipse se suffit à elle-même.
Si je dois voir la Beauté toute nue
Qu'on me donne alors des hyperboles.*

*Le monde est tout en courbes,
du moins me l'a-t-on dit,
et de lignes droites, point n'existent en son sein.
Tel est donc mon souhait avant de mourir :
Voir par les yeux de Lobatchevski.*

Je me sentais très ensommeillé. Je venais de passer par des périodes de conscience et d'inconscience et n'avais aucune idée du temps qui s'était écoulé. Ma montre, naturellement, ne m'était d'aucun secours. Je résistai, cependant, à l'envie de me laisser aller au sommeil, à la fois pour prolonger ces idées esthétiques et pour savoir ce qui se passait autour de moi.

Je ne savais pas si mes sauveteurs avaient compris que j'étais réveillé, parce que je ne pouvais pas les voir, allongé comme j'étais, mollement prisonnier d'une sorte de hamac de texture légère. Et même s'ils en avaient conscience, le fait qu'ils conversaient dans un langage extra-terrestre les protégeait évidemment de mon oreille indiscreète. Quelque temps plus tôt, j'avais lentement découvert que ce qui les aurait le plus surpris, probablement, me surprenait encore plus. C'était la découverte que, quand je leur accordais un moment de mon attention dispersée, je comprenais ce qu'ils disaient.

C'est un phénomène difficile à décrire, mais je vais essayer : si j'écoutais intensément leurs paroles, elles s'éloignaient de moi, aussi inaccessibles qu'un poisson dans un aquarium surpeuplé. Par ailleurs, si je contemplais simplement l'eau, je pouvais suivre les changements de couleur, le flux, les tons et les reflets. Et en même temps, je comprenais ce qu'ils disaient. Pourquoi il en était ainsi, je n'en avais aucune idée.

Et puis, au bout d'un moment, j'avais cessé de m'en inquiéter, car leur dialogue était pour le moins monotone. Il était considérablement plus satisfaisant de contempler la courbe cycloïdale du mont Chimborazo quand on se trouvait quelque part au-dessus du pôle Sud, de voir cette portion de la surface du globe reculer à mesure que le vaisseau tournait autour de son orbite.

Ces pensées me troublèrent soudain. D'où venait cette dernière idée, en réalité ? Elle était magnifique mais venait-elle de moi ? Une valve s'était-elle ouverte dans mon inconscient, libérant une rivière de

libido qui découpait de gros morceaux d'idées diverses dans les berges entre lesquelles elle se déversait, pour les déposer en couches de sable fin étincelant, là où d'habitude mon esprit se reposait tout à loisir ? Ou bien s'agissait-il d'un phénomène de télépathie – moi, dans une position particulièrement vulnérable, en la seule compagnie de deux extra-terrestres sur des kilomètres et des kilomètres à la ronde ? L'un d'entre eux était-il logophile ?

Mais cette hypothèse ne me satisfaisait pas. J'étais persuadé que le fait que je comprenne leur langue, par exemple, n'avait rien de télépathique. Leur discours devenait de plus en plus clair maintenant – des mots et des phrases me parvenaient et non plus seulement dans leur sens abstrait. Je ne sais par quel miracle, je connaissais leur langue, la signification des sons. Je ne lisais pas simplement leur esprit.

Alors quoi ?

Me sentant un cran au-dessus du sacrilège, j'extirpai de moi le sentiment de paix et de plaisir transcendants et le repoussai de toutes mes forces. Réfléchis, sacré bon Dieu ! ordonnai-je à mon cortex. Fais des heures supplémentaires. Salaire doublé. Remue-toi !

Je retournai mes souvenirs dans tous les sens, essayai de remonter dans le passé, jusqu'à la soif, le froid, la douleur, le matin... Oui, l'Australie. J'y étais...

Le wombat avait réussi à convaincre le kangourou qui s'appelait, comme je l'appris plus tard, Charv, que de l'eau me ferait plus de bien pour le moment qu'un sandwich au beurre de cacahuète. Charv avait reconnu la supériorité de la sagesse du wombat dans le domaine de la physiologie humaine et avait péché une fiasque dans sa poche. Le wombat qui s'appelait, je l'appris alors, Ragma, enleva ses pattes – ou plutôt ses gants en forme de pattes – exhibant des mains à six doigts, pouce opposé, et m'administra le liquide à petites doses. Pendant qu'il se livrait à cette occupation, j'étais arrivé à la conclusion que ce devait être des détectives extra-terrestres, déguisés en faune locale. Leurs raisons étaient loin d'être claires.

– Vous avez beaucoup de chance, m'avait dit Ragma.

Quand j'eus fini de m'étrangler, je dis :

– Je commence à apprécier l'expression « autre pays, autres mœurs ». Je suppose que vous êtes un membre de la race des masochistes.

– En général, on remercie ceux qui vous ont sauvé la vie, répliquait-il. Vous ne m'avez pas laissé finir ma phrase : vous avez eu beaucoup de chance que nous passions par là.

– Je suis d'accord avec le premier terme de la proposition. Merci. Mais les coïncidences sont comme des élastiques. Tirez dessus trop fort et elles craquent. Pardonnez-moi si, en ces circonstances, je suspecte quelque dessein dans notre rencontre.

– Je déplore que vos soupçons se portent sur nous, dit-il, alors que tout ce que nous avons fait, c'est de vous prêter secours. Votre indice de cynisme doit être encore plus élevé qu'on nous l'avait indiqué.

– Indiqué ? Par qui ? demandai-je.

– Je n'ai pas la permission de vous le dire, répondit-il.

Il coupa court à toute réponse acerbe de ma part en me versant de l'eau dans la gorge. À moitié étouffé, je réfléchis pourtant et modifiai ma première pensée en un « C'est ridicule ! »

– Je suis d'accord, dit-il. Mais maintenant que nous sommes ici, tout va rentrer dans l'ordre.

Je me levai, étirai tous mes membres, enlevai quelques crampes de mes muscles noués et m'assis sur un rocher proche pour combattre un petit étourdissement.

– Très bien, dis-je, voulant prendre une cigarette et les trouvant toutes écrasées. Que diriez-vous de réfléchir à ce qu'il vous est permis de dire et de me le dire ?

Charv sortit un paquet de cigarettes – ma marque préférée – de sa poche et me le passa

– S'il vous le faut absolument, dit-il.

Je hochai la tête d'un signe affirmatif, ouvris le paquet, allumai une cigarette.

– Merci, dis-je en lui rendant le paquet.

– Gardez-le, je préfère la pipe, disons. À ce propos, il me semble que vous avez plus besoin de repos et de nourriture que de nicotine. Selon le petit appareil que je porte sur moi et qui contrôle votre cœur, votre tension et votre métabolisme basai...

– Ne vous laissez pas impressionner, dit Ragma, prenant lui-même une cigarette et produisant du feu de quelque part. Charv est un hypocondriaque. Mais je pense quand même que nous devrions retourner à notre vaisseau avant de parler. Vous n'êtes pas encore hors de danger.

– Vaisseau ? De quel genre ? Où est-il ?

– À cinq cents mètres d'ici, à peu près, offrit Charv, et Ragma a raison. Il serait plus sage de quitter ces lieux immédiatement.

– Il faut bien que je vous fasse confiance, dis-je. Mais vous me cherchiez – moi, en particulier – n'est-ce pas ? Vous connaissiez mon nom. Vous semblez savoir pas mal de choses à mon sujet...

– Vous avez donc répondu à votre propre question, répliqua Ragma. Nous avons des raisons de croire que vous étiez en danger et il semble que nous ne nous soyons pas trompés.

– Comment ? Comment le saviez-vous ?

Ils se regardèrent.

– Désolé, dit Ragma. C'en est une autre.

– Une autre quoi ?

– Chose qu'il ne nous est pas permis de dire.

– Qui vous dit ce qui est permis et ce qui ne l'est pas ?

– Encore une.

Je soupirai.

– O. K. ! Je pense que je peux me traîner jusque-là. Si je ne le peux pas, vous le saurez tout de suite.

– Très bien, dit Charv, tandis que je me mettais debout.

Je me sentais plus assuré sur mes jambes, cette fois, et cela devait se voir. Il hocha la tête, se retourna et se mit en route, d'une démarche qui n'avait rien de celle d'un kangourou. Je le suivis, Ragma à mes côtés. Il avait opté pour la progression bipède, cette fois.

Le terrain était assez plat et nous allions bon train. Au bout de quelques minutes de mouvements, je fus même capable de penser avec un certain enthousiasme au sandwich au beurre de cacahuète. Toutefois, avant que je puisse faire quelque commentaire sur l'amélioration de mon état, Ragma cria quelque chose en extra-terrestre.

Charv répondit et accéléra le pas, trébuchant presque sur les extrémités inférieures de son déguisement.

Ragma se tourna vers moi. « Il va en avant pour faire chauffer les moteurs, m'expliqua-t-il, pour décoller rapidement. Si vous vous sentez capable d'aller plus vite, de grâce, faites-le. »

J'accédai à son désir du mieux que je pus et :

– Pourquoi doit-on se presser ? demandai-je.

– J'ai l'ouïe extrêmement sensible, dit-il, et je viens de détecter que Zeemeister et Buckler ont pris l'air. Ce qui indique soit qu'ils vous cherchent, soit qu'ils s'en vont. Et il vaut toujours mieux prévoir le

pire.

– J'en déduis que ce sont mes invités inattendus et que leurs noms font partie des choses qu'il vous est permis de dire. Qui sont-ils ?

– Ce sont des branguits.

– Des branguits ?

– Des individus antisociaux, des briseurs intentionnels de loi.

– Oh ! des bandits. Oui, c'est la conclusion à laquelle je suis parvenu moi-même. Que savez-vous d'eux ?

– Morton Zeemeister, dit-il, se livre à de nombreuses activités de ce genre. C'est le gros aux cheveux clairs. Normalement, il reste à l'écart de la scène et engage des sous-fifres pour exécuter ses projets. L'autre, Jamie Buckler, est l'un d'eux. Il a fait pas mal de travaux pour Zeemeister au cours de ces dernières années et a été récemment promu garde du corps.

Mon propre corps était en train de protester contre l'accélération de notre allure, à ce stade, aussi n'étais-je pas absolument certain que le bourdonnement dans mes oreilles était le produit d'un raz de marée du sang qui coulait dans mes veines ou le bruit de l'oiseau sinistre. Ragma se chargea d'ôter tous mes doutes.

– Ils viennent par ici, dit-il. Assez rapidement Êtes-vous capable de courir ?

– Je vais essayer, dis-je en ramassant mes forces.

Le terrain descendit, puis remonta et je vis apparaître, devant moi, ce que je supposais être leur vaisseau : une cloche aplatie de métal gris, avec des carrés plus foncés qui devaient être des hublots, parsemant irrégulièrement la surface, un panneau ouvert... Mes poumons soufflaient comme un accordéon à un mariage polonais et je sentis la première vague d'obscurité envahir ma tête. J'allais encore m'enfoncer dans le noir, je le savais.

Puis vint ce clignotement familier, comme si je faisais un pas en arrière dans la réalité. Je sentais que mon sang reflua dans mes tripes, me laissant sans forces, et je m'en voulus d'être soumis à ces pompes hydrauliques. J'entendis des coups de feu par-dessus le bourdonnement grandissant, comme sur une bande sonore d'un film lointain. Même ça ne fut pas suffisant pour me redonner des forces. Quand votre propre adrénaline vous laisse tomber, à qui peut-on se fier ?

Je désirais du plus profond de mon cœur atteindre ce panneau ouvert et disparaître à l'intérieur. Il n'était pas si loin. Mais je savais maintenant que je n'y arriverais pas. Absurde façon de mourir. Si

proche du but, sans comprendre de quoi il s'agissait..

– J'arrive ! criai-je à la forme bondissante à côté de moi, sans savoir si les mots étaient vraiment sortis dans cet ordre.

Le bruit des coups de feu continuait, aussi léger que du pop-corn d'elfes. Il restait moins de dix enjambées à parcourir, j'en étais certain, moi qui estimais les distances pas à pas. Levant les bras pour me protéger la figure, je tombai, ignorant si j'avais été touché, à peine capable de m'en soucier. Je tombai, dans une bienheureuse inconscience, qui abolit le sol, le bruit, les ennuis, mon envol.

Ainsi, ainsi et ainsi : m'éveillant, tel une créature de tissus et d'ombres ; avançant et reculant le long d'une échelle graduée de douceur/obscurité, bien-être/ombre, lueur/brillance ; tout le reste transposé et traduit en couleurs et sons, dont j'essayais d'équilibrer les fonctions.

Avance dans la lumière crue. Recul dans la douceur de l'obscurité...

– M'entendez-vous, Fred ? – le velours du crépuscule.

– Oui, – mes graduations lumineuses.

– Mieux, mieux, mieux...

– Quoi/qui ?

– Plus près, plus près, que pas un son ne trahisse...

– Comme ça ?

– C'est mieux ; comme ça, impossible de percevoir les conversations intérieures...

– Je ne comprends pas.

– Plus tard. Une chose surtout, une chose à dire : Article 7224, section C. Répétez.

– Article 7224, section C. Pourquoi ?

– S'ils veulent vous enlever – et ils le veulent – dites-leur. Mais pas pourquoi. Rappelez-vous.

– Ouis, mais...

– Plus tard...

Une créature de tissus et d'ombres, brillante, plus brillante, lisse, plus lisse. Dure. Claire.

Étendu sur ma couchette pendant la période d'éveil N° 1 :

– Comment vous sentez-vous maintenant ? demanda Ragna.

– Fatigué, faible, toujours assoiffé.

– C'est compréhensible. Tenez, buvez ça.

– Merci. Dites-moi ce qui s'est passé. Est-ce que j'ai été touché ?

– Oui, deux fois. Assez superficiellement. Nous avons réparé les dommages. La cicatrisation devrait être terminée dans les heures qui suivent.

– Les heures ? Depuis combien de temps sommes-nous partis ?

– Trois heures environ. Je vous ai porté à bord, quand vous êtes tombé. Nous avons décollé, en laissant derrière nous vos assaillants, le continent, la planète. Nous sommes en orbite autour de votre monde maintenant, mais nous allons partir bientôt.

– Vous devez être plus robuste que vous n'en avez l'air pour m'avoir porté jusqu'ici.

– Apparemment.

– Où avez-vous l'intention de m'emmener ?

– Sur une autre planète – une planète plus appropriée. Son nom ne vous dirait rien.

– Pourquoi ?

– Sécurité et nécessité. Il semble que vous soyez en mesure de nous fournir des informations qui pourraient nous être très utiles dans l'enquête que nous menons. Nous ne sommes pas les seuls à souhaiter obtenir ces informations, c'est pour cette raison que vous seriez en danger sur votre planète. Ainsi, dans le but d'assurer votre sécurité et en même temps de faire avancer notre enquête, la solution la plus simple est de vous faire disparaître de la Terre.

– Posez-moi des questions. Je ne suis pas ingrat. Vous m'avez sauvé la vie. Que voulez-vous savoir ? Si c'est ce que voulaient Zeemeister et Buckler, j'ai bien peur de ne pas pouvoir vous être de grand secours.

– En effet, nous opérons à partir de cette hypothèse. Mais nous pensons que l'information que nous voulons obtenir de vous existe à un niveau inconscient. Le meilleur moyen d'extraire ce genre de choses est de s'assurer les services d'un bon analyste télépathe. Il y en a beaucoup là où nous allons.

– Combien de temps y resterons-nous ?

– Jusqu'à ce que nous ayons achevé notre enquête.

– Et combien de temps cela prendra-t-il ?

Il soupira et secoua la tête.

– À ce stade, c'est impossible à dire.

Je sentis la douceur de l'obscurité me chatouiller comme la queue d'un chat le long de ma jambe. Pas encore ! Non... Je ne pouvais pas leur permettre de m'arracher, comme ça, pour un temps indéterminé, à toutes mes activités. Ce fut à ce moment-là que je compris l'irritation du moribond – tous les détails, les petites choses qu'il aurait fallu faire avant de s'en aller : écrire cette lettre, faire ses comptes, finir le livre sur la table de chevet... Si je ratais les cours de ce semestre, je serais fichu sur le plan universitaire comme sur le plan financier. Et qui accepterait mes explications ? Non, il fallait que je les empêche de m'enlever à ma Terre natale. Mais des ombres douces et délicates envahissaient une fois de plus mon cerveau. Il fallait faire vite.

– Je suis désolé, réussis-je à dire, mais c'est impossible. Je ne peux pas partir avec...

– J'ai bien peur qu'il le faille. C'est absolument nécessaire, dit-il.

– Non, dis-je, paniquant, luttant contre l'évanouissement avant d'avoir réglé la chose. Non, vous ne pouvez pas.

– Je crois qu'il existe un concept similaire dans votre propre jurisprudence. Vous appelez ça « une mesure préventive ».

– Et que faites-vous de l'article 7224, section C ? laissai-je échapper, sentant ma langue devenir molle et mes yeux se fermer.

– Qu'avez-vous dit ?

– Vous m'avez très bien entendu, murmurai-je. Sept... deux... deux... quatre. Sec... tion C... C'est pour cela...

Et puis, de nouveau, le néant.

Les cycles de la conscience m'amènèrent à l'état de lucidité ou au bord, plusieurs fois avant que je m'accroche à quelque chose approchant le véritable éveil et que je me remplisse les yeux du spectacle de la Californie. Ce fut par degrés que je pris conscience de la discussion qui remplissait l'atmosphère, appréhendant son contenu d'une façon détachée, presque théorique. Il était question de quelque chose que j'avais dit et qui semblait les avoir bouleversés.

Ah ! oui...

L'article 7224, section C. Il devait s'agir, supposai-je, de l'enlèvement de créatures intelligentes de leur planète natale sans leur consentement. Cela faisait partie d'un traité galactique dont mes sauveteurs étaient signataires ; c'était une sorte de constitution

interstellaire. Il y avait, cependant, suffisamment d'ambiguïté dans la situation présente pour qu'elle fasse l'objet d'un débat, car le traité possédait une clause qui permettait l'enlèvement sans consentement pour une série de causes fondamentales, du style quarantaine en vue de la préservation de l'espèce, représailles pacifiques contre la violation de certaines autres clauses, une sorte de fourre-tout pour protéger « la sécurité interstellaire » et quelques autres trucs de ce genre, dont ils discutaient et rediscutaient en long et en large. J'avais, de toute évidence, soulevé un point crucial, surtout étant donné la nouveauté de leurs contacts avec la Terre. Ragma affirmait que, s'ils choisissaient l'une de ces exceptions et m'enlevaient sur cette base, leur département législatif les soutiendrait. S'ils en arrivaient à devoir rendre des comptes, il trouvait que ni lui ni Charv ne pouvaient être tenus responsables de leur interprétation de la loi, parce qu'ils n'étaient que des exécutants et non pas des spécialistes des subtilités légales. Charv, lui, maintenait qu'il était évident qu'aucune des exceptions ne s'appliquait à la situation et qu'il serait encore plus évident qu'ils avaient transgressé le traité. Il valait mieux, disait-il, laisser l'analyste télépathe qu'ils emploieraient implanter le désir de coopérer dans mon esprit. Ils en connaissaient plusieurs qu'ils pourraient persuader de résoudre ainsi leur problème. Mais cela irritait Ragma. Ce serait une violation de mes droits selon une autre clause et, en outre, on pouvait les accuser d'avoir dissimulé la preuve qu'ils avaient violé cette clause-là. Il ne voulait pas être mêlé à ce genre de choses. S'ils devaient m'enlever, il préférerait avoir une autre ligne de défense que la dissimulation. Aussi passèrent-ils en revue, une fois encore, toutes les exceptions, s'attardant sur chaque phrase, laissant les mots parler d'eux-mêmes, rappelant les précédents, comme de véritables talmudistes, jésuites, éditeurs de dictionnaires ou disciples de la Nouvelle Critique. Pendant ce temps, nous continuions à tourner autour de la Terre.

Ce ne fut que bien plus tard que Charv interrompit la discussion en posant une question qui m'avait troublé depuis le début : « Mais où donc a-t-il bien pu apprendre l'existence de l'article 7224 ? »

Ils revinrent vers ma couchette, interrompant ma contemplation des orages qui sévissaient sur le cap Hatteras. Voyant que j'avais les yeux ouverts, ils hochèrent la tête et firent de grands gestes dans une sorte de pantomime que j'interprétais comme un signe de bonne volonté et de préoccupation de mon état.

– Vous êtes-vous bien reposé ? s'enquit Charv.

– Tout à fait.

– De l'eau ?

– Oui, merci.

Je bus. Puis :

– Sandwich ? demanda-t-il.

– Oui, merci.

Il m'en tendit un aussitôt et je me mis à manger.

– Nous nous préoccupions beaucoup de votre état – et de la meilleure solution à adopter dans votre cas.

– C'est très gentil à vous.

– Nous étions en train de nous interroger sur quelque chose que vous avez dit un peu plus tôt, concernant notre offre de vous donner asile pendant le temps que nous passerons sur votre planète pour mener une enquête de routine. Il semble que vous avez cité une section du Code galactique juste avant de vous enfoncer dans le sommeil, la dernière fois. Mais comme vous n'avez fait que marmonner, nous ne pouvons pas en être certains. Était-ce le cas ?

– Oui.

– Je vois, dit-il en ajustant ses lunettes noires. Auriez-vous l'amabilité de nous dire comment il se fait que vous ayez connaissance de cette clause ?

– Ces choses circulent rapidement dans les cercles universitaires, offris-je en guise d'explication – la meilleure que je pus trouver dans ma provision de mensonges.

– C'est possible, dit Ragma, en revenant à la langue qu'ils utilisaient tout à l'heure. Leurs professeurs ont travaillé aux traductions. Il est possible qu'elles soient terminées maintenant et qu'on les ait mises en circulation dans leurs universités. Ce n'est pas mon département, aussi ne puis-je en être absolument certain.

– Et si on a créé un cours sur ce sujet, nous pouvons être sûrs que celui-ci l'a suivi, poursuivit Charv. Oui. Pas de chance.

– Dans ce cas, vous devez également savoir, reprit Charv, en anglais et en s'adressant à moi, que votre planète n'a pas encore signé le traité.

– Bien entendu, répliquai-je, mais vous, vous l'avez signé.

– Oui, bien entendu, dit-il, en jetant un coup d'œil à Ragma.

Ce dernier s'approcha. Ses yeux de wombat qui ne cillaient pas m'éblouissaient presque.

– Monsieur Cassidy, dit-il, permettez-moi de vous expliquer la situation le plus simplement possible. Nous sommes des agents de

l'ordre public – des flics, si vous voulez – et nous sommes chargés d'un travail. Je regrette de ne pas pouvoir vous donner tous les détails de cette affaire, car il est fort probable que nous obtiendrions plus facilement votre coopération. Dans les circonstances actuelles, votre présence sur votre planète représente un obstacle de taille pour nous, alors que votre absence simplifierait énormément les choses. Comme nous vous l'avons déjà dit, si vous y restez, vous êtes en danger. En prenant cela en considération, il semble évident que nous serions tous mieux nantis si vous acceptiez de prendre quelques petites vacances.

– Je suis désolé, dis-je.

– Alors, peut-être pourrais-je faire appel à votre vénalité, poursuivit-il, ainsi qu'à votre sens de l'aventure tant loué. Un voyage de ce genre vous coûterait probablement une fortune si vous le faisiez par vos propres moyens, et vous aurez l'occasion de voir des spectacles dont aucun être de votre espèce n'a jamais été témoin.

Cet argument me toucha. À n'importe quel autre moment, je n'aurais pas hésité. Mais je venais de réfléchir. Il allait sans dire que quelque chose allait de travers et que j'étais en plein dedans. Cependant, il y avait quelque chose de plus. Quelque chose que je ne comprenais pas, et qui m'était arrivé/m'arrivait. J'étais convaincu que le seul moyen de découvrir ce que c'était, et d'y remédier ou de l'exploiter, c'était de rester chez moi et de mener ma propre enquête. Je doutais fort de trouver quelqu'un qui serve mes intérêts aussi bien que moi-même.

Aussi :

– Je suis désolé, répétais-je.

Il soupira, se détourna, regarda la Terre par le hublot.

Finalement :

– Votre race est de celle des entêtés, dit-il. Quand il vit que je ne répondais pas, il ajouta, mais la mienne aussi. Puisque vous insistez, il va falloir que nous vous ramenions. Mais je trouverai un moyen d'arriver aux résultats nécessaires sans votre coopération.

– Que voulez-vous dire ? demandai-je.

– Si vous avez de la chance, dit-il, il se peut que vous soyez encore en vie pour regretter votre décision.

5.

Suspendu, tendant et détendant mes muscles pour neutraliser le mouvement de pendule de la longue corde à nœuds, j'examinai le penny sur lequel Lincoln me présentait son profil gauche. Il avait exactement l'air d'un penny vu dans une glace, lettres inversées et tout. Seulement, je le tenais dans la paume de ma main.

À côté en dessous de l'endroit où j'étais suspendu, à quelques mètres du sol, bourdonnait la machine de Rhennius : trois habitacles noirs alignés, sur une plate-forme circulaire qui tournait lentement dans le sens opposé aux aiguilles d'une montre, et d'où sortaient deux barres – une verticale et une horizontale – autour desquelles passait une sorte de ruban de Möbius, de presque un mètre de large, dont l'une des bandes s'enfonçait dans le tunnel de l'unité centrale, incurvée et striée, qui ressemblait vaguement à une large main recourbée comme pour gratter quelque chose.

Relevant les genoux, les pieds fermement enroulés autour du dernier nœud, j'imprimai un mouvement de balancier à la corde, qui m'amena quelques instants plus tard devant l'ouverture de l'élément médian. Je me baissai, étendis le bras et laissai tomber le *penny* sur la courroie. Je m'arrêtai à la fin de ma course pour repartir dans l'autre sens. Toujours accroupi, je tendis le bras pour récupérer le *penny* à la sortie.

Ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais. Mais alors pas du tout, du tout.

Puisque le premier voyage à l'intérieur de la machine avait inversé la pièce, j'avais supposé qu'en la remettant dedans, elle redeviendrait normale. À la place, je tenais maintenant un disque de métal sur lequel le dessin était orienté dans la bonne direction mais incisé, entaillé, au lieu d'être saillant. Cela s'appliquait aux deux faces et, les bords, au lieu d'être limés, portaient des indentations comme une roue de train.

De plus en plus curieux. Il fallait que je le refasse passer dans la machine pour voir ce qui allait arriver ensuite. Je me redressai, agrippai la corde avec mes genoux et lui imprimai un mouvement pendulaire.

Je jetai un coup d'œil vers les hauteurs obscures, vers la poutre où j'avais accroché la corde au bout de laquelle j'étais suspendu comme

une marionnette. C'était une poutre transversale trop proche du plafond pour que je puisse ramper dessus, et j'avais dû progresser comme un oryctérope pour arriver au-dessus de la machine – les chevilles croisées, m'aidant de mes mains. J'étais vêtu d'un pull et d'un pantalon sombres et avait aux pieds des bottes en daim très souple. J'avais enroulé la corde autour de mon épaule gauche et m'étais avancé ainsi jusqu'à me trouver presque directement au-dessus de l'appareil.

Je m'étais frayé un chemin jusque-là par une verrière que j'avais dû forcer en coupant un grillage et en désamorçant trois systèmes d'alarme, ce qui avait fait naître en moi une petite nostalgie d'avoir dû abandonner mes cours d'ingénieur-électricien. Le hall d'exposition était sombre, la seule source de lumière provenait d'une série de spots fixés au sol qui entouraient la machine et concentraient leurs rayons sur elle. Une barre basse encerclait l'instrument et des cellules photo-électriques invisibles en défendaient l'accès. Des plaques sensibles dans le plancher et sur la plate-forme auraient trahi le moindre pas. Il y avait également une caméra de télévision accrochée à ma poutrelle. Je l'avais déplacée légèrement, lentement, pour qu'elle soit toujours orientée sur la machine – seulement un peu plus vers le sud, puisque j'avais décidé de descendre du côté nord, là où la courroie était la plus plate, juste avant qu'elle ne s'engouffre dans l'élément central – une estimation hasardeuse, fondée sur les quatre cours que j'avais suivis sur les communications télévisées. Il y avait des gardiens dans le building, mais l'un d'entre eux venait de faire sa ronde et j'avais bien l'intention de faire vite. Tout plan a ses limites et ses hasards, c'est la raison pour laquelle les compagnies d'assurances s'enrichissent.

La nuit était nuageuse et un vent très froid soufflait. Ma respiration s'échappait en petits flocons qui s'envolaient aussitôt. Le seul témoin de mes exercices d'équilibriste sur le toit était un chat, à l'air fatigué, accroupi dans l'encoignure d'une lucarne. Le froid s'était déclaré lorsque j'étais arrivé en ville, la nuit précédente, voyage résultant d'une décision que j'avais prise la veille sur le divan de Hal.

Quand Charv et Ragma, à ma requête, m'avaient fait atterrir à quelque quatre-vingts kilomètres de la ville, en pleine nuit noire, j'avais fait de l'auto-stop et atteins mon quartier bien après minuit. Et c'était heureux.

Une rue latérale qui se termine en cul-de-sac dans la mienne donne juste en face de ma maison. Quand on prend cette rue, les fenêtres de mon appartement sont pleinement visibles. Plus naturellement dans l'obscurité et le calme de la nuit que pendant la journée, je les cherchai des yeux. Sombres, elles l'étaient. Comme elles devaient l'être. Vides. Inoccupées.

C'est alors que trente secondes plus tard, tandis que j'approchais du coin, j'aperçus un petit éclat de lumière, minuscule, puis plus rien.

À tout autre moment, j'aurais négligé ce détail, en supposant même que j'y aie fait attention. Cela pouvait être un reflet ou l'affaire de mon imagination. Et pourtant...

Oui. Mais récemment remis à neuf et les oreilles encore remplies d'avertissements, j'aurais été un idiot de ne pas me montrer prudent. Ni un idiot ni un raisin sec ne serai, décidai-je, tandis que n'écoutant que ma prudence, je tournai à droite et rebroussai chemin.

Je longuai quelques rues, tournai et arrivai enfin à la petite allée derrière mon building. Il y avait une entrée de service mais je l'évitai soigneusement et grimpai selon mes bonnes habitudes de gouttières en fenêtres, de rebords en escaliers de secours.

En un rien de temps, j'étais sur le toit et le traversai. Puis je me laissai glisser le long d'une descente d'eau jusqu'à l'endroit où je m'étais entretenu avec Paul Byler. Je m'avançai le long du rebord et jetai un coup d'œil par la fenêtre de ma chambre à coucher. Il faisait trop sombre pour discerner quoi que ce soit. C'était à l'autre fenêtre, toutefois, que s'était profilé ce qu'on aurait pu prendre pour la flamme d'une allumette.

Je posai mes doigts sur la vitre, appuyai fermement, puis exerçai une pression continue vers le haut. La fenêtre s'ouvrit sans un bruit, récompense de ma considération. Car, étant sujet aux insomnies et vu mon vif penchant pour les ébats nocturnes, je cirais abondamment les rainures du chambranle pour ne pas troubler le sommeil de mon colocataire.

Abandonnant mes chaussures sur le rebord de la fenêtre, j'entrai et me tins debout, immobile, prêt à fuir.

J'attendis une minute en respirant lentement par la bouche. Moins bruyant comme ça. Une autre minute...

Le craquement de mon fauteuil inconfortable me parvint, effet qui se produit toujours quand l'occupant décroise ses jambes pour les recroiser.

Ce qui situerait une personne sur la droite du bureau dans la pièce principale, près de la fenêtre.

– Reste-t-il encore du café dans ce truc ? réussit à murmurer une voix rocailleuse.

– Je crois que oui, répondit une autre voix.

– Alors, donne-m'en un peu.

Bruits d'une thermos qu'on débouche, de liquide qu'on verse. Des grincements, des cognements. Un marmonnement : « Merci. » Ce qui voulait dire que l'autre type était assis au bureau.

Sirotement. Soupir. Grattement d'une allumette. Silence.

Puis :

– Ce serait drôle s'il s'était fait tuer.

Reniflement méprisant.

– Ouais, mais ça n'est guère probable, malgré tout.

– Comment peux-tu dire ça ?

– Il pue la chance, ce type. Et puis, il est tellement bizarre.

– Ça, je suis d'accord. Je voudrais bien qu'il se dépêche de rentrer.

– Tu n'es pas le seul à le penser.

Le type assis dans le fauteuil se leva et s'approcha de la fenêtre. Au bout d'un moment, il soupira :

– Encore combien de temps, Dieu du ciel ?

– Le résultat vaut le coup d'attendre.

– Je suis bien d'accord. Mais plus vite nous mettrons la main sur lui et mieux ce sera.

– Bien sûr. Je bois à cet événement.

– Voyez-vous ça ! Qu'est-ce tu as là ?

– Un peu de brandy.

– Et pendant tout ce temps tu m'as abreuvé de cette boue noirâtre !

– Tu demandais toujours du café. De plus, je viens de le trouver.

– Passe donc ça par ici.

– Il y a un autre verre. Vas-y doucement. C'est du bon.

– Verse toujours !

J'entendis qu'on débouchait ma bouteille de Noël. Quelques cliquetis suivirent, puis des bruits de pas.

– Tiens, voilà !

– Ça sent bon.

– N'est-ce pas ?

– A la Reine !

Un bruit de pieds. Un seul tintement.

– Que Dieu la garde !

Ils se rassirent et retombèrent dans le silence. Je restai sans bouger pendant peut-être un quart d'heure, mais plus aucune parole ne fut prononcée.

Je me faufilai alors jusqu'à l'étagère, y trouvai l'argent que j'avais laissé dans la botte, le pris, l'empochai, et me retirai sur le rebord en saillie.

Je refermai la fenêtre aussi soigneusement que je l'avais ouverte, me réfugiai sur le toit, rencontrai un chat noir qui bomba le dos et siffla – vieille superstition, mais je ne l'en blâme pas – et poursuivis mon chemin.

Après avoir examiné le building de Hal pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'autres rôdeurs en dehors de moi-même, je l'appelai de la cabine téléphonique, au coin de la rue. Je fus quelque peu surpris qu'on réponde à mon appel à la seconde.

– Ouais ?

– Hal ?

– Ouais. Qui c'est ?

– Ton vieux copain qui grimpe sur les trucs.

– Oh ! là ! Dans quelle galère t'es-tu fourré ?

– Si je le savais, je serais récompensé de toutes mes peines. Peux-tu me donner quelques indications là-dessus ?

– Probablement rien d'important. Mais il y a quelques petits trucs qui pourraient...

– Ecoute, est-ce que je peux venir ?

– Sûr, pourquoi pas ?

– Je veux dire maintenant. Je ne voudrais pas être indiscret mais...

– Pas de problème. Viens.

– Et toi, ça va ?

– Eh bien, non. Mary et moi avons eu des mots et elle est allée passer le week-end chez sa mère. Je suis à moitié rond, ce qui me laisse à moitié sobre. C'est suffisant. Tu me raconteras tes ennuis et je te raconterai les miens.

– D'accord. J'arrive dans une minute.

– Formidable. Je t'attends, alors.

Je reposai le combiné, marchai jusque chez lui, sonnai en bas et fus admis. Quelques instants plus tard, je frappai à sa porte.

– C'est du rapide, dit-il, en ouvrant largement la porte et en me

laissant passer. Entre, toi et toutes tes bénédictions.

– Dans quel ordre ?

– Oh ! tes bénédictions d’abord. Ça ne ferait pas de mal à cette maison.

– Je bénis, alors, dis-je en entrant. Désolé d’apprendre que tu as des ennuis.

– Ça passera. Tout a commencé avec un dîner brûlé et un retard éventuel à un spectacle, c’est tout. Stupide. Je croyais que c’était elle quand le téléphone a sonné. Je suppose qu’il faudra que je présente mes excuses demain matin. La gueule de bois devrait me rendre exceptionnellement repentant. Qu’est-ce que tu veux boire ?

– En fait... Oh ! allez merde ! N’importe quoi. Ce que tu as.

– Une goutte de soda dans une mer de scotch.

– Fais-moi le truc dans le sens contraire, dis-je en entrant dans le living-room et m’installant dans un grand fauteuil moelleux à l’inclinaison idéale.

Quelques minutes plus tard, Hal revint, me tendit un grand verre, dont j’avalai une bonne gorgée, s’assit en face de moi, prit une gorgée du sien et dit :

– As-tu commis quelques actes monstrueux récemment ?

Je secouai la tête négativement.

– Toujours la victime, jamais le vainqueur. Qu’est-ce que tu as entendu ?

– Rien, en vérité. Ce ne sont qu’implications et déductions. On m’a beaucoup demandé de tes nouvelles, mais on ne m’a pas dit grand-chose.

– On ? Qui ça ?

– Eh bien, ton directeur d’études, Dennis Wexroth, pour commencer...

– Que voulait-il ?

– Des informations plus détaillées sur ton projet en Australie.

– Comme quoi, par exemple ?

– Où tu étais. Il voulait savoir exactement où tu fouillais.

– Qu’est-ce que tu lui as dit ?

– Que je ne savais pas, ce qui était raisonnablement vrai. Ça, c’était au téléphone. Puis il est venu en personne, avec un type – un certain Nadler. Le type avait une carte d’identité disant qu’il était du

Département d'État. Il a fait comme si on avait peur que tu ramènes des objets de là-bas et que tu crées un incident.

Je dis quelque chose de vulgaire.

– Ouais, c'est ce que j'ai pensé aussi, dit-il. Il m'a demandé de fouiller dans ma mémoire pour y trouver un détail quelconque concernant ton itinéraire. J'ai été tenté de leur raconter des bobards, comme la Tasmanie, par exemple. Mais j'ai eu la frousse. Je ne savais pas ce qu'ils pouvaient faire. Alors, j'ai simplement dit que tu ne m'avais pas mis au courant de tes projets.

– Bien. Quand est-ce que ça s'est passé ?

– Oh ! tu devais être parti depuis plus d'une semaine. J'avais reçu ta carte postale de Tokyo.

– Je vois. C'est tout ?

– Oh ! loin de là ! C'était seulement le commencement.

J'avalai une autre lampée.

– Nadler est revenu le lendemain pour me demander si je ne me souvenais pas d'autre chose. Il m'avait déjà laissé son numéro de téléphone pour que je l'appelle au cas où ça m'arriverai ou si j'avais des nouvelles de toi. J'étais irrité. Je lui ai dit non et l'ai foutu à la porte. Puis il est revenu ce matin même pour bien me faire comprendre qu'il était dans ton intérêt que je me montre coopératif. Que tu avais peut-être des ennuis et que je pouvais t'aider en étant honnête. Le temps qu'ils apprennent l'histoire de tes ennuis à l'Opéra de Sydney, m'a-t-il dit, tu avais disparu dans le désert. Qu'est-ce qui s'est passé à l'Opéra de Sydney, dis donc ?

– Plus tard, plus tard. Continue. Ou bien c'est fini ?

– Non, non. Je me suis remis en colère, lui ai dit encore une fois non, et c'est tout en ce qui le concerne. Mais il y a les autres. J'ai reçu au moins une demi-douzaine de coups de téléphone de gens qui affirmaient qu'il fallait absolument qu'ils te contactent, que c'était très important. En revanche, aucun n'a dit pourquoi. Ni ne m'a donné une indication pour retrouver sa trace.

– Que veux-tu dire ? Tu as essayé de retrouver leurs traces ?

– Non, pas moi. Le détective.

– Quel détective ?

– J'y arrivais justement. Mon appartement a été cambriolé et fouillé de fond en comble trois fois au cours de ces deux semaines. Naturellement, j'ai appelé les flics. Je ne voyais là aucun lien avec les coups de téléphone. Mais la troisième fois, le détective m'a demandé

de lui dire tout ce qui s'était passé d'inhabituel ces derniers temps. Alors, je lui ai parlé de ces étranges individus qui n'arrêtaient pas de m'appeler pour avoir des nouvelles d'un ami qui était parti. Plusieurs d'entre eux avaient laissé leur numéro et il a trouvé que ça valait la peine de chercher par là. Mais je l'ai eu au téléphone hier et il m'a dit qu'il n'avait rien trouvé. Tous les appels venaient de cabines publiques.

– Est-ce qu'on t'a volé quelque chose ?

– Non. C'est ce qui l'ennuyait aussi.

– Je vois, dis-je en sirotant mon verre. Est-ce que quelqu'un t'a posé des questions qui ne me concernaient pas. En particulier, au sujet de la pierre de Byler ?

– Non. Mais ça t'intéressera peut-être aussi d'apprendre qu'on a cambriolé son labo, pendant que tu n'étais pas là. Personne n'a pu dire exactement s'il manquait quelque chose. Pour en revenir à ta question, alors que personne ne m'a demandé quoi que ce soit au sujet de la pierre, quelqu'un s'intéressait à moi pour une raison ou une autre. Peut-être est-ce lié avec les cambriolages de l'appartement. Je n'en sais rien. Mais toujours est-il que pendant quelques jours, il semble bien que j'ai été suivi. Je n'y ai pas prêté attention au début. En fait, ce n'est que lorsque tous ces trucs sont arrivés que j'ai pensé à lui. Le même homme, pas spécialement importun, mais toujours là – quelque part. Il ne s'est jamais suffisamment approché de moi pour que je puisse bien le voir. Au début, j'ai simplement pensé que je devenais névrosé. Après, bien sûr, il m'est revenu à l'esprit. Mais c'était trop tard. Il a disparu quand la police a commencé à tourner autour de moi et de ce building.

Il avala d'un trait ce qui restait dans son verre et je terminai le mien.

– Voilà à peu près le résumé des événements, dit-il. Laisse-moi le temps de remplir nos verres et tu me diras ce que tu sais.

– Vas-y.

J'allumai une cigarette et réfléchis. Il devait y avoir un fil conducteur dans tout cela et il était probable que la pierre des étoiles en était la clé. Mais il y avait trop de phénomènes subsidiaires pour essayer de les classer, de les analyser, de les poursuivre individuellement. Cependant, j'avais l'impression que si j'en savais plus sur cette pierre, les événements récents prendraient une nouvelle perspective. C'est ainsi que devait commencer ma liste de priorités.

Hal revint avec les verres, me donna le mien et se rassit.

– Très bien, dit-il, étant donné ce qui est arrivé ici, je suis prêt à croire tout ce que tu me diras.

Je lui racontai donc en gros ce qui s'était passé depuis mon départ.

– Je ne te crois pas, dit-il quand j'eus terminé.

– Je n'ai pas de meilleurs souvenirs à t'offrir que ceux-là.

– Okay, okay, dit-il. C'est bizarre. Mais tu l'es aussi. Sans vouloir t'offenser. Laisse-moi m'embrumer un peu plus le cerveau et j'essaierai d'y réfléchir. Je reviens tout de suite.

Il se leva pour remplir encore une fois nos verres. Je m'en foutais royalement. J'avais perdu la notion du temps pendant que je parlais.

– Tu étais sérieux ? demanda-t-il, finalement.

– Oui.

– Alors, ces types sont encore probablement chez toi.

– C'est possible.

– Pourquoi ne pas appeler les flics ?

– Tu parles ! Si ça se trouve, ce sont des flics !

– Des flics qui portent des toasts à la Reine ?

– Il se pourrait que ce soit la reine de Beauté de leur vieille Alma Mater. Je n'en sais rien. De toute façon, je préfère que personne ne sache que je suis rentré tant que je n'en sais pas plus, et que je n'ai pas réfléchi vraiment à la chose.

– Okay. Tu peux compter sur moi : motus et bouche cousue. Que puis-je faire pour t'aider ?

– Penser. Tu es célèbre pour avoir des idées de temps en temps. C'est le moment d'en trouver une.

– Très bien, dit-il. J'y ai réfléchi. Tout semble converger vers le fac-similé de la pierre des étoiles. Qu'a-t-il de si important ?

– Je donne ma langue au chat. Dis-moi.

– Je ne sais pas. Mais considérons tout ce que nous savons à ce sujet.

– Okay. L'original nous a été prêté dans le cadre de ce traité d'échanges culturels que nous avons signé. On l'a décrit comme une relique, un objet d'utilité inconnue – mais probablement d'ordre décoratif – trouvé parmi les ruines d'une civilisation morte. Elle semble être synthétique. Dans ce cas, c'est peut-être l'objet le plus ancien façonné par l'intelligence dans toute la galaxie.

– Ce qui la rend inestimable.

– Naturellement.

– Si nous la perdions ou la détruisions, nous pourrions être exclus du programme d'échanges.

– Je suppose que c'est possible...

– Tu supposes, tu parles ! *C'est possible*. J'ai vérifié. La bibliothèque possède maintenant une traduction complète de l'accord, et j'ai eu la curiosité d'aller voir ce qu'elle disait. Tous les membres tiendraient une réunion pour voter notre expulsion.

– Alors, encore heureux qu'elle n'ait été ni perdue ni détruite.

– Ouais. Formidable.

– Comment se fait-il que Byler ait pu l'avoir entre les mains ?

– À mon avis, par l'O. N. U. – on lui a demandé de faire une copie pour l'exposer. Il l'a faite et c'est là qu'il y a eu maldonne.

– Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu y avoir maldonne dans une affaire aussi importante.

– Alors, suppose que c'est intentionnel.

– Comment ça ?

– Disons qu'on lui ait prêté la pierre, mais qu'au lieu de redonner l'original et une copie, il leur ait rendu deux copies. C'est très possible qu'il ait voulu la garder plus longtemps pour l'étudier en long et en large. Il pouvait se dire qu'il la rendrait quand il aurait fini ou si on le prenait sur le fait. Il n'y aurait pas eu de scandale dans une entreprise aussi clandestine. Ou peut-être que j'ai l'esprit trop tortueux. Peut-être qu'on la lui avait prêtée légalement tout le temps, pour qu'il l'étudié à leur demande. Quoi qu'il en soit, supposons qu'il avait l'original récemment encore.

– D'accord, supposons.

– Puis l'original a disparu. Qu'il ait été mélangé ou jeté avec les copies de qualité inférieure, ou que ce soit la pierre qu'il nous ait donnée par erreur...

– Qu'il t'a donnée, qu'il t'a donnée, dis-je. Et pas par erreur.

– Paul est arrivé à cette conclusion aussi, poursuivit-il, ignorant mon intervention. Il a paniqué, s'est mis à la recherche de la pierre, ce qui nous a valu d'être passé à tabac.

– Comment s'en est-il aperçu ?

– Quelqu'un a remarqué que c'était une copie et lui a demandé où était la vraie. Quand il l'a cherchée, elle n'était plus là.

– Et il est mort.

– Tu as dit que les deux hommes, qui t’ont interrogé en Australie, ont admis, pour le moins, être responsables de sa mort.

– Zeemeister et Buckler. Oui.

– Le wombat-détective t’a dit que c’étaient des brigands.

– Des branguits, mais continue.

– L’O. N. U. en a informé les pays membres – et c’est là que le Département d’État intervient dans notre cas. Mais quelque chose a foiré et Zeemeister a décidé de retrouver la pierre le premier pour en tirer une coquette rançon. Excuse-moi, une récompense.

– Dans le surréalisme, ce n’est pas idiot. Continue.

– Ainsi, il se peut que nous ayons eu la pierre en notre possession et tout le monde le savait. Mais nous, nous ne savons pas où elle se trouve et personne ne nous croit

– Qui, personne ?

– Les fonctionnaires de l’O. N. U., les types des Étranges Affaires, les branguits et les extra-terrestres.

– Eh bien, si les extra-terrestres en ont été informés et prêtent leur assistance dans cette enquête, l’histoire de Charv et Ragma devient un peu plus compréhensible – avec leur truc de sécurité et tout ça. Mais il y a autre chose qui me tracasse. Ils avaient l’air terriblement convaincus que j’en savais plus que je ne le pensais au sujet des coordonnées de la pierre. Ils croyaient même qu’un analyste télépathe pourrait découvrir des pistes utiles dans mon subconscient. Je me demande ce qui leur a donné cette idée ?

– Là, je n’ai pas d’explications à t’offrir. Peut-être ont-ils éliminé toutes les autres possibilités. Et peut-être aussi qu’ils ont raison. La pierre a bien disparu d’une façon étrange. Je me demande... ?

– Quoi ?

– Si tu ne sais pas quelque chose, quelque chose que tu aurais supprimé de ta mémoire pour une raison quelconque ? Peut-être qu’un bon analyste non-télépathe pourrait aussi obtenir des résultats. Hypnose, drogues... que sais-je ? Et ce docteur Marko que tu allais souvent voir ?

– C’est une idée, mais il faudrait beaucoup de temps pour le convaincre de la réalité des préliminaires qu’il lui faut connaître avant de se mettre au travail. Il pourrait même croire que j’ai perdu la boule, me faire interner et m’administrer la fausse thérapie. Non, je ne me rangerais pas à cet avis maintenant

– Où cela nous mène-t-il ?

– A l'ivresse, dis-je. Mes centres cérébraux les plus élevés sont en train de se décentrer.

– Tu veux que je fasse du café ?

– Non. L'état de conscience est en train de perdre six à zéro et j'aimerais me retirer gracieusement. Tu permets que je dorme sur le divan ?

– Bien sûr. Je vais aller te chercher une couverture et un oreiller.

– Merci.

– Peut-être que nous aurons quelques idées neuves demain matin, dit-il en se levant.

– Les penser représentera une opération douloureuse, quelles qu'elles soient, dis-je, en me dirigeant vers le divan et retirant mes chaussures. Que la pensée s'éteigne. Je réfute Descartes.

Je m'affalai sur le divan, sans un *cogito* ni un *sum* attaché à mon nom.

Trou...

Il y avait un télex dans une pièce au fin fond de mon cerveau. Qui n'avait jamais été utilisé. Dans la non-réalité où le non-moi n'existe pas pendant un intervalle reposant de non-temps, il bredouillait et crachotait, essayant d'opérer une synthèse avec un réceptacle qui me ressemblait étrangement, dans le dessein de le tourmenter...

– *M'ENTENDEZ-VOUS, FRED ?*

– *M'ENTENDEZ-VOUS, FRED ?*

– OUI

– *BIEN*

– QUI ÊTES-VOUS ?

– *JE SUIS XXXXXX : M'ENTENDEZ-VOUS, FRED ?*

– OUI. QUI ÊTES-VOUS ?

– *JE SUIS XXXXXX ARTICLE 7224 SECTION C. C'EST MOI QUI VOUS EN FAIT PART*

– TRÈS BIEN

– *POUVEZ-VOUS PROCURER UNE UNITÉ D'INVERSION AXIALE N*
°?

– NON

– C'EST IMPORTANT

– C'EST AUSSI TRÈS VAGUE

– NÉCESSAIRE

– QU'EST-CE QUE C'EST QUE VOTRE SACRÉE UNITÉ D'INVERSION AXIALE N ?

– CORRESPONDANCES TEMPS NOMS XXXXXXXXXXXX LA MACHINE DE RHENNIUS. CE MÉCANISME

– JE SAIS OÙ ELLE EST. OUI

– ALLEZ TESTER LE PROGRAMME D'INVERSION DE LA MACHINE DE RHENNIUS

– COMMENT ?

– OBSERVEZ LES TRANSFORMATIONS PROGRESSIVES D'UN OBJET PASSÉ DANS SON MOBILATOR

– QU'EST-CE QU'UN MOBILATOR ?

– L'UNITÉ CENTRALE OÙ PASSE LA COURROIE

– IMPOSSIBLE DE S'APPROCHER DE LA MACHINE, ELLE EST GARDÉE

– VITAL

– POURQUOI ?

POUR REFORMULER XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

– POUR REFORMXXXXXXXXXXXXX POUR XXXXXXX

– VOUS M'ENTENDEZ, FRED ?

– OUI

– ALLEZ TESTER LE PROGRAMME D'INVERSION DE LA MACHINE DE RHENNIUS

– EN SUPPOSANT QUE J'Y ARRIVE, ET APRÈS ?

– APRÈS, ALLEZ VOUS SOÛLER

– RÉPÉTEZ S'IL VOUS PLAÎT

– TESTEZ LE PROGRAMME D'INVERSION ET ALLEZ VOUS INTOXIUER

– AUTRE CHOSE ?

– ACTIONS ULTÉRIEURES DÉPENDENT D' ÉVÉNEMENTS INDÉTERMINÉS

– LE FEREZ-VOUS ?

– QUI ÊTES-VOUS ?

JEXXXXXXXXXXXXXXXXXXSPEICUSXXXXXXXXXXXXXXXXXSPEICUSXXXXXX
JE SUIS UN ENREGISTREMENTXXXSPEICUS XXXXXXXXXXXXXXXXJE
SUIS UN
ENREGISTREMENTXXXSPEICUSXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXJE SUIS
UN ENREGISTREMEN XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXIL REPRÉSENTE

– FEREZ-VOUS CE QUE JE VOUS AI DEMANDÉ ?

– POURQUOI PAS ?

– VOUS INDIQUEZ UNE AFFIRMATION ?

– TRÈS BIEN, ENREGISTREMENT, TRÈS BIEN, AFFIRMATIF. JE
SUIS PROGRAMME CURIEUX

– TRÈS BIEN, ALORS, C'EST TOUT OU OU OU OU
OU

– noir.

De même qu'il pleut sur le juste comme sur l'injuste, le soleil brille. Je me réveillai alors que ce dernier se livrait à cette occupation en plein dans mes yeux. Et il fallait que je sois un juste – ou juste chanceux – car non seulement je n'avais pas la gueule de bois mais je me sentais même en pleine forme. Je restai allongé pendant quelque temps, écoutant les ronflements de Hal, venant de l'autre pièce. Après avoir décidé où j'étais et qui j'étais, je me levai, posai la cafetière à chauffer sur la cuisinière et me rendis dans la salle de bains, dans le dessein de trouver du savon et un rasoir, et de me livrer à d'autres occupations.

Plus tard, j'avalai un jus de fruit, mangeai des toasts et quelques œufs, puis emmenai une tasse de café dans le living-room. Hal ronflait toujours. Je m'affalai sur le canapé, allumai une cigarette, bus mon café.

Caféine, nicotine, jeu des sucres dans le sang – je ne sais pas ce qui perça la bulle sombre, tandis que j'étais assis là, essayant de rassembler les morceaux de la matinée et de moi-même.

Quel que soit ce qui déclencha le mécanisme, la chose qui avait pris la place de mes rêves, non sollicités, me revint entre une bouffée de tabac et une gorgée de café, bien plus clairement que les derniers spectacles monstrueux montés par mon ça ne l'avaient jamais fait.

Ayant décidé plus tôt d'accepter sans sourciller les choses les plus bizarres, je limitai mes considérations au contenu. Ce n'était ni plus ni moins sensé que mes dernières expériences et cela possédait au moins

la vertu d'exiger une action positive de ma part au moment où j'en avais assez d'être le jouet des événements.

Je pliai donc les couvertures et en fis un beau tas bien net, surmonté de l'oreiller. Je terminai mon café, me versai une seconde tasse et remis la cafetière à feu doux. Je découvris un morceau de papier au-dessus d'une commode fourre-tout et gribouillai un mot : « Hal – Merci. J'ai un truc à faire. Ça m'est venu cette nuit. Assez bizarre. Appellerai dans un jour ou deux et te ferai savoir ce qu'il en est. Espère que tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes d'ici-là – Fred. PS : le café est prêt. » Ce qui recouvrait à peu près tout ce que j'avais à dire. Je laissai le mot à l'autre bout du canapé.

Je sortis et me dirigeai vers la gare des autobus. J'avais un long chemin devant moi, j'arriverais trop tard, mais le lendemain, j'irais voir la machine de Rhennius pendant les heures de visite et essaierais de trouver un moyen de la voir en privé plus tard.

Et c'est ce que je fis.

Voilà ! Lincoln me présentait de nouveau son profil droit et tout le reste semblait à sa place. Je mis le *penny* dans ma poche, me redressai et commençai à grimper.

À mi-chemin, des gongs de cuivre se mirent à résonner dans mes oreilles, mon système nerveux se déchira comme une fermeture éclair et mes bras se transformèrent en mastic. Le bout de la corde qui pendait dans le vide était agité de forts soubresauts. Peut-être avait-elle touché quelque chose ou était-elle entrée dans le champ de vision d'une caméra. Questions purement théoriques, toutefois.

Quelques secondes plus tard, j'entendis un hurlement : « Haut les mains ! », expression qui, probablement, devait venir plus rapidement à l'esprit que : « Cessez de grimper à cette corde et redescendez sans toucher la machine ! »

Je les levai, en effet, rapidement et d'une manière répétée.

Le temps qu'il en vienne aux sommations d'usage, j'étais sur la poutre en train d'examiner la fenêtre. Si je pouvais sauter, trouver une prise, me hisser, passer horizontalement par l'ouverture de quarante-cinq centimètres que je m'étais fait et retomber sur le toit, j'aurais un tour d'avance et le choix de plusieurs chemins pour fuir. J'aurais une chance.

Je bandai mes muscles.

« Je vais tirer ! » répéta la voix, presque directement en dessous de moi maintenant.

J'entendis le coup de feu et des éclats de verre volèrent autour de moi au moment où je bondissais.

6.

Ce fut le bruit de la vapeur, sifflant, crachotant dans la vieille tuyauterie qui me fit traverser la frontière subtile au-delà de laquelle l'identité se surprend elle-même. Je me rebiffai immédiatement et essayai de me rendormir, mais le système de chauffage s'obstinait dans sa tâche. Dans un état de préconscience, les yeux fermés, je m'accrochai au plaisir éphémère de n'avoir pas de mémoire. Puis je me rendis compte que j'avais soif. Puis, que quelque chose de dur et d'inconfortable s'enfonçait dans mon côté droit. Je ne voulais pas me réveiller.

Mais le cercle des sensations s'élargit, les choses reprirent leur place, le centre tint bon. J'ouvris les yeux.

Oui...

J'étais allongé sur un matelas, par terre, dans le coin d'une pièce en désordre, toute bariolée. Le désordre se composait de magazines, de bouteilles, de mégots et de vêtements divers. Le bariolage provenait de tableaux et de posters accrochés aux murs comme des timbres multicolores et froissés sur un paquet venant de l'étranger. Un rideau de perles de verre accroché au chambranle d'une porte, sur ma droite, renvoyait ce qui me parut être la lumière du matin s'engouffrant par une large fenêtre directement en face de moi. Les rayons de soleil éclairaient un nuage de poussière dorée, peut-être soulevé par l'âne qui grignotait dans une mangeoire sur la banquette près de la fenêtre. De l'appui de fenêtre, un chat orange me lança un clin d'œil d'appréciation de ses yeux jaunes qu'il referma aussitôt.

Quelques bruits de circulation me parvenaient d'un point, au-delà et en dessous de la fenêtre. À travers les dessins de la vitre saie, j'aperçus le toit d'un building de briques, suffisamment distant pour indiquer qu'une rue nous séparait. Je tentai mon premier déglutissement du matin et réalisai encore une fois à quel point j'avais soif. L'air était rance et sec, rempli d'odeurs, certaines familières, d'autres exotiques.

Je remuai doucement pour tester les courbatures de mon corps. Pas si mal. Un léger battement au niveau des sinus frontaux, insuffisant pour annoncer un futur mal de tête. Je m'étirai alors, sentant un léger mieux.

Je découvris que l'objet pointu qui s'enfonçait dans mes côtes était

une bouteille. Vide. Je tressaillai en me rappelant comment elle était arrivée là. La soirée, oh ! oui... Il y avait eu une soirée...

Je m'assis. Vis mes chaussures. Les enfilai. Me mis debout.

De l'eau... Il y avait une salle de bains au-delà du rideau de perles, dans le fond. Oui.

Avant que je puisse me diriger dans cette direction, l'âne se retourna, me regarda fixement et s'avança vers moi.

En une fraction de seconde, pourrais-je dire, je vis ce qui allait arriver avant que cela n'arrive.

– Vous avez encore l'esprit embrumé, dit l'âne, ou sembla-t-il dire, ses paroles résonnant étrangement dans ma tête. Alors, allez apaiser votre soif et vous laver la figure. Mais n'allez pas prendre la fenêtre là-bas pour une sortie de secours. Cela pourrait vous en coûter. Revenez ici quand vous aurez fini, s'il vous plaît, j'ai des choses à vous dire.

Imperturbable, je dis : « Très bien », me rendis dans la salle de bains, et fis couler de l'eau.

Il n'y avait rien de spécialement dangereux par-delà la fenêtre de la salle de bains. Personne en vue pour moucharder, personne pour m'empêcher de sortir si je décidais de passer sur le building voisin, de monter, monter et m'enfuir. Je n'avais aucune intention de le faire à ce moment-là, mais je me demandais si l'âne n'était pas plutôt du genre alarmiste.

La fenêtre... Mon esprit revint à cette poutre noire, au claquement du coup de feu, aux éclats de verre. J'avais accroché ma veste à l'encadrement de la fenêtre et m'étais éraflé l'épaule en tombant. J'avais roulé, m'étais remis sur mes pieds et pris mon élan, courbé...

Une heure plus tard, j'étais dans un bar du Village, exécutant la deuxième partie de mes instructions. Pas trop vite, toutefois, car j'avais encore le cœur battant et je voulais garder toutes mes facultés pour rassembler mes esprits. En conséquence, je commandai une bière et la bus lentement.

Des rafales de vent faisaient tourbillonner des morceaux de papier dans les rues. Quelques flocons de neige s'étaient aventurés à tomber, se transformant en petites flaques humides sur les trottoirs. Plus tard, l'état intermédiaire omis, des gouttes de pluie froide avaient d'abord arrosé les rues, puis s'étaient raréfiées, avaient cessé brusquement pour se transformer en nappes de brouillard.

Le vent sifflait sous la porte, et même avec ma veste, je n'avais pas chaud. Aussi dix ou quinze minutes plus tard, quand j'eus terminé ma bière, je me mis à la recherche d'un bar plus confortable. Ce fut ce que

je me dis à moi-même, alors qu'à un niveau plus primaire, l'impulsion de fuite était toujours là, me poussant à cette décision.

Je m'arrêtai dans trois autres bars pendant l'heure qui suivit, en buvant une bière à chaque fois. Le long du chemin, je m'arrêtai dans un débit de boissons et achetai une bouteille, parce qu'il était tard et que je ne voulais pas être complètement rétamé en public. Je me mis à chercher où je pourrais passer la nuit. Je décidai de prendre un taxi plus tard et de laisser au chauffeur le soin de me trouver un hôtel où j'achèverais mon intoxication. Inutile de spéculer sur les résultats et nul besoin de précipiter les choses. À cet instant, j'avais besoin de gens autour de moi, de bruit de voix, de murs renvoyant une musique assourdie. Alors que mes derniers souvenirs d'Australie étaient embrouillés et flous, j'avais encore clairement à l'esprit mon départ précipité du hall, et j'étais tendu comme une raquette de tennis. J'entendais encore le claquement du coup de feu et le cliquetis aigu du verre. Ce n'est pas spécialement agréable de penser qu'on vous a tiré dessus.

Le cinquième bar avait été le bon. Trois ou quatre marches au-dessous du niveau de la rue, chaud, confortablement obscur, il contenait suffisamment de clients pour satisfaire mon besoin de bruits sociaux mais pas trop non plus pour qu'on m'empêche de m'installer à une table contre le mur du fond. J'enlevai ma veste et allumai une cigarette. J'allais rester un moment.

C'est là qu'il m'avait trouvé une demi-heure plus tard, environ. J'avais réussi à me détendre considérablement, en oubliant un peu mes aventures et avais atteint un certain degré de chaleur et de confort, en laissant le vent siffler derrière la porte, quand une silhouette qui passait à côté de moi, s'arrêta, se retourna et s'installa sur la chaise en face de moi.

Je ne levai même pas le yeux. Ma vision périphérique m'avait dit que ce n'était pas un flic et je n'avais pas envie de reconnaître une présence non sollicitée, surtout celle d'un individu probablement bizarroïde.

Nous restâmes ainsi – sans bouger – pendant près d'une minute de silence rempli d'électricité. Puis quelque chose tomba sur la table et je regardai d'un geste automatique.

Trois photos totalement explicites s'étaient devant moi : deux brunes et une blonde.

– Que diriez-vous de vous réchauffer avec quelque chose comme ça, par une nuit si froide ? me parvint une voix qui frappa mon esprit à travers les années et me fit lever les yeux de quarante-cinq degrés.

– Docteur Merimee ! m'exclamai-je.

– Chut ! siffla-t-il. Faites semblant de regarder les photos !

Le même vieux trench-coat, l'écharpe en soie et le béret... Le même fume-cigarette immense... Des yeux d'une profondeur incroyable derrière des lunettes qui me donnaient encore maintenant l'impression de regarder à travers un aquarium. Combien d'années s'étaient écoulées ?

– Que diable faites-vous ici ? demandai-je.

– Je rassemble du matériel pour un livre, évidemment. Sacré bon Dieu ! Regardez les photos, Fred ! Faites semblant de les étudier. Sérieusement. Des ennuis en perspective. Pour vous, il me semble.

Je regardai donc les dames sur papier glacé.

– Quel genre d'ennuis ? demandai-je.

– On dirait qu'il y a un type qui vous suit.

– Où est-il en ce moment ?

– De l'autre côté de la rue. Enfoncé dans le recoin d'une porte, la dernière fois que je l'ai vu.

– À quoi ressemble-t-il ?

– Je ne peux pas vraiment dire. Il est habillé en fonction du temps. Gros manteau. Chapeau sur les yeux. Tête baissée. Taille moyenne ou un peu plus petit Du genre costaud, probablement.

J'étouffai un ricanement.

– Ça pourrait être n'importe qui. Comment savez-vous qu'il me suit ?

– Je vous ai aperçu il y a une heure environ, plusieurs bars en arrière. Celui-là était plutôt encombré. Juste au moment où je me dirigeai vers vous, vous vous êtes levé pour partir. Je vous ai appelé mais dans tout ce bruit vous ne m'avez pas entendu. Le temps que je paie et que je sorte, moi aussi, vous étiez déjà loin dans la rue. Au moment où je me mettais en marche pour vous rattraper, j'ai vu ce type sortir de l'encoignure d'une porte et faire de même. Au début, je n'y ai pas prêté attention. Mais vous avez tournicoté un bon moment et il suivait exactement le même chemin. Quand vous êtes entré dans un autre bar, il s'est arrêté, puis s'est abrité sous un porche. Il a allumé un cigare, toussé plusieurs fois et attendu là, en surveillant l'entrée du bar. Je suis allé jusqu'au coin de la rue. Il y avait une cabine téléphonique, j'y suis entré et je l'ai observé tout en faisant semblant de téléphoner. Vous n'êtes pas resté très longtemps dans ce lieu et, quand vous êtes sorti et avez repris votre marche, il vous a emboîté le

pas. J'ai attendu deux autres bars, juste pour être certain. Et je suis absolument convaincu maintenant Vous êtes suivi.

– Okay, dis-je. C'est concluant

– Votre désinvolture à accepter la chose me porte à croire que ce n'est pas entièrement une surprise pour vous.

– Exactement.

– La situation implique-t-elle que je puisse vous être de quelque secours ?

– Pas pour les causes des maux de tête. Mais sans aucun doute pour les symptômes immédiats...

– Comme de vous faire sortir d'ici sans qu'il vous voie ?

– C'est exactement ce à quoi je pensais.

Il fit un grand geste d'une main bandée.

– Pas de problème. Prenez le temps de finir votre verre. Détendez-vous. Considérez la chose comme faite. Feignez d'examiner la marchandise.

– Pourquoi ?

– Pourquoi pas ?

– Qu'est-il arrivé à votre main ?

– Accident. Enfin, une sorte. Avec un couteau de boucher. Est-ce qu'on vous a donné votre licence ?

– Non. Ils y travaillent toujours.

Un serveur vint à notre table, posa une serviette en papier et un verre devant Merimee, prit son argent, jeta un coup d'œil sur les photos, me fit un clin d'œil et se retira derrière le comptoir.

– Je pensais vous avoir acculé en histoire, quand je suis parti, dit-il en levant son verre, avalant une gorgée, faisant la moue, prenant une autre gorgée. Que s'est-il passé ?

– Je me suis réfugié en archéologie.

– Dangereux. Vous aviez trop d'UV en anthropo et histoire ancienne pour que ça puisse tenir très longtemps.

– Exact. Mais cela m'a permis de trouver un havre pour le second semestre. C'était tout ce qu'il me fallait En automne, ils ont créé une licence de géologie. J'ai exploité ça pendant un an et demi. Entre-temps, d'autres licences avaient été créées.

Il secoua la tête.

– Exceptionnellement absurde, dit-il.

– Merci.

J’avalai une grande gorgée, bien fraîche.

Il s’éclaircit la gorge.

– À quel point la situation est-elle sérieuse, dites donc ?

– À brûle-pourpoint, je dirai qu’elle est assez sérieuse – bien qu’elle semble fondée sur une erreur d’interprétation.

– Je veux dire, est-ce que les autorités sont impliquées – ou bien s’agit-il de particuliers ?

– Les deux, semble-t-il. Pourquoi ? Vous revenez sur votre proposition ?

– Non ! Il n’en est pas question ! J’essayais d’estimer les forces ennemies.

– Excusez-moi, dis-je. Je suppose, en effet, que je vous dois une estimation des risques...

Il leva la main, comme pour m’arrêter, mais je poursuivis :

– Je n’ai aucune idée de l’identité de ce type, dehors. Mais il y a quelques personnes impliquées dans l’affaire qui semblent dangereuses.

– Très bien, ça me suffit, dit-il. Je suis, comme toujours, totalement responsable de mes actes, et je choisis de vous aider. Assez !

Nous bûmes à cette décision. Il manipula les photos en souriant.

– Je pourrais *vraiment* vous arranger quelque chose pour ce soir avec l’une d’entre elles, si vous le désirez, dit-il.

– Merci. Mais cette nuit est réservée à la beuverie.

– Ce ne sont pas des passe-temps qui s’excluent.

– Cette nuit, si.

– Eh bien, dit-il, en haussant les épaules. Il n’est pas dans mes intentions de vous obliger à faire quoi que ce soit. C’est simplement que vous éveillez mon sens de l’hospitalité. Le succès a souvent cet effet.

– Le succès ?

– Vous êtes l’une des rares personnes que je connaisse qui ait réussi.

– Moi ? Pourquoi ?

– Vous savez exactement ce que vous voulez et vous le faites bien.

– Mais je ne fais précisément pas grand-chose.

– Et comme de juste, la quantité n'a aucune valeur pour vous, ni l'opinion que les autres peuvent avoir de vous. À mes yeux, c'est le signe de votre réussite.

– Parce que je m'en fous ? Mais je ne m'en fous pas, vous savez.

– Bien sûr que vous ne vous en foutez pas, bien sûr !

Mais c'est une question de style, de prise de conscience du choix.

– Okay, dis-je. Observation reconnue et acceptée dans l'état d'esprit approprié. Maintenant...

– ... et c'est cela qui nous rapproche, poursuivit-il. Car je suis exactement comme ça.

– Naturellement, je le savais depuis toujours. Maintenant, si nous nous occupions de me faire sortir de là...

– Il y a une cuisine, derrière, et une porte, dit-il. On y sert des repas pendant la journée. C'est par là que nous sortirons. Le barman est un de mes amis. Pas de problème de ce côté-là. Puis je vous emmènerai jusque chez moi par des chemins détournés. Il doit y avoir une fête ce soir. Vous en prendrez ce que vous voudrez et dormirez là où vous trouverez un petit coin chaud.

– Ça m'a l'air très tentant. Surtout le petit coin chaud. Merci.

Nos verres terminés, il rempocha les dames puis alla parlementer avec le barman. Je vis que l'homme hochait la tête d'un air entendu. Merimee se retourna et me fis signe des yeux de me diriger vers le fond de la salle. Je le rejoignis à la porte de la cuisine.

Il me guida à travers l'arrière-salle jusqu'à la porte de derrière qui donnait dans une allée sombre. Je remontai mon col pour me protéger de la bruine tenace et le suivis. Après avoir tourné à droite, nous nous engageâmes sur la gauche, dans une autre allée sombre, nous frayant un chemin parmi les silhouettes noires de poubelles, pataugeâmes dans une mare de boue qui trempa jusqu'à mes chaussettes et émergeâmes à peu près au milieu du pâté de maisons suivant.

Trois ou quatre rues et quelques dix minutes plus tard, je le suivais dans l'escalier du building où se trouvaient ses appartements. L'humidité faisait monter une odeur de moisi et les marches craquaient sous nos pas. Au fur et à mesure que nous montions, j'entendais de faibles bruits de musique, mêlés à des voix et des rires.

Nous guidant à l'oreille, nous arrivâmes enfin devant sa porte. Entrâmes. Il opéra une douzaine de présentations environ et prit mon manteau. Je trouvai un verre, des glaçons, du soda, une chaise et

m'installai, moi et ma bouteille, pour parler, observer et espérer que la gaieté soit contagieuse, pendant que je buvais jusqu'à atteindre le grand espace vide qui m'attendait quelque part.

Je le trouvai finalement, bien sûr, mais pas avant d'avoir assisté au final de la fête. Comme tout le monde ici présent se dirigeait, par ses propres moyens, dans la même direction que moi, je ne me sentais pas trop en dehors de la chose. Dans la fumée, le bruit et l'alcool, tout en venait à paraître normal, conforme et inhabituellement lumineux, même l'entrée de Merimee, uniquement revêtu d'une couronne de lauriers et monté sur un petit âne gris qui habitait dans l'une des chambres de derrière. Un nain grimaçant les précédait avec une paire de cymbales. Pendant un moment, personne ne parut les remarquer. La procession s'arrêta devant moi.

– Fred ?

– Oui ?

– Avant que j'oublie, s'il vous arrive de dormir tard et que je sois déjà parti, le bacon se trouve dans le tiroir du bas, à droite, dans le réfrigérateur et le pain dans le placard, à gauche. Les œufs sont pleinement visibles. Servez-vous.

– Merci, je m'en souviendrai.

– Ah ! autre chose...

Il se pencha et, baissant la voix,

– J'ai beaucoup réfléchi, dit-il.

– Ah ?

– A propos des ennuis que vous avez.

– Ouais ?

– Je ne sais pas tout à fait comment le dire... Mais... Pensez-vous que vous pourriez être tué dans le processus final ?

– Je pense que oui.

– Eh bien – uniquement au cas où cela deviendrait extrêmement pressant – figurez-vous que j'ai quelques connaissances un peu douteuses. Si... S'il devenait nécessaire, pour votre propre bien, qu'un individu quelconque vous précède dans la mort, je voudrais que vous vous souveniez de mon numéro de téléphone. Appelez-moi s'il le faut, en me donnant l'identité de la personne et l'endroit où elle se trouve. On me doit quelques faveurs. Ce peut être fait.

– Je... je ne sais vraiment pas quoi dire. Merci, bien entendu. J'espère ne pas avoir besoin de vos services. Je ne me serais jamais attendu...

– C'est le moins que je puisse faire pour protéger l'investissement de votre oncle Albert.

– Vous connaissez oncle Albert ? Son testament ? Vous ne m'en avez jamais parlé.

– Si je connaissais votre oncle Albert ! Al et moi suivions les mêmes cours à la Sorbonne. L'été, nous faisions du trafic d'armes en Afrique, et la même chose à l'Est. J'ai claqué tout mon argent. Il s'est accroché au sien et l'a fait fructifier. Mi-poète, mi-coquin. Il semble que ce soit de famille. Des Irlandais dingues classiques. Tous. Oh ! oui, je connaissais Al.

– Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

– Parce que vous auriez pensé que je vous disais ça pour vous obliger à passer votre licence. Ça n'aurait pas été juste d'essayer de vous influencer. À présent, toutefois, vos problèmes actuels l'ont emporté sur ma réticence.

– Mais...

– Assez ! dit-il. Que les divertissements se poursuivent !

Le nain fit claquer ses cymbales de toutes ses forces, et Merimee tendit la main. Quelqu'un y plaça une bouteille de vin. Il renversa la tête et but à longs traits. L'âne se mit à caracoler. Une fille à l'œil endormi, assise près du rideau de perles, bondit soudain sur ses pieds, et se mit à arracher ses cheveux et les boutons de son chemisier en criant, « Evoé ! Evoé ! »

– À bientôt, Fred.

– Santé.

En tout cas, c'était ainsi que je m'en souvenais. L'inconscience s'était approchée de moi, d'une manière perceptible, jusqu'à toucher presque mon col. Je m'allongeai et la laissai faire son travail.

Le sommeil, qui défroisse tous les plis des soucis, me trouva plus tard, à l'heure où les gens s'en vont un par un. Je me traînai jusqu'au matelas, dans un coin, m'y étendis et souhaitai bonne nuit au plafond.

Alors...

L'eau coulant dans le lavabo, du savon plein la figure, le rasoir de Merimee à la main et mon reflet dans le miroir, les brouillards s'évanouirent et je vis le mont Fuji. De cette altitude, j'aperçus, tapi au centre de mon trou noir le plus récent, l'objet de mes recherches, libéré par je ne sais quel mystère.

– VOUS M'ENTENDEZ, FRED ?

– OUI.

– BIEN, L'UNITÉ EST CORRECTEMENT PROGRAMMÉE. NOS BUTS PEUVENT ÊTRE ATTEINTS.

– QUELS SONT NOS BUTS ?

– UNE SEULE TRANSFORMATION. C'EST TOUT CE DONT NOUS AVONS BESOIN MAINTENANT.

– QUEL GENRE DE TRANSFORMATION ?

– LE PASSAGE À TRAVERS LE MOBILATOR DE L'UNITÉ D'INVERSION AXIALE-N.

– VOUS VOULEZ DIRE L'ÉLÉMENT CENTRAL DE LA MACHINE DE RHENNIUS ?

– AFFIRMATIF.

– QUE VOULEZ-VOUS QUE JE FASSE PASSER LÀ-DEDANS ?

– VOUS.

– MOI ?

– VOUS.

– POURQUOI ?

– TRANSFORMATION VITALE.

– DE QUEL GENRE ?

– INVERSION BIEN SÛR.

– POURQUOI ?

– NÉCESSAIRE. CELA REMETTRA TOUT EN ORDRE.

– EN M'INVERSANT ?

– EXACTEMENT.

– EST-CE DANGEREUX POUR MA SANTÉ ?

– PAS PLUS QUE BEAUCOUP DE CHOSES AUXQUELLES VOUS VOUS LIVREZ DANS VOS ACTIVITÉS QUOTIDIENNES.

– QUI ME L'ASSURE ?

– MOI.

– SI MES SOUVENIRS SONT EXACTS, VOUS ÊTES UN ENREGISTREMENT ?

JE XXJE
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXXSPEICUSPEICUSPEICUSPEICUSPE

CUSPEICUSXXXXXXXXXXXXPEICXXXUSPEIXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

– BON, TANT PIS.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

M'ENTENDEZ-VOUS, FRED ? M'ENTENDEZ-VOUS, FRED ?

– TOUJOURS LÀ.

– LE FEREZ-VOUS ?

– SEULEMENT UNE FOIS ?

– CORRECT. SURTOUT PAS PLUS D'UNE FOIS.

– POURQUOI ? QUE SE PASSERAIT-IL SI JE RÉPÉTAIS L'OPÉRATION ?

– IL ME MANQUE UNE SOLUTION ALGÈBRIQUE D'UNE ÉQUATION DU CINQUIÈME DEGRÉ.

– DITES-MOI ÇA EN LANGAGE CLAIR.

– CE SERAIT DANGEREUX POUR VOUS.

– À QUEL POINT ?

– MORTEL.

– JE NE SUIS PAS CERTAIN D'AIMER CETTE IDÉE.

– NÉCESSAIRE. CELA REMETTRA TOUT EN ORDRE.

– VOUS ÊTES CERTAIN QUE CE SERA L'EFFET ATTEINT ? QUE CELA CLARIFIERA LES CHOSES, APPORTERA DE L'ORDRE DANS L'IMBROGLIO ACTUEL ?

OH ! OUIXXXXX. XXXOUIOUIXXX OUIOUIOUIOUI.
OUIOUIOUIOUI. OUIOUIOUIOUI. XXXXXXXXXOUI.

– JE SUIS RAVI DE VOUS VOIR SI SÛR DE VOUS.

– ALORS, LE FEREZ-VOUS ?

– C'EST SUFFISAMMENT BIZARRE POUR ÊTRE LE SEUL REMÈDE À LA GUEULE DE BOIS.

– EN LANGAGE CLAIR, S'IL VOUS PLAÎT ?

– OUI. AFFIRMATIF. JE LE FERAI.

– VOUS NE LE REGRETTEREZ PAS.

– ESPÉRONS-LE. QUAND DOIS-JE ME LIVRER À CETTE OPÉRATION ?

– DÈS QUE POSSIBLE.

– D'ACCORD. JE VAIS ESSAYER DE TROUVER UN MOYEN DE

– Allez vous faire foutre !

J'attaquai les œufs au bacon. Une ou deux minutes s'écoulèrent.

– Je m'appelle Sibla, dit l'âne.

Je décidai que ça ne m'intéressait pas vraiment et continuai à manger.

– Je suis un ami de Ragma – et de Charv.

– Je vois, dis-je, et ils vous ont envoyé pour m'espionner, pour explorer les derniers retranchements de mon esprit.

– Ce n'est pas vrai. J'ai reçu mission de vous protéger jusqu'à ce que vous soyez en mesure de recevoir un message et que vous agissiez en conséquence.

– Comment devez-vous me protéger ?

– En faisant en sorte que votre présence soit la plus discrète possible.

– Avec un âne qui me suit partout ? Et qui vous a envoyé ?

– J'ai parfaitement conscience de l'étrangeté de mon costume. J'étais sur le point de vous expliquer que ma tâche consistait à pourvoir à votre silence mental. En tant que télépathe, je suis capable d'amortir le bruit de vos pensées. Cela n'a pas été vraiment nécessaire jusqu'ici, toutefois, en ce sens que l'alcool les réduit considérablement. Mais je suis ici pour vous protéger, vous empêcher de trahir prématurément vos coordonnées à un autre télépathe.

– Quel autre télépathe ?

– Pour être plus honnête qu'il est nécessaire, je n'en sais rien. Il a été décidé à un niveau plus élevé que le mien qu'il se pourrait qu'un télépathe soit impliqué dans cette affaire. On m'a envoyé ici à la fois pour vous empêcher de faire trop de bruit et pour bloquer toute action qu'un télépathe hostile pourrait entreprendre pour vous contacter. Il entre également dans ma mission de tenter de déterminer l'identité et les coordonnées de cet individu.

– Eh bien, que s'est-il passé ?

– Rien. Vous étiez ivre, et personne n'a essayé de communiquer avec vous.

– Alors, l'hypothèse était fausse ?

– Peut-être que oui, peut-être que non.

Je repris mes activités nutritives. Entre deux bouchées, je demandai :

– Quel est votre niveau, ou votre rang, enfin ce genre de choses ? Le même que celui de Charv ou Ragma ? Ou bien êtes-vous mieux placé ?

– Ni l'un ni l'autre, répliqua l'âne. Je suis dans l'analyse budgétaire et la comptabilité prévisionnelle. J'ai été détaché parce que j'étais le seul télépathe disponible capable d'assumer cette mission.

– Avez-vous des instructions de sécurité concernant ce que vous avez le droit de me dire ?

– On m'a dit d'exercer mon jugement et mon bon sens.

– Étrange. Tout ce qui touche à cette affaire ne me semble pas particulièrement rationnel. Ils n'ont pas dû avoir le temps de vous mettre entièrement au courant.

– Exact. C'était un problème urgent. Il fallait prendre en considération le temps du voyage et de la substitution.

– Quelle substitution ?

– Le véritable âne est enfermé là-bas derrière.

– Ouh-ouh.

– Je lis vos pensées, et je ne vais pas vous dire des informations que Ragma vous a refusées.

– Okay. Si votre jugement et votre bon sens vous disent de ne pas me donner des informations qui pourraient être vitales pour ma sécurité, faites preuve d'un peu d'intelligence, alors. J'avalai la dernière bouchée. Quel est ce message dont vous avez parlé ?

L'âne détourna les yeux.

– Vous avez exprimé une certaine volonté de coopérer à l'enquête, n'est-ce pas ?

– Oui – plus tôt, dis-je.

– Vous n'avez pas voulu quitter la Terre pour être examiné par un analyste télépathe, pourtant ?

– C'est exact.

– Nous nous sommes demandés si vous seriez prêt à me permettre d'essayer – ici, maintenant.

J'avalai une gorgée de café.

– Possédez-vous de bonnes références dans ce domaine ?

– Comme n'importe quel télépathe digne de ce nom. Et, bien entendu, j'ai une longue expérience de la télépathie.

– Vous êtes dans la comptabilité prévisionnelle, n'essayez pas

d'impressionner les autochtones, dis-je.

– Très bien. Je n'ai pas grande expérience. Mais je pense que je peux le faire. Les autres aussi. Sinon, ils ne m'auraient pas demandé d'essayer.

– Qui sont « les autres » ?

– Et bien... Oh ! diable ! Charv et Ragma.

– J'ai comme l'impression qu'ils ne procèdent pas selon les règles là-dedans. Exact ?

– Les agents sur le terrain possèdent dans leur domaine une grande autonomie de décision. Il le faut.

Je soupirai et allumai une cigarette.

– De quand date l'organisation qui vous emploie ? demandai-je. Comme je détectai une hésitation, j'ajoutai, il n'y a certainement aucun mal à me dire cela.

– Je suppose que non. Plusieurs milliers d'années. Selon vos critères de mesure.

– Je vois. En d'autres termes, c'est une des plus vieilles, une des plus grandes bureaucraties existantes ?

– Je lis dans votre esprit à quoi vous voulez en venir, mais...

– Laissez-moi quand même le formuler. En tant qu'étudiant en gestion d'entreprises, je sais qu'il existe une loi d'évolution en ce qui concerne les organisations, aussi rigoureuse et inévitable que toutes les lois de la vie. Plus elle est ancienne, et plus elle sécrète des restrictions qui ralentissent son propre fonctionnement. Elle atteint l'entropie au stade du narcissisme total. Seuls, les individus suffisamment éloignés des centres de décisions parviennent à faire quelque chose, et chaque fois qu'ils le font, ils violent une demi-douzaine de règles dans le processus. »

– Je vous accorde que cette opinion n'est pas sans mérite. Mais dans votre cas.

– Votre proposition viole une certaine règle. Je le sais. Je n'ai pas besoin de lire vos pensées pour savoir que toute cette affaire vous met mal à l'aise. N'est-il pas vrai ?

– Je n'ai pas le droit de discuter des politiques et des procédures opérationnelles intérieures.

– Naturellement, dis-je, mais il fallait que je le dise. Maintenant, parlez-moi un peu de cette histoire d'analyse. Comment allez-vous procéder ?

– C'est un peu semblable au simple test d'associations d'idées que vous connaissez. La différence réside en ce que je le ferai de l'intérieur. Je n'ai pas besoin de deviner vos réactions. J'en prends connaissance à un niveau primaire.

– Cela semble indiquer que vous ne pouvez pas examiner directement mon subconscient.

– C'est exact. Je n'en suis pas là. Ordinairement, je ne peux lire que vos pensées superficielles. Toutefois, s'il m'arrive de tomber sur quelque chose d'intéressant, je suis capable de me concentrer sur la sensation et de remonter jusqu'à ses racines les plus profondes.

– Je vois. Dans ce cas, cela exige une coopération considérable de ma part ?

– Oh ! oui. Il faudrait un véritable professionnel pour y parvenir contre votre volonté.

– Je suppose que j'ai de la chance qu'aucun d'eux ne soit disponible.

– J'aurais souhaité qu'ils le fussent. Je suis certain que je ne vais pas aimer cela du tout.

Je terminai ma tasse de café et m'en versai une autre.

– Que diriez-vous si nous essayions cet après-midi ? demanda Sibla.

– Pourquoi pas maintenant ?

– Je préférerais attendre que votre système nerveux retourne à la normale. Les breuvages que vous avez absorbés ont encore des effets secondaires. Ce qui rend ma tâche plus difficile.

– Est-ce toujours le cas ?

– En général.

– Intéressant.

J'avalai encore une gorgée de café.

– Vous le faites encore !

– Quoi ?

– Ces chiffres ! Ça n'arrête pas !

– Désolé. Difficile de les ignorer.

– *Ce n'est pas* la raison !

Je me levai, m'étirai.

– Excusez-moi. Il faut que j'aille dans la salle de bains.

Sibla se déplaça pour me barrer le chemin, mais je fus plus rapide.

– Vous ne pensez pas à partir, n'est-ce pas ? Est-ce cela que vous essayez de masquer ?

– Je n'ai jamais dit ça.

– Vous n'avez pas besoin de le dire. Je le sens. Vous allez commettre une erreur si vous faites cela.

Je me dirigeai vers la porte. Sibla se retourna rapidement pour me suivre.

– Je ne vous permets pas de partir – pas après les indignités que j'ai dû souffrir pour atteindre ce misérable nœud d'activité cérébrale !

– Voilà une jolie façon de parler ! dis-je. Surtout quand on demande un service.

Je traversai le couloir comme une flèche et m'enfermai dans les chiottes. Sibla trottina derrière moi.

– C'est nous qui vous rendons service ! Seulement, vous êtes trop stupide pour le comprendre !

– Manquant d'informations serait plus juste – et c'est de votre faute !

Je claquai la porte et tournai la clé.

– Attendez ! Écoutez ! Si vous partez, vous allez vraiment au-devant d'ennuis !

Je ris.

– Je suis désolé. Vous y êtes allé trop fort.

Je me tournai vers la fenêtre, l'ouvris toute grande.

– Alors, allez-y, singe ignorant ! Jetez donc à la poubelle votre chance de parvenir à la civilisation !

– Que voulez-vous dire ?

Silence.

Puis :

– Rien, excusez-moi. Mais il faut que vous compreniez que c'est important.

– Je le sais déjà. Ce que je veux savoir, c'est pourquoi ?

– Je ne peux pas vous le dire.

– Alors, allez-vous faire foutre ! dis-je.

– Je savais bien que vous n'en valiez pas la peine, répondit Sibla. À

ce que j'ai pu voir de votre race, vous n'êtes qu'une bande de barbares et de dégénérés.

Je bondis sur le rebord de la fenêtre, restai accroupi un moment pendant que j'estimai la distance.

– On n'aime pas non plus les sales prétentieux, dis-je. Puis je sautai.

7.

Ce satané Dennis Wexroth ne proférait pas un seul mot. S'il l'avait fait, je l'aurais sans doute tué sur place. Il était là, les mains pressées contre le mur derrière lui, une rougeur grandissante autour de l'œil, qui finirait par gonfler et devenir pourpre. Le combiné de son téléphone débranché pendait, à cheval sur le bord de la corbeille à papiers où je l'avais lancé.

J'avais à la main un beau morceau de parchemin qui me disait que **Frederick Cunningham Cassidy** était titulaire **d'un doctorat d'état en anthropologie**.

Luttant pour garder un reste de sang-froid, je le remis dans son enveloppe et refoulai un flot d'obscénités.

– Comment ? dis-je. Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? C'est... c'est illégal !

– C'est parfaitement légal, dit-il doucement. Croyez-moi, cela a été fait sur avis.

– Nous verrons si cet avis tient devant un tribunal, dis-je. Je n'ai jamais été admis en licence, je n'ai jamais rendu de mémoire, je n'ai jamais passé un examen, écrit ou oral, et je n'ai rempli aucune demande. Maintenant, dites-moi comment vous justifiez cet octroi d'un doctorat, j'aimerais bien le savoir.

– En premier lieu, vous êtes inscrit ici, dit-il, ce qui vous rend admissible à un diplôme.

– Admissible, oui. Admis, non. Il *existe* une distinction.

– Exact. Mais les éléments d'admission sont déterminés par l'administration.

– Qu'avez-vous fait ? Tenu une réunion spéciale ?

– Figurez-vous qu'il y en a eu une, précisément. Au cours de laquelle il a été décidé qu'une inscription en tant qu'étudiant à plein temps déterminait l'intention d'obtenir une licence. En conséquence, si les autres facteurs étaient réunis...

– Je n'ai jamais eu toutes mes UV dans une matière principale.

– Les exigences officielles sont moins rigides quand il s'agit d'un diplôme d'études spécialisées.

– Mais je n’ai jamais passé mon bac !

Il sourit, se reprit et effaça ce mouvement de ses lèvres.

– Si vous voulez bien prendre la peine de lire le règlement soigneusement, dit-il, vous verrez que nulle part il n’est exigé qu’on ait le baccalauréat pour obtenir un diplôme d’études supérieures. Un « équivalent adéquat » suffit pour que « le candidat soit qualifié ». Ce sont des expressions dignes d’un artiste, Fred, et l’administration se charge de les interpréter.

– Même comme ça, le règlement exige bien qu’il faut écrire une thèse. J’ai lu cet article.

– Oui. Mais il y a *Terrain sacré : Une étude des aires rituelles*, le livre que vous avez soumis aux presses universitaires. C’est amplement suffisant pour une thèse d’anthropologie.

– Je ne l’ai jamais soumis au département.

– Non, mais l’éditeur a demandé l’avis du docteur Lawrence à ce propos. Et entre autres, à son avis c’est que cet ouvrage peut être considéré comme une thèse de doctorat.

– Je vous aurai sur ce point quand nous irons devant les tribunaux, dis-je. Mais continuez. Je suis fasciné. Dites-moi ce que j’ai fait à l’oral.

– Eh bien, dit-il, en détournant les yeux, les professeurs qui auraient fait partie de votre jury ont accepté à l’unanimité de vous dispenser des oraux. Vous êtes ici depuis si longtemps et ils vous connaissent si bien qu’ils ont décidé que c’était une formalité inutile. En outre, deux d’entre eux étaient vos camarades de cours en première année et ils trouvaient cela un peu curieux.

– J’en suis bien certain. Laissez-moi finir l’histoire moi-même. Les directeurs des départements de littérature concernés ont décidé que j’avais suivi suffisamment de cours dans leur domaine pour certifier que je savais lire. C’est ça ?

– En gros, c’est cela en effet.

– C’était plus facile de me donner un doctorat que le bac ?

– Oui.

J’eus envie de le frapper encore, mais ce n’était pas la solution. Je martelai la paume de ma main plusieurs fois.

– Mais pourquoi ? dis-je. Maintenant, je sais comment vous avez fait, mais ce qui est vraiment important, c’est pourquoi vous l’avez fait.

Je me mis à marcher de long en large.

– J’ai payé tous les droits d’inscription à cette université, tous les frais, depuis treize ans maintenant – une somme rondelette, quand on additionne le tout – Je n’ai jamais fait de chèque sans provision, ni autre chose de ce genre. J’ai toujours été en bons termes avec la faculté, l’administration, les autres étudiants. À l’exception de mon goût pour l’escalade, je n’ai jamais causé de sérieux ennuis ni fait quoi que ce soit qui aurait pu laisser des stigmates sur l’honneur de cette université... (Puis regardant son œil) Oh ! mille pardons. Ce que j’essaie de dire, c’est que j’ai toujours été un client modèle pour votre marchandise. Alors, que s’est-il passé ? Il suffit que je tourne le dos, que je m’en aille quelque temps, pour que vous me colliez un doctorat Est-ce que je mérite ce genre de traitement après tant de constance ? Je trouve cela dégueulasse, et je veux une explication. J’en veux une ! Maintenant ! Vous me haïssez tant que ça ?

– Les sentiments n’ont rien à voir là-dedans, dit-il, en tâtant sa pommette. Je vous ai dit que je voulais vous voir partir d’ici parce que je n’approuvais pas votre attitude, votre style. C’est toujours vrai. Mais cela n’est en aucune façon le résultat de mes agissements. En fait, je m’y suis opposé. Il y a eu – eh bien, disons que nous avons subi quelques pressions.

– Quel genre de pressions ? demandai-je.

Il se détourna.

– Je ne pense pas que ce soit à moi d’en parler.

– Si, insistai-je. Je vous assure. Racontez-moi toute l’affaire.

– Eh bien, l’université est fortement subventionnée par le gouvernement, vous le savez. Prêts, contrats de recherches...

– Je sais. Et alors ?

– En général, ils ne fourrent pas leur nez dans nos affaires.

– Ce qui est normal.

– De temps en temps, toutefois, ils ont leur mot à dire. Quand c’est le cas, nous écoutons généralement.

– Essayez-vous de me dire qu’on m’a donné un doctorat à la requête du gouvernement ?

– En bref, oui.

– Je ne vous crois pas. Ils ne font pas des choses comme ça.

Il haussa les épaules, se retourna pour me regarder en face.

– Il y a quelque temps, je ne l’aurais pas cru non plus, me dit-il. Mais maintenant, je le sais.

– Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

– Je n'en ai toujours aucune idée.

– Je trouve cela difficile à avaler.

– On m'a dit que la nature de la requête était d'ordre confidentiel. On m'a dit aussi que c'était une question urgente, et on nous a jeté le mot « sécurité » à la figure. C'est tout ce que je sais.

Je cessai d'arpenter le bureau, fourrai mes mains dans mes poches, puis les ressortis, parce que j'avais trouvé une cigarette que j'allumai. Elle avait un drôle de goût. Mais elles avaient toutes un drôle de goût ces temps-ci. Tout avait un drôle de goût d'ailleurs.

– C'était un type nommé Nadler, poursuivit-il. Théodore Nadler. Du Département d'État. C'est lui qui nous a contacté et qui a suggéré euh... les arrangements.

– Je vois, dis-je. Est-ce lui que vous essayiez d'appeler quand je vous ai enlevé les moyens de le faire ?

– Oui.

Il jeta un coup d'œil sur son bureau, s'y dirigea, prit sa pipe et sa blague à tabac.

– Oui, répéta-t-il, en la bourrant. Il m'a demandé de l'appeler si j'entendais parler de vous. Puisque vous avez fait en sorte que je ne le puisse pas, je suggère que vous le fassiez vous-même si vous voulez de plus amples informations.

Il mit sa pipe entre ses lèvres, se pencha pour gribouiller un numéro sur un bloc-notes. Puis il arracha la feuille et me la tendit.

Je la pris, jetai un coup d'œil sur son gribouillage et l'enfonçai dans ma poche. Wexroth alluma sa pipe.

– Et vous ne savez vraiment pas ce qu'il me veut ? dis-je.

Il remit sa chaise en place et s'assit.

– Je n'en ai aucune idée.

– Eh bien, dis-je, je me sens quand même mieux après avoir assouvi mes nerfs sur vous. À bientôt, au tribunal.

Je me retournai pour partir.

– Je ne crois pas qu'on ait jamais vu une université assignée en justice parce qu'elle a délivré un diplôme, dit-il. Ce sera intéressant. En attendant, je ne peux pas dire que je suis mécontent de voir la fin de votre parasitisme.

– Gardez vos réjouissances pour plus tard, lui répliquai-je, Je n'ai

pas encore fini.

– Vous et le Hollandais Volant, marmonna-t-il, juste avant que je claque la porte.

En quittant l'appartement de Merimee, j'avais pris une petite allée, remonté une rue, tourné un coin. Quelques minutes plus tard, j'étais dans un taxi qui m'emmenait au centre ville. Je le fis arrêter devant un magasin de vêtements, entrai et achetai un manteau. Il faisait froid et j'avais laissé ma veste chez Merimee. De là, j'allai à pied jusqu'au Hall d'Exposition. J'avais tout mon temps, et je voulais, dans la mesure du possible, vérifier si j'étais suivi.

Je passai presque une heure dans cette immense salle où était exposée la machine de Rhennius. Je me demandais si ma première visite avait fait la une des journaux. Aucune importance. Je prêtai attention aux mouvements des visiteurs, fixai dans ma mémoire la position des quatre gardiens – il n'y en avait que deux avant – vis-à-vis des différentes entrées, vis-à-vis de n'importe quoi. Je ne pouvais pas voir si on avait installé un nouveau grillage sur la lucarne du plafond. Non pas que ce soit important. Je n'avais aucunement l'intention de refaire le même tour. J'essayais de trouver un autre moyen, rapide, différent.

Je sortis en flânant, à la recherche d'un endroit où je pourrais avaler un sandwich et une bière, cette dernière pour le bénéfice de n'importe quel télépathe dans le voisinage. Pendant que j'y étais, je regardai bien autour de moi et décidai que, pour l'instant, je n'étais pas l'objet d'une surveillance particulièrement voyante. Je trouvai ce que je cherchais, entrai, commandai, et m'attachai à la tâche de manger et de réfléchir.

L'idée me frappa en même temps qu'une bouffée d'air froid qu'un client en perspective avait laissée entrer avec lui. Je la rejetai immédiatement et continuai à m'acharner sur mon steak et ma bière. Mais je n'arrivais pas à en trouver de meilleure.

Je la ressortis de derrière les fagots, l'époussetai un peu et la considérai sous tous ses angles. Ce n'était pas une merveille, mais j'avais bien peur de n'avoir rien d'autre en réserve.

Je l'imaginai dans son entier, puis réalisai qu'il se pouvait qu'elle ne marche pas à cause d'un effet secondaire du processus lui-même. Je rejetai un moment de frustration puis repris depuis le début. Cela frisait le ridicule, les petits détails auxquels je devais m'attacher à cause de quelque chose d'aussi accessoire.

Je me rendis alors jusqu'à la gare des autobus et achetai un billet

pour rentrer chez moi. Je le mis dans la poche de mon manteau. J'achetai aussi un magazine et un paquet de chewing-gum, demandai un sac en plastique pour les mettre dedans, jetai le magazine, mis un chewing-gum dans ma bouche et gardai le sac. Puis je me mis en quête d'une banque, en trouvai une, entrai, et changeai tout mon argent en billets de un dollar, que je fourrai dans le sac – cent quinze en tout.

Je revins dans le quartier du Hall d'Exposition, cherchai un restaurant possédant un vestiaire, laissai mon manteau et de nouveau me glissai dehors. J'utilisai le chewing-gum pour fixer le ticket de mon vestiaire sous le banc sur lequel je m'assis pendant un moment. Puis je fumai une dernière cigarette et revint vers le Hall, le sac de billets dans une main et un seul billet dans l'autre.

À l'intérieur, je me promenai lentement, en attendant que la foule atteigne une densité et une distribution adéquates, repassai en revue mes souvenirs du mouvement des courants d'air à l'ouverture et à la fermeture des portes extérieures. Je décidai du meilleur emplacement pour mon entreprise et m'y dirigeai. J'avais déchiré le sac sur le côté pendant ce temps, tout en le maintenant fermé.

Environ cinq minutes plus tard, il me sembla que la situation était aussi idéale qu'elle pouvait l'être. La foule était vraiment dense et les gardiens suffisamment éloignés. J'écoutai les commentaires standards du genre : « Mais qu'est-ce que ça fait ? », « Ils n'en sont pas vraiment certains », et un occasionnel : « C'est une sorte de truc qui inverse. Ils sont en train de l'étudier », jusqu'à ce qu'il y ait un puissant courant d'air et un individu assez corpulent près de moi.

Je lui donnai un coup de coude dans les côtes et le poussai un peu. En retour, il me donna un échantillon de *Middle-English* – la plupart des gens semblent penser que c'est de l'anglais courant, mais j'ai eu l'occasion de vérifier une fois, lors d'un cours de linguistique – et il me rendit la pareille.

J'exagérai ma réaction, trébuchai en arrière, bousculant quelqu'un d'autre, tout en prenant soin que le sac se déchire dans un grand mouvement, au-dessus de ma tête.

– Mon argent ! criai-je, en bondissant en avant et en sautant par-dessus la barrière de sécurité. Mon argent !

J'ignorai les murmures, les cris et le désordre qui éclatèrent soudain derrière moi. J'avais actionné aussi, de ce fait, le système d'alarme, mais ce n'était pas particulièrement essentiel pour le moment. J'étais sur la plate-forme et courais vers l'endroit où la courroie s'enfonçait dans l'unité centrale. J'espérais qu'elle allait supporter mon poids.

Je contrai un mugissement : « Descendez de là ! » en criant plusieurs fois : « Mon argent ! », tandis que je me jetais à plat ventre sur la courroie en avançant la main d'un geste qui, je l'espérais, pouvait vraisemblablement faire croire que j'essayais d'attraper un billet, et je m'enfonçai lentement et sûrement dans le tunnel du mobilator.

De minuscules picotements me parcoururent des pieds à la tête tandis que je passais dans le truc et que ma vision se brouillait provisoirement. Ce qui ne m'empêcha pas de déplier le dollar que j'avais dans la main, de sorte que j'émergeai en le tenant bien haut. Je me laissai tomber immédiatement de la courroie et, malgré une vague d'étourdissement, sautai de la plate-forme et me précipitai vers la foule, essayant toujours de faire croire que j'étais à la poursuite des billets qui s'étaient envolés, bien qu'ils aient tous disparu apparemment.

« Mon argent... », dis-je en sautant par-dessus la barrière et atterrissant à quatre pattes.

« En voilà quelques-uns », me fit remarquer une honnête âme, agitant une poignée de billets devant mes yeux.

UN par **UN**, un certain nombre de billets me furent rendus. Heureusement, j'avais anticipé cet effet dans mes méditations antérieures, de sorte que mon visage inversé ne montra aucun signe de surprise, tandis que je me relevais et les remerciais. Le seul billet qui me paraissait normal était celui que j'avais gardé à la main pendant toute l'opération.

- Vous êtes passé dans ce truc ? demanda un homme.
- Non, je suis passé par-derrière.
- On aurait bien dit pourtant que vous êtes entré dedans.
- Non, pas du tout.

Tandis que j'acceptais les billets et faisais semblant de chercher le reste, j'examinai le hall d'un coup d'œil rapide. Les types les moins honnêtes, quelques-uns de mes billets dans leurs poches, se dirigeaient vers les portes, qui étaient, maintenant, à l'opposé de l'endroit qu'elles occupaient quand j'étais entré. Mais à cela aussi, je m'étais préparé – en tout cas, intellectuelle ment. Mais j'étais quand même étonné. C'était psychologiquement déconcertant de voir le hall tout entier à l'envers, comme ça. Les gens sortaient sans difficulté car les gardes étaient occupés ailleurs : deux d'entre eux étaient coincés dans la foule et les deux autres ramassaient les billets. Je me demandai un instant si je devais m'enfuir.

Au début, j'étais tout prêt à me payer d'effronterie envers les gardes ou quiconque, en opposant à la rudesse ou à l'excès de zèle une attitude encore plus odieuse et en insistant sur le fait que j'avais fait le tour de la machine et non que j'étais passé dedans. J'avais décidé qu'il fallait que je m'accroche à cette histoire, quitte à en supporter toutes les conséquences. Après tout, je ne pensais pas avoir commis un acte vraiment illégal – et quoi qu'il puisse arriver, ils ne pouvaient pas inverser mon inversion.

Mais au contraire, ils se montraient tous d'une gentillesse désarmante. L'un des gardes alla fermer le signal d'alarme, et un autre cria à la ronde de donner en sortant les billets qu'ils auraient trouvés. Puis deux d'entre eux se mirent de nouveau en faction près des portes et celui qui avait fait l'annonce me chercha des yeux, me trouva, et, élevant la voix encore une fois, me cria :

– Ça va ?

– Oui, répondis-je, ça va très bien. Mais mon argent.

– Nous sommes en train de le ramasser ! Ne vous en faites pas !

Il se fraya un chemin jusqu'à moi, mit sa main sur mon épaule. J'empochai hâtivement le billet qui me semblait normal.

– Vous êtes certain que tout va bien ?

– Bien sûr. Mais il me manque.

– Nous essayons de rassembler les billets, dit-il. Êtes-vous passé dans la partie centrale de la machine ?

– Non, répondis-je, mais un des billets s'est envolé dedans et j'ai essayé d'aller le chercher.

– On aurait dit que vous étiez passé dedans.

– Il est passé par-derrière, dit l'un des hommes auxquels j'avais raconté ça, au moment même où il le fallait, comme s'il avait tenu la chandelle, un monocle vissé à son œil. Qu'il soit béni !

– Oui, dis-je.

– Oh ! Vous n'avez pas reçu de choc ou un truc de ce genre ?

– Non, mais j'ai eu mon dollar.

– C'est bien. Il soupira. Je suis content que nous n'ayons pas à remplir de constat d'accident. Mais que s'est-il passé ?

– Un type m'a bousculé et mon sac s'est déchiré. Il y avait dedans la recette du matin. Mon patron va le déduire de ma paie si...

– Voyons ce que nous avons pu rassembler.

C'est ce que nous fîmes et je rentrai en possession de quatre-vingt-dix-sept dollars, somme suffisante pour me faire penser du bien de mon prochain et louer la providence par-dessus le marché, parce que tout avait marché comme sur des roulettes. Je leur donnai un faux nom et une fausse adresse pour qu'ils puissent me contacter au cas où d'autres billets feraient leur réapparition, les remerciai abondamment, me confondis en excuses pour toutes leurs peines, et je sortis.

La circulation, comme je le remarquai aussitôt, montait et descendait dans l'autre sens. Okay ! Je pouvais m'y habituer. Les enseignes des magasins étaient toutes écrites à l'envers. Okay ! à cela aussi, je pouvais m'habituer.

Je me dirigeai vers le banc où j'avais attaché le reçu de mon vestiaire mais m'arrêtai net au bout de quelques pas.

Ce devait être la mauvaise direction puisqu'elle me semblait la bonne.

Immobile, j'essayai d'imaginer tout le plan de la ville à l'envers. C'était plus difficile que je ne l'aurais cru. Mon steak et ma bière – maintenant inversés – grouillaient dans mon estomac et me donnaient envie de m'agripper à quelque chose de toutes mes forces. J'obligeai tout cela à se remettre en place, ou ce qui me semblait être en place, et rebroussai chemin. Oui, c'était mieux. Ce qu'il fallait faire, c'était m'orienter par rapport à certains repères et faire comme si je me rasais. Penser à toutes choses comme si je les voyais dans une glace. Je me demandai si un dentiste s'en tirerait mieux que moi ou si ses capacités dans ce domaine se limitaient à l'intérieur de la bouche. Aucune importance. J'avais compris où le banc se trouvait.

Je fus pris de panique quand je ne trouvai pas le reçu, puis me rappelai qu'il fallait chercher de l'autre côté. Oui. Il était là...

J'avais bien sûr collé le reçu pour qu'il ne soit pas inversé et que je récupère mon manteau sans difficultés. Et j'avais mis mon manteau au vestiaire pour que le billet de bus ne soit pas inversé et que je puisse rentrer chez moi sans problème.

Je dressai, dans ma tête, la carte du chemin pour retrouver le restaurant. Je m'étais bien préparé à le trouver de l'autre côté de la rue, mais je m'embrouillai encore pour trouver la poignée de la porte.

La fille dénicha rapidement mon manteau mais :

- On n'est pas le 1^{er} avril, dit-elle, alors que je m'apprêtais à sortir.
- Hein ?

Elle agita le billet qu'elle tenait à la main. N'ayant pas de monnaie, je m'étais décidé à lui donner un dollar de pourboire. Je réalisai à cet

instant que je lui avais donné le dollar qui me semblait normal, le billet qui était passé avec moi dans le mobi-lator.

– Oh ! dis-je, en ajoutant un sourire rapide. C'était pour la fête. Voilà, je vous l'échange.

Je lui en donnai **UN** et elle décida qu'elle pouvait sourire aussi.

– Il a l'air d'un vrai, dit-elle. Pendant une seconde, je me suis demandée ce qui n'allait pas.

– Ouais. Excellent gag.

Je m'arrêtai pour acheter un paquet de cigarettes, puis me mis en quête de la gare des autobus. Comme j'avais tout le temps devant moi avant le départ, je décidai qu'un peu de médicament antitélépathique ne me ferait pas de mal. J'entrai dans un bar anonyme et commandai une chope de bière.

Elle avait un goût étrange. Pas mauvais. Je déchiffrai la marque à l'envers sur le tonneau et demandait au barman si c'était vraiment ce qu'il m'avait donné. Il me répondit que c'était bien ça. Je haussai les épaules et bus. Puis ce fut la cigarette que j'allumai qui me parut avoir un drôle de goût. Au début, j'attribuai la chose au goût de la bière que j'avais encore dans la bouche. Quelques instants plus tard, cependant, une idée encore à l'état embryonnaire, me fit appeler le barman encore une fois pour lui demander un verre de bourbon.

Il avait une saveur riche, fumée, qui ne ressemblait en rien à celle du liquide de cette marque que j'avais goûté dans le temps. De cette marque ou de n'importe quelle marque, d'ailleurs.

C'est alors que quelques souvenirs de chimie organique I et II me revinrent soudain à l'esprit. Tous mes acides aminés, à l'exception de la glycine, étaient lévogyres, en ce qui concerne la direction de mes hélices protéiques. Même chose pour les nucléotides, étant donné la torsion imposée aux spirales de l'acide nucléique. Mais ça, c'était avant mon inversion. Je me torturai les méninges pour rafraîchir mes connaissances sur les stéréo-isomères et la nutrition. L'organisme acceptait quelquefois des substances orientées dans un sens et rejetait la version inverse de la même substance. Dans certains cas, il assimilait les deux mais il lui fallait plus de temps dans un cas que dans l'autre. J'essayai de me souvenir d'exemples spécifiques. La bière et le bourbon que j'avais ingurgités contenaient de l'alcool éthylique, C_2H_5OH ... O. K. ! C'était une molécule symétrique, avec ses deux atomes d'hydrogène liés au carbone central. Inversé ou pas, dans ce cas, je serai ivre de toute façon. Alors, pourquoi ces liquides avaient-ils un goût différent ? Ah ! oui, les composés. C'était des esters asymétriques et ils titillaient mes papilles gustatives d'une façon

différente. Mon appareil olfactif avant dû me jouer les mêmes tours avec la fumée de cigarette. Je me dis qu'il faudrait que je vérifie sans tarder certains détails quand je serais chez moi. Dans la mesure où je ne savais pas combien de temps j'allais rester un *Spiegelmensch*, je voulais me prémunir contre la malnutrition, dans le cas où ce serait un véritable danger.

Je terminai ma bière. J'avais une longue route devant moi, et pourrais réfléchir au phénomène tout à loisir. En attendant, il me semblait prudent de me promener un peu pour m'assurer que je n'étais pas suivi. Je sortis donc et me livrai à cette occupation pendant les quinze ou vingt minutes suivantes, mais fus incapable de découvrir si quelqu'un me suivait ou non. Je pris alors le chemin de la gare des autobus pour prendre le stéréo-isobus qui me ramènerait chez moi.

En contemplant le paysage, la paupière lourde, je fis défiler mes ennuis dans les méandres de mon esprit, attisant certaines pensées entre les barreaux de leur cage, écoutant les clowns battre du tambour dans mes tempes. J'avais accompli la tâche qui m'avait été assignée. Mais assignée par qui ? En bien, il avait dit qu'il était un enregistrement mais il m'avait également donné l'article 7224, section C, au moment où j'en avais eu besoin – et n'importe quelle créature qui vient à mon aide quand j'en ai besoin est automatiquement du côté des anges jusqu'à plus amples informations. Je me demandai s'il fallait que je me soule pour obtenir d'autres instructions ou s'il avait trouvé une autre idée pour notre prochain contact. Il fallait qu'il y en ait un, bien sûr. Il avait indiqué que ma coopération dans cette aventure mènerait à la clarification et à l'élucidation de tous les mystères. Bon. Je voulais bien. J'étais prêt à assumer, sur la foi de cette promesse, les conséquences de mon inversion. Tout le monde voulait quelque chose que je ne pouvais pas donner, sans rien m'offrir en échange.

Si je me laissais aller au sommeil, y aurait-il un autre message ? Ou bien mon degré d'alcool dans le sang était-il trop bas ? D'ailleurs, quel était le rapport ? À en croire Sibla, l'alcool agissait comme un soporifique plutôt qu'un stimulant dans le cas de la télépathie. Alors, pourquoi mon correspondant avait-il pu communiquer avec moi le plus clairement au cours des deux occasions où j'étais ivre ? Il me vint soudain à l'esprit que si ce n'était l'effet évident de l'article 7224, section C, je n'aurais aucun moyen de savoir que les communications établies n'étaient pas tout simplement des hallucinations d'ivrogne, peut-être les plus beaux efforts réalisés jusqu'à présent par une pulsion morbide extrêmement imaginative. Mais c'était certainement plus important que cela. Même Charv et Ragma soupçonnaient l'existence de mon complice extra-sensoriel. Je sentais qu'il y avait urgence. Qu'il

fallait faire ce qu'il y avait à faire le plus rapidement possible, avant que les extra-terrestres ne comprennent toute l'histoire – quelle qu'elle soit. J'étais certain qu'ils désapprouveraient mes projets et essaieraient probablement d'intervenir.

Combien étaient-ils, qui me poursuivaient ou m'observaient ? Où étaient Zeemeister et Buckler ? Quelles étaient les intentions de Charv et Ragma ? Qui était l'homme au manteau sombre que Merimee avait découvert ? Que faisait le représentant du Département d'État ? Puisque je n'avais la réponse à aucune de ces questions, je consacrai quelque temps à tirer mes propres plans en imaginant le pire. Je ne pouvais pas rentrer dans mon appartement pour des raisons évidentes. La maison de Hal me semblait un peu risquée, vu toutes les activités qui s'y déroulaient. Je décidai que la meilleure solution était de m'abriter chez Ralph Warp pendant quelque temps. Après tout, j'étais propriétaire de la moitié de *Woof & Warp*, son magasin d'artisanat, et j'avais déjà couché dans l'arrière-salle. Oui, voilà ce que j'allais faire.

Tambour battant, le fantôme des efforts passés me tomba dessus, de toute sa hauteur et m'écrasa de tout son poids. Espérant une future illumination, je ne luttai pas contre son emprise. Mais assoupi dans mon fauteuil, je ne fus pas récompensé par un autre message. Au contraire, ce fut un cauchemar qui me submergea tout entier.

Je rêvai que j'étais étendu, pieds et poings liés, en plein soleil encore une fois, transpirant, brûlant, achevant de me transformer en raisin sec. Ce rêve atteignit un paroxysme infernal, puis s'évanouit, disparut. Je me retrouvai, alors, échoué sur un iceberg, claquant des dents, les membres de plus en plus engourdis par le froid. Puis ce rêve passa aussi, mais vague après vague, des tics musculaires me secouèrent de la tête aux pieds. Puis la peur m'envahit. Puis la colère. La joie. La lubricité. Le désespoir. À tour de rôle, toute la gamme des émotions défila, sous des formes qui m'échappaient. Ce n'était pas un rêve...

– Ça va, monsieur ?

Une main sur mon épaule – dans ce rêve ou dans un autre ?

– Ça va ?

Je frissonnai. Me passai la main sur le front L'en retirerai moite.

– Oui, dis-je, merci.

Je jetai un coup d'œil sur l'homme. D'un certain âge. Proprement habillé. Sans doute allant rendre visite à ses petits-enfants.

– J'étais assis de l'autre côté de la rangée, dit-il. J'ai cru que vous aviez une crise cardiaque.

Je me frottai les yeux, me passai la main dans les cheveux, tâtai mon menton et découvris que j'avais bavé.

– Un cauchemar, dis-je. Je vais très bien maintenant Merci de m'avoir réveillé.

Il m'adressa un petit sourire, hocha la tête et se retira.

Sacré bon Dieu ! Il semblait qu'il fallait en déduire que l'inversion avait des effets secondaires. J'allumai une cigarette au drôle de goût et jetai un coup d'œil sur ma montre. Après avoir déchiffré les heures à l'envers et considérant que, toute façon, elle n'avait jamais marché, je décidai que je devais sommeiller depuis à peu près une demi-heure. Regardant par la fenêtre et contemplant les kilomètres qui défilaient, je commençai vraiment à avoir peur. Et si toute l'affaire n'était qu'un horrible jeu, une erreur ou un malentendu ? Le petit épisode dont je venais d'être la victime me portait à croire que je m'étais fait avoir à un niveau que je n'avais pas envisagé, que des dommages subtils, irrémédiables, avaient pu se produire en moi. Un peu tard pour y penser, quand même. Je fis un effort pour garder foi en mon ami, l'enregistrement. J'étais certain que la machine de Rhennius était capable d'inverser l'inversion si cela s'avérait nécessaire. Il suffisait simplement que quelqu'un sache s'en servir.

Je restai ainsi un long moment, espérant qu'une réponse allait me parvenir. Mais la seule chose qui s'abattit sur moi, ce fut la somnolence. Et finalement, le sommeil. Cette fois, ce fut le grand néant, sombre, calme, tel qu'il est censé être, sans toutes les vicissitudes et l'angoisse. La paix. Je dormis toute la nuit jusqu'à ma station. Frais et dispos pour changer, j'atterris sur le pavé familial, remodelai le monde autour de moi et me faufilai à travers un parking, une allée et quatre pâtés de maisons et magasins fermés.

Je m'assurai que je n'étais pas suivi, entrai dans un snack-bar ouvert jour et nuit, et mangeai un repas au goût étrange. Étrange, parce que l'endroit était infect et que la nourriture était délicieuse. Je mangeai deux de leurs célèbres hamburgers et des masses de frites pâteuses. Une gerbe de salade flétrie et quelques tranches de tomates trop mûres accompagnèrent le festin. J'avalai tout goulûment, sans me préoccuper si cela satisfaisait vraiment mes besoins nutritionnels. C'était le meilleur repas que j'avais jamais mangé. Sauf le *milkshake*. Il était imbuvable et je le laissai.

Puis je me mis en route. Ce n'était pas tout près, mais j'avais tout mon temps, j'étais reposé et mon postérieur en avait assez des transports publics pour un temps. Cela me prit près d'une heure pour arriver jusqu'à *Woof & Warp*, mais c'était une nuit propice à la marche.

Le magasin était fermé naturellement, mais au-dessus j'aperçus de la lumière dans l'appartement de Ralph. Je fis le tour, époussetai la gouttière en grimpant et jetai un coup d'œil par la fenêtre. Il était assis, en train de lire, et je pouvais entendre le bruit léger des cordes d'un quartet – je n'arrivais pas à discerner de qui. Bien, dis-je, qu'il soit seul. J'ai horreur d'importuner les gens.

Je frappai au carreau.

Il leva les yeux, regarda fixement un moment dans ma direction et se leva.

La fenêtre s'ouvrit.

– Hello, Fred. Entre donc.

– Merci, Ralph. Comment ça va ?

– Très bien, dit-il. Les affaires aussi.

– Formidable.

J'entrai, fermai la fenêtre, m'installai. J'acceptai un verre dont je ne pus reconnaître le contenu : d'après la cruche sur la table, ce devait être du jus de fruit. Je m'assis. Je ne me sentais pas spécialement désorienté : Ralph changeait si souvent la disposition de ses meubles que, de toute façon, je ne m'y reconnaissais jamais. Ralph est un grand type nerveux, qui se tient mal, avec beaucoup de cheveux noirs. Il sait tout sur l'artisanat. Il enseignait même le tressage de paniers à l'université.

– Ça t'a plu, l'Australie ?

– Oh ! à part quelques mésaventures, j'aurais pu m'y plaire. Je n'ai pas encore décidé.

– Quel genre de mésaventures ?

– Plus tard, plus tard, dis-je. Une autre fois, peut-être. Dis-moi, serait-ce trop te demander de me laisser dormir dans l'ar-rrière-salle, ce soir ?

– Pas du tout. À moins que Woof et toi ayez des mots.

– Nous avons conclu un accord, dis-je. Il dort le nez sous sa queue et je prends les couvertures.

– La dernière fois que tu as dormi ici, c'était le contraire.

– C'est ce qui nous a conduit à conclure un accord.

– Nous verrons ce qui va se passer cette fois-ci. Tu viens d'arriver ?

– Eh bien, oui et non.

Il entoura ses genoux de ses bras et sourit.

– J’admire ton approche directe des choses, Fred. Rien d’évasif ni de trompeur à ton sujet.

– On ne me comprendra jamais, répondis-je. C’est le fardeau de l’honnête homme dans ce monde de coquins. Oui, je viens d’arriver ici, mais pas directement d’Australie. Ça, je l’ai fait il y a quelques jours, et puis je suis reparti, et je viens de revenir. Non, je ne viens pas d’arriver d’Australie. Tu comprends ?

Il secoua la tête.

– Tu as aussi un style de vie simple, presque classique. Dans quel merdier t’es-tu fourré, cette fois-ci ? Un mari jaloux ? Un terroriste ? Un secrétaire syndical ?

– Rien de ce genre, répondis-je.

– Pire ou mieux ?

– Plus compliqué. Qu’est-ce que tu as entendu dire ?

– Rien. Mais ton directeur d’études m’a téléphoné.

– Quand ?

– Il y a un peu plus d’une semaine. Et puis, ce matin.

– Que voulait-il ?

– Il voulait savoir où tu étais. Si j’avais eu de tes nouvelles. Je lui ai répondu non aux deux questions. Il m’a dit qu’un type allait venir pour me poser des questions. Que l’université apprécierait ma coopération. Ça, c’était la première fois. Le type est venu un peu plus tard, m’a posé les mêmes questions, a obtenu les mêmes réponses.

– Est-ce qu’il s’appelait Nadler ?

– Oui. Un gars du gouvernement. Département d’État. En tout cas, c’est ce que disait sa carte d’identité. Il m’a laissé un numéro pour que je l’appelle si j’entendais parler de toi.

– Ne le fais pas.

Il tressaillit.

– Tu n’as pas besoin de me le dire.

– Excuse-moi.

J’écoutai un moment les cordes du quartet.

– Je n’ai plus entendu parler de lui depuis, acheva-t-il, quelques instants plus tard.

– Que voulait Wexroth, ce matin ?

– Il m’a posé les mêmes questions, remises au goût du jour, et il a

laissé un message.

– Pour moi ?

Il hocha la tête. Prit une gorgée de son verre.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Que si j'avais de tes nouvelles, je devais te dire que tu avais été reçu. Que tu pouvais aller prendre ton diplôme à son bureau.

– Quoi ?

J'étais debout, une partie du contenu de mon verre renversé sur ma manche.

– C'est ce qu'il a dit « reçu ».

– Ils ne peuvent pas me faire ça !

Il leva les épaules, les laissa retomber.

– Est-ce qu'il plaisantait ? Ou il était ivre ? Il a dit pourquoi ? Comment ?

– Non – pour tout, dit-il. Il avait l'air sobre et sérieux. Il me l'a même répété.

– Sacré bon Dieu ! Je me mis à arpenter la pièce. Pour qui se prennent-ils ? Ils ne peuvent pas obliger un type à être diplômé comme ça !

– Il paraît qu'ils étaient forcés de le faire.

– On voit bien qu'ils n'ont pas un oncle congelé ! Sacré bon Dieu ! Je me demande ce qui a bien pu arriver ? Je ne vois pas comment ils ont pu le faire. Je ne leur en ai jamais donné la moindre occasion. Comment diable ont-ils pu faire cela ?

– Je n'en sais rien. Il faudrait que tu lui demandes.

– C'est ce que je vais faire ! Crois-moi ! C'est la première chose que je vais faire demain matin, et il va recevoir mon poing dans la gueule !

– Est-ce que cela résoudra quelque chose ?

– Non, mais la revanche fait partie du style de vie classique.

Je me rassis et bus mon verre. Le disque tournait, et tournait.

Plus tard, après avoir rappelé au setter irlandais aux yeux malicieux qui faisait fonction de gardien de nuit au rez-de-chaussée que nous avions conclu un accord concernant les queues et les couvertures, je m'installai sur le divan de l'arrière-salle. Là, un rêve d'une profondeur et d'un symbolisme douteux s'abattit sur moi.

Quelques années plus tôt, j'avais lu un petit livre amusant, intitulé *Sphereland*, écrit par un mathématicien, nommé Burger. C'était la contrepartie du vieux classique, *Flatland*, d'Abbott et l'histoire de l'inversion d'êtres bidimensionnels par une créature de l'espace. Les chiens à pedigree et les bâtards étaient l'image renversée les uns des autres, symétrique mais non congruente. Les corniauds à pedigree étaient plus rares, plus chers, et il y avait une petite fille qui en voulait absolument un. Son père avait tout fait pour accoupler son bâtard avec un chien à pedigree, dans l'espoir que cette union donnerait naissance à une portée de chiots des plus désirables. Mais hélas ! bien que cette union fût féconde, tous les chiots étaient des bâtards. Plus tard, cependant, un visiteur de l'espace des plus obligeants les avait transformés en chiens de race en les faisant tourner dans la troisième dimension. La morale géométrique de l'histoire, bien que je l'eusse comprise, n'était pas ce qui m'avait néanmoins fasciné à propos de l'incident. J'essayais sans cesse d'imaginer le croisement qui avait eu lieu : deux chiens symétriques mais non congruents s'accouplant dans deux dimensions. Le seul processus disponible impliquait une sorte de position *canis observa*, que je visualisais, puis imaginais comme une rotation, une espèce de manège, dans un espace bidimensionnel. Après cela, j'avais pendant quelque temps, choisi le « mandala » ainsi composé pour m'aider à méditer lors de mes cours de yoga. À présent, l'image me revenait à travers les corridors du sommeil : j'étais entouré et submergé par des couples de chiens d'un sérieux extrême, qui tournaient et copulaient, faisant leur chose en silence, tournoyant et à l'occasion se mordillant le cou. Puis un vent glacé m'enveloppa, moi et les chiens. J'avais froid, j'étais seul, j'avais peur.

Je me réveillai pour découvrir que Woof avait volé les couvertures et qu'il dormait dessus, dans un coin, près du four à poterie. En grognant, j'allai les récupérer. Il fit comme si tout cela n'était qu'un malentendu, le fils de pute, mais je n'étais pas aussi stupide et le lui dis. Quand je jetai un coup d'œil plus tard, tout ce que je pus voir, ce fut une queue et des yeux mélancoliques, parmi la poussière et les tessons de poterie.

8.

Ils attendaient que je dise quelque chose, que je fasse quelque chose. Mais il n'y avait rien à dire, rien à faire. Nous allions mourir, et voilà tout. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre, sur la plage, là où la mer vient s'étaler pour refluer aussitôt. Cela me rappelait ma dernière journée et ma dernière nuit en Australie. Seulement là, Ragma était arrivé et m'avait sorti du pétrin. Il devrait toujours y avoir une issue de secours dans toutes les impasses. Mais je n'en voyais pas sur le sable. J'avais beau essayer de toutes mes forces, je n'arrivais pas à trouver une solution au problème.

– Eh bien, Fred ? Vous avez quelque chose à nous dire ? Ou bien devons-nous continuer ? C'est à vous de décider maintenant.

Je regardai Mary, liée sur sa chaise. J'essayais de ne pas voir son visage effrayé, ses yeux apeurés, mais je n'y parvenais pas. À mes côtés, la respiration rauque de Hal s'arrêta, comme s'il se préparait à bondir. Mais Jamie Buckler le remarqua aussi, et sa main s'affermir sur le revolver. Hal ne bondit pas.

– Monsieur Zeemeister, dis-je. Si j'avais cette pierre, je vous en ferais cadeau, entourée d'un beau ruban rose. Si je savais où elle se trouvait, j'irais la chercher ou je vous dirais où elle est. Je n'ai pas envie que Mary meure, ni que Hal meure ; je n'ai pas envie de mourir, moi non plus. Demandez-moi n'importe quoi d'autre, et je vous le dirai.

– Il n'y a rien d'autre qui m'intéresse, dit-il, et il prit les tenailles.

Nous allions être torturés, tués. Il suffisait d'attendre notre tour. Si nous avions eu la clef qu'ils cherchaient, ils nous auraient tués quand même. De toute façon...

Mais nous n'allions pas attendre comme ça, et contempler le spectacle. Nous le savions tous. Nous allions essayer de précipiter les choses. Et Mary, Hal et moi serions les perdants.

Où que vous soyez, qui que vous soyez, pensai-je de toutes mes forces, si vous pouvez faire quelque chose, faites-le maintenant !

Zeemeister prit le poignet de Mary, leva sa main. Au moment où il allait prendre un de ses doigts dans les tenailles, le père Noël ou l'un de ses anges se glissa dans la pièce.

En sortant de Jefferson Hall, jurant entre mes dents, je décidai qu'un fonctionnaire du Département d'État, du nom de Theodore Nadler, serait le prochain type à qui j'allais faire un œil au beurre noir. En contournant la fontaine pour me diriger vers la cafétéria du campus, je me souvins que j'avais promis à Hal de l'appeler dans un jour ou deux. Je décidai de l'appeler avant d'essayer le numéro de Nadler que Wexroth m'avait donné.

Avant de l'appeler, je pris une tasse de café et un beignet, et réalisai soudain, au bout de treize ans, que pour rendre le breuvage de la cafétéria buvable, il suffisait d'inverser ses molécules ou bien celles de celui qui le buvait. J'aperçus Ginny à une table, dans un coin, et toutes mes bonnes intentions s'évaporèrent. Je m'arrêtai, commençai à me diriger vers elle. C'est alors que quelqu'un se déplaça et que je vis qu'elle était avec un type que je ne connaissais pas. Je décidai que je la verrais une autre fois et me dirigeai vers les cabines téléphoniques. Elles étaient toutes occupées. Aussi sirotai-je mon café en attendant. De long en large. Gorgée après gorgée.

J'entendis derrière mon dos, « Hé, Cassidy ! Viens donc, voilà le gars dont je te parlais ! »

En me retournant, je vis Rick Liddy, un étudiant en littérature anglaise qui avait réponse à tout, sauf en ce qui concernait ce qu'il allait faire de son diplôme, juin venu. À côté de lui, se tenait une version plus grande de lui-même portant un T-shirt de Yale.

– Fred, voici mon frère Paul. Il est venu visiter les bas-fonds, dit-il.

– Hello ! Paul.

Je posai ma tasse de café sur le rebord de la fenêtre et lui tendis la mauvaise main. Je me rattrapai à temps, lui serrai la main droite, me sentant idiot.

– Le voici, dit Rick, tel le Juif errant ou le chasseur solitaire.

L'homme qui ne passera jamais sa licence. Sujet d'innombrables ballades et de versets : Fred Cassidy – l'éternel étudiant.

– Tu as oublié le Hollandais volant, dis-je. Et maintenant, c'est docteur Cassidy, sacré bon Dieu !

Rick se mit à rire.

– Est-ce vrai que vous grimpez sur les toits la nuit ? demanda Paul.

– Ça m'arrive, dis-je, en sentant un abîme s'ouvrir entre nous. Ce sacré parchemin me coûtait déjà. Ouais, c'est vrai.

– C'est formidable, s'exclama-t-il, c'est vraiment formidable. J'ai toujours voulu faire la connaissance du véritable Fred Cassidy –

l'escaladeur.

– J'ai bien peur que ce soit fait, dis-je.

Quelqu'un raccrocha et je me précipitai sur le téléphone libre.

– Excusez-moi.

– Ouais. À bientôt, Fred. Oh ! pardon, Doc.

– Ravi d'avoir fait votre connaissance.

Je me sentais étrangement déprimé tandis que je composai le numéro de Hal à l'envers. La ligne était occupée apparemment. J'essayai alors d'appeler Nadler. Une voix féminine sur bande magnétique me demanda le numéro où l'on pouvait me joindre, si je voulais laisser un message, ou les deux. Je ne me pliai à aucune de ses propositions, et essayai le numéro de Hal encore une fois. Je l'obtins au bout du fil en une fraction de seconde, sembla-t-il, dès que la sonnerie se mit en branle.

– Oui ? Allô ?

– Tu n'as pas couru le marathon que je sache, dis-je, comment se fait-il que tu sois hors d'haleine ?

– Fred ! Enfin ! Sacré bon Dieu !

– Désolé de ne pas t'avoir appelé plus tôt. Il s'est passé des tas de choses.

– Il faut que je te voie !

– C'est ce que j'avais l'intention de faire, moi aussi.

– Où es-tu ?

– À la cafétéria de l'université.

– Reste là. Non. Attends une minute !

J'attendis. Dix ou quinze secondes tombèrent ou furent poussées.

– J'essaie de penser à un endroit dont tu pourrais te souvenir, dit-il, puis : Écoute. Ne dis pas si tu le sais, mais tu te souviens où nous étions, il y a environ deux mois, quand tu t'es disputé avec cet étudiant en médecine, Ken ? Un gars mince, toujours très sérieux ?

– Non, dis-je.

– Je ne me souviens pas de toute la discussion mais voilà la fin : tu as dit que le docteur Richard Jordan Gatling avait fait plus pour le développement de la chirurgie moderne que Hals-ted. Il t'a demandé quelles étaient les techniques que le docteur Gatling avait mises au point, et tu as répondu qu'il avait inventé la mitrailleuse. Il t'a dit que tu n'étais pas drôle et il est parti. Tu m'as dit que c'était un con, qui

prenait son diplôme pour le Saint-Graal. Tu te rappelles où c'était ?

- Oui, maintenant, ça me revient.
- Bien. Vas-y, s'il te plaît et attends-moi.
- Très bien, je comprends.

Il raccrocha et moi aussi. Bizarre. Et troublant. Tentative flagrante d'empêcher un indiscret de savoir où nous allions nous rencontrer. Qui ? Pourquoi ? Et combien ?

Je sortis rapidement de la cafétéria puisque je l'avais mentionnée dans notre conversation. Me dirigeai vers le nord, sorti du campus, marchai, traversai trois rues. Puis deux sur la gauche. Au milieu d'une rue transversale : c'était là. Une petite librairie où j'aimais aller environ une fois par semaine pour voir ce qu'on avait publié de nouveau. Hal y venait souvent avec moi.

Je flânai pendant peut-être une demi-heure, en regardant les titres à l'envers. Je lisais une page de temps à autre pour m'exercer à ma nouvelle condition – juste au cas où les choses resteraient sens dessus dessous pendant un certain temps. La première phrase de l'un des *John Berryman* prit *de chants du rêve* soudain un sens tout particulier personnel

Je pourchassai mon image le long du couloir

Mon image en mille morceaux

Et je me mis à penser aux mille morceaux épars de moi-même, depuis l'état de parasite jusqu'à celui de raisin sec et tout le reste. Valait-il la peine de pourchasser l'image dans le miroir ? Je me le demandai. Je n'avais jamais vraiment essayé. Mais aussi...

J'étais en train de me tâter pour savoir si j'allais acheter le livre lorsque je sentis une main sur mon épaule.

- Fred, viens.
- Hello Hal. Je me demandais.
- Dépêche-toi. Je suis garé en double file.
- Okay.

Je remis le livre à sa place et suivis Hal. Je vis la voiture, grimpai dedans. Hal se mit au volant et démarra. Il ne prononça pas une parole tandis qu'il se frayait un chemin à travers la circulation, et puisqu'il était évident que quelque chose le tourmentait, je décidai d'attendre qu'il soit prêt à m'en faire part. J'allumai une cigarette et regardai par la vitre.

Il lui fallut plusieurs minutes pour nous sortir des encombrements

et prendre une route plus tranquille. C'est alors qu'il se mit à parler.

– Dans le mot que tu as laissé, tu disais que tu avais eu une idée et que tu allais vérifier si elle était bonne. Je suppose qu'il s'agit de la pierre ?

– Il s'agissait de toute l'affaire, répondis-je, alors, je pensais que cela concernait la pierre aussi, d'une façon ou d'une autre. Je n'en suis plus aussi certain maintenant.

– Peux-tu commencer par le commencement et me raconter ?

– Et ta fameuse histoire urgente ?

– Je veux entendre tout ce qu'il t'est arrivé d'abord. D'accord ?

– D'accord. Où allons-nous, comme ça ?

– Pour l'instant, nulle part. Raconte-moi tout, s'il te plaît, depuis le moment où tu es parti de chez moi jusqu'à maintenant.

C'est ce que je fis. Je parlai, et parlai, et tous les buildings disparurent au bout d'un moment, l'herbe se mit à pousser le long de la route, de plus en plus haute, fut rejointe par quelques arbres maigrichons, une vache de temps à autre, des rochers et quelques lièvres. Hal écoutait, hochait la tête, posait une question de temps en temps, tout en conduisant.

– Alors, dis-moi, en ce moment, pour toi, je conduis de l'autre côté ? demanda-t-il.

– Oui.

– Fascinant.

Je m'aperçus alors que nous approchions de l'océan, que nous roulions dans un paysage parsemé de cabanons d'été, pour la plupart désertés à cette époque de l'année. J'étais si absorbé dans mon histoire que je n'avais pas réalisé que nous roulions depuis près d'une heure.

– Et tu as un doctorat garanti authentique, maintenant ?

– C'est ce que j'ai dit

– Très étrange.

– Hal, tu cherches à gagner du temps. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu ne veux pas me dire ?

– Regarde sur le siège arrière, dit-il.

– Okay ! C'est plein de merdes, comme d'habitude. Tu devrais quand même nettoyer.

– La veste, dans le coin. C'est enveloppé dans la veste.

J'attrapai la veste et la déroulai.

– La pierre ! Alors, c'est toi qui l'avais !

– Non, dit-il.

– Alors, où l'as-tu trouvée ? Où était-elle ?

Hal tourna sur une route secondaire. Un couple de mouettes foncèrent devant nous.

– Examine-la bien, dit-il. Regarde-la soigneusement. C'est elle, n'est-ce pas ?

– Ça lui ressemble, sans aucun doute. Mais je ne l'ai jamais examinée de très près.

– Il faut que ce soit elle, dit-il. Imagine que je l'ai trouvée au fond d'une caisse que je n'avais pas encore déballée. Et tiens-toi-en là.

– Que veux-tu dire, « tiens-toi-en là » ?

– Je suis allé au labo de Byler, la nuit dernière, et je l'ai prise sur l'étagère. Il y en avait plusieurs. Elle est aussi bonne que celle qu'il nous a donnée. Tu ne vois pas de différence, n'est-ce pas ?

– Non, mais je ne suis pas un expert. Que se passe-t-il ?

– On a kidnappé Mary, dit-il.

Je le regardai. Son visage était dénué d'expression, ce qui était sa manière de réagir, quand quelque chose comme ça est vrai.

– Quand ? Comment ?

– Nous nous sommes disputés et elle est allée chez sa mère, la nuit où tu es venu...

– Oui, je m'en souviens.

– Eh bien, je voulais l'appeler le lendemain pour arranger les choses. Mais plus je réfléchissais, plus je pensais que ce serait bien plus gentil que ce soit elle qui m'appelle d'abord. J'aurais eu, dans ce cas, une sorte de petite victoire morale, avais-je décidé. Alors, j'ai attendu. J'ai failli téléphoner plusieurs fois mais j'ai résisté – en espérant toujours qu'elle allait m'appeler. Elle ne l'a pas fait, et j'ai laissé traîner les choses assez longtemps. Trop longtemps. J'ai décidé de laisser passer une autre nuit. Je l'ai fait, et puis, le lendemain matin, j'ai téléphoné à sa mère. Non seulement elle n'était pas là, mais elle n'y avait jamais été. Sa mère n'avait pas eu de ses nouvelles. Je me suis dit, okay, elle a été raisonnable, elle n'a pas voulu en faire une histoire de famille. Elle a dû changer d'avis et est allée dormir chez l'une de ses amies. Je les ai toutes appelées. Rien.

« Et puis, entre deux appels, poursuivit-il, quelqu'un m'a téléphoné. C'était une voix d'homme : il m'a demandé si je savais où

était ma femme. J'ai pensé tout de suite qu'elle avait eu un accident. Mais il m'a dit qu'elle se portait très bien, qu'il allait même me laisser lui parler dans une minute. Ils l'avaient kidnappée. Ils avaient attendu toute une journée pour me faire peur. Maintenant, ils allaient me dire ce qu'ils voulaient en échange, pour que je la récupère tout entière.

– La pierre, évidemment.

– Évidemment. Et tout aussi évidemment, il ne m'a pas cru quand je lui ai dit que je ne l'avais pas. Il m'a dit qu'ils me donnaient vingt-quatre heures pour mettre la main dessus. Et quand ils me rappelleraient, ils me diraient ce qu'il faudrait que je fasse. Puis il m'a laissé parler à Mary. Elle a dit qu'elle allait bien, mais elle avait l'air terrifié. J'ai dit au type de ne pas lui faire de mal, que je lui promettais de chercher la pierre. Alors, je me suis mis à la chercher. J'ai fouillé partout chez moi. Puis chez toi. J'ai toujours ma clef.

– As-tu trouvé des individus en train de porter des toasts à la Reine ?

– Aucune trace de tes visiteurs. J'ai cherché cette pierre dans tous les endroits possibles et imaginables. Finalement, j'ai renoncé. Elle n'est plus là, un point, c'est tout.

Il se tut. Nous roulions sur une route étroite et tortueuse. De temps à autre, nous apercevions la mer, à travers le feuillage, sur ma gauche/sa droite.

– Alors ? dis-je. Et après ?

– Il m'a appelé le lendemain, m'a demandé si je l'avais. Je lui ai répondu que non, et il a dit qu'ils allaient tuer Mary. Je l'ai supplié, je lui ai dit que je ferais n'importe quoi

– Attends. Pourquoi n'as-tu pas appelé la police ?

Il secoua la tête.

– Il m'avait dit de ne pas le faire – la première fois. La moindre indication à la police, et je ne la reverrais plus. J'y ai pensé à appeler les flics, mais j'ai eu peur. S'ils l'apprenaient... Je ne pouvais pas courir le risque. Qu'aurait-tu fait à ma place ?

– Je n'en sais rien, dis-je. Mais continue. Que s'est-il passé, après ?

– Il m'a demandé si je savais où tu étais, a dit que tu pourrais probablement m'aider à la trouver.

– Ah ! Désolé. Continue.

– Encore une fois, j'ai dû lui dire que je ne savais pas, mais que j'attendais un coup de téléphone de toi. Il m'a dit qu'ils me donnaient encore un jour pour trouver la pierre, ou pour te trouver toi. Puis il a

raccroché. Plus tard, j'ai pensé aux pierres dans le labo de Paul, je me suis demandé si elles étaient toujours là. Si oui, pourquoi ne pas essayer d'en faire passer une pour la vraie ? C'était, sans nul doute, de bonnes copies. Celui qui les avait faites s'y était même trompé pendant un temps. Plus tard, dans la journée, j'ai réussi à forcer la serrure de son labo. J'étais assez désespéré pour essayer n'importe quoi. Il y en avait quatre sur l'étagère, et j'ai pris celle que tu tiens maintenant entre tes mains. Je l'ai emportée chez moi et j'ai attendu. Il m'a retéléphoné ce matin – juste avant que tu appelles –, et je lui ai dit que je l'avais retrouvée au fond d'une vieille caisse. Il a eu l'air content. Il m'a même laissée parler à Mary encore une fois. Elle m'a dit qu'elle allait bien. Puis, il m'a expliqué où je devais apporter la pierre, pour l'échange : Mary contre la pierre.

– Et c'est là que nous allons maintenant ?

– Oui. Je ne t'aurais pas mêlé à cela inutilement, mais ils semblent si persuadés que tu es une sorte d'autorité en la matière que, quand tu m'as appelé, il m'est venu à l'esprit que si tu étais là pour corroborer mon histoire, il n'y aurait pas de question concernant l'authenticité de la pierre. Je n'aime pas te faire ce genre de truc, mais c'est une question de vie ou de mort.

– Ouais. Comme ça, ils pourront nous tuer tous.

– Pourquoi ? Ils vont avoir ce qu'ils veulent. Pourquoi s'en prendraient-ils à nous ?

– Témoins, dis-je.

– De quoi ? Ce sera notre parole contre la leur que l'incident a même eu lieu. Il n'y a pas de trace, pas de preuve de kidnapping ou autre chose. Pourquoi briseraient-ils le statu quo en nous tuant, en risquant une enquête pour homicide ?

– Toute cette affaire pue, voilà pourquoi. Nous n'avons pas suffisamment de faits en main pour comprendre leurs motifs.

– Que pouvais-je faire d'autre ? Appeler la police et mettre en danger la vie de Mary ?

– Je t'ai déjà dit que je ne savais pas. Mais au risque de te paraître ignoble, tu aurais pu me laisser en dehors de ça.

– Désolé, dit-il. J'ai réfléchi rapidement et j'ai peut-être pris une mauvaise décision. De toute façon, je ne voulais pas t'em-mener là-bas les yeux fermés. Je sais que je te dois des explications et c'est pour cela que je t'en donne. Nous n'y sommes pas encore. Il est encore temps de te déposer si tu ne veux pas être de la partie. J'avais l'intention de t'offrir le choix après t'avoir tout expliqué. Maintenant

que c'est fait, c'est à toi de décider. Mais le temps presse.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Quand doit avoir lieu ce rendez-vous ? demandai-je.

– Dans une demi-heure environ.

– Où ?

– A une quinzaine de kilomètres, je crois. Je suis les repères qu'ils m'ont donnés. Puis nous devons garer la voiture et attendre.

– Je vois. Tu n'as pas reconnu la voix ou autre chose ?

– Non.

Je regardai la fausse pierre, mi-opaque ou mi-transparente, selon la philosophie et la vision de chacun, très lisse, striée de raies laiteuses et rougeâtres. Elle ressemblait à une sorte d'éponge fossilisée ou à un bloc de corail à sept branches, aussi polie que du verre, plus brillante aux extrémités qu'aux attaches. De minuscules taches noires et jaunes étaient distribuées un peu partout. Elle avait environ dix-sept centimètres de long et sept de large. Elle était plus lourde qu'elle ne le paraissait

– Très beau travail, dis-je. Je ne la distingue pas de l'autre. Oui, je vais avec toi.

– Merci.

Nous roulâmes pendant encore une quinzaine de kilomètres. J'observai le paysage en me demandant ce qui allait se passer. Hal tourna dans une piste défoncée – on ne pouvait pas appeler cela vraiment une route – tout près de la plage. Il arrêta la voiture au bord d'un marécage, entouré d'un rideau d'arbres. Nous descendîmes, allumâmes une cigarette et attendîmes. D'où nous étions, on pouvait sentir l'odeur de la mer, la sentir et la goûter. Le sol était caillouteux, l'atmosphère humide. Je posai un pied sur un tronc d'arbre abattu et contemplait la mare stagnante, piquée et mutilée de roseaux et de reflets.

Après plusieurs cigarettes, Hal regarda encore une fois sa montre.

– Ils sont en retard, dit-il.

Je haussai les épaules.

– Ils sont probablement en train de nous surveiller en ce moment même pour s'assurer que nous sommes seuls, dis-je. C'est ce que je ferais – pendant longtemps – et je posterai aussi un autre guetteur sur la route.

– Probable, acquiesça-t-il. Je suis fatigué d'être debout. Je vais

m'asseoir dans la voiture.

Je me retournai aussi et aperçus Jamie Buckler debout, près de l'arrière de la voiture, qui nous regardait. Il ne semblait pas être armé mais ce n'était pas nécessaire qu'il nous menace d'une arme quelconque. Il savait que nous obéirions à toutes ses instructions sans mot dire.

– C'est vous qui m'avez téléphoné ? demanda Hal en s'avançant.

– Oui. Vous l'avez ?

– Est-ce qu'elle va bien ?

– Elle va très bien. Vous l'avez ?

Hal s'arrêta et déballa la pierre. Il la lui montra, exposée sur sa veste.

– Voilà. Vous voyez ?

– Ouais. O. K. ! Allons-y.

– Où ?

– Pas très loin. Faites demi-tour et allez tout droit, dit-il, en indiquant le chemin d'un geste de la main. Il y a un sentier.

Nous empruntâmes le chemin qu'il nous avait indiqué. Jamie fermait la marche. S'enroulant à travers les broussailles, le sentier nous mena encore plus près de la plage. Finalement, j'aperçus la mer toute proche, grise aujourd'hui, parsemée de moutons. Puis de nouveau, le chemin nous en éloigna, et, peu de temps après, je vis apparaître le lieu de notre destination – trapu, avec un toit pointu, situé sur une modeste colline, quelques tuiles manquantes – un petit cabanon qui avait vu de meilleures mers avant ma naissance.

– Le cabanon ? demanda Hal.

– Oui, le cabanon, dit Jamie derrière nous.

Nous montâmes jusque-là. Jamie nous précéda, frappa quelques coups sur la porte, une sorte de code sans doute, et dit : « Pas de danger, c'est moi. Il l'a. Cassidy est là aussi. »

Un « O. K. ! » nous parvint de l'intérieur.. Jamie ouvrit la porte, se retourna vers nous. D'un signe de tête, il nous indiqua d'entrer et, passant devant lui, nous entrâmes.

Je ne peux pas dire que je fus surpris de voir Morton Zeemeister assis à la table de cuisine pleine d'entailles, un revolver posé près de sa tasse de café. À l'autre bout de la pièce, au-delà de la kitchenette, Mary était assise sur le siège apparemment le plus confortable de l'endroit. Elle était attachée mais on lui avait laissé une main libre et il

y avait aussi une tasse de café sur la table à côté d'elle. L'aire de la salle à manger comportait deux fenêtres, comme le living-room. Sur le mur du fond, se détachaient deux portes – une chambre à coucher et les chiottes ou un placard, sans doute. Il n'y avait pas de faux plafond, on apercevait les poutres nues où étaient accrochés une épuisette, des filets de pêche, des rames et autres babioles. Il y avait un vieux canapé, quelques chaises bancales, des tables basses et des lampes dans le living-room. Aussi une cheminée vide et un tapis décoloré. La kitchenette comprenait une petite cuisinière, un réfrigérateur, un placard et un chat noir assis à l'autre bout de la table, en face de Zeemeister, se léchant les pattes.

Zeemeister sourit à notre entrée, et ne leva son revolver que lorsque Hal essaya de se précipiter vers Mary.

– Revenez ici, dit-il. Elle va très bien.

– C'est vrai ? demanda Hal à Mary.

– Oui, dit-elle. Ils ne m'ont rien fait.

Mary est une fille blonde, petite, un peu écervelée, aux traits juste un peu trop aigus pour mon goût. Je craignais que cette aventure ne l'ait rendue hystérique, mais en dehors des marques, normales dans ces circonstances, de la fatigue et de la tension, son visage témoignait d'un calme qui dépassait tous mes espoirs. Hal avait peut-être mieux choisi que je ne le croyais. J'étais content.

Hal battit en retraite, se rapprocha de la table. Je tournai la tête quand j'entendis la porte se refermer, la clé tourner dans la serrure. Jamie s'y était adossé et nous regardait. Il avait ouvert sa veste et je vis qu'il avait un revolver glissé dans sa ceinture.

– Montrez, dit Zeemeister.

Hal déroula encore une fois sa veste et lui tendit la pierre.

Zeemeister repoussa son revolver et sa tasse de café. Il mit la pierre devant lui et la regarda fixement. La tourna plusieurs fois entre ses mains. Le chat se leva, s'étira et sauta de la table.

Il se carra alors sur sa chaise, les yeux toujours fixés sur la pierre.

– Vous avez dû vous donner beaucoup de mal, les gars, commençait-il.

– En fait, dit Hal, nous...

Zeemeister frappa la table du plat de la main. La fausse pierre en sauta.

– C'est une copie ! dit-il.

– C'est celle que nous avons toujours eue, offris-je comme

explication, mais Hal avait viré au rouge intense. Il avait toujours été un mauvais joueur de poker.

– Je ne vois pas comment vous pouvez dire ça ! cria-t-il. Je vous ai apporté ce satané truc ! C'est la vraie pierre ! Laissez-la partir maintenant !

Jamie, abandonnant sa position, s'approcha de Hal. A ce moment Zeemeister leva les yeux. Il hocha la tête une seule fois, imperceptiblement, et Jamie s'arrêta.

– Je ne suis pas assez idiot pour qu'on me fasse prendre une copie pour l'original. Je sais ce que je veux et je suis tout à fait capable de le reconnaître. Ce n'est pas la vraie, dit-il en repous tant la pierre d'une chiquenaude. Vous le savez aussi bien que moi. Ça valait le coup, parce que c'est une bonne copie. Mais vous avez joué votre dernière carte. Où est la vraie ?

– Si ce n'est pas celle-là, dit Hal, alors, je ne sais pas.

– Et vous, Fred ?

– C'est celle que nous avons toujours eue, répondis-je. Si c'est un faux, alors, nous n'avons jamais eu la vraie.

– Très bien.

Il se leva en s'aidant des deux mains.

– Passons au salon, dit-il en prenant son revolver.

Jamie sortit le sien et nous obéîmes.

– Je ne sais pas combien vous pensez en tirer, dit Zeemeister, ni combien on a pu vous en offrir. Ni d'ailleurs si vous ne l'avez pas déjà vendue. Quoi qu'il en soit, vous allez me dire où se trouve la pierre maintenant et qui est dans le coup, à part vous. Et surtout, n'oubliez pas qu'elle ne vaut plus rien si vous êtes morts. On dirait que c'est ce qui va se passer.

– Vous faites erreur, dit Hal.

– Non, c'est vous qui l'avez faite, l'erreur, et maintenant les innocents vont payer.

– Que voulez-vous dire ? demanda Hal.

– Ça devrait vous paraître évident, répliqua-t-il. Puis, mettez-vous là et ne bougez pas. Jamie tire si jamais ils bougent.

Nous nous arrê tâmes à l'endroit indiqué, à l'autre bout de la pièce, en face de Mary. Zeemeister vint se mettre à la droite de Mary. Jamie se posta à sa gauche, revolver au poing.

– Et vous, Fred ? demanda Zeemeister. Est-ce que vous avez

rafraîchi vos souvenirs depuis l'Australie ? Peut-être que vous vous souvenez de quelque chose que vous n'avez pas mentionné à ce pauvre Hal – quelque chose qui pourrait sauver la vie de sa femme... Dans ce cas...

Il sortit une paire de tenailles de sa poche et la posa à côté de la tasse de café de Mary. Hal se retourna pour me regarder. Ils attendaient tous que je dise quelque chose, que je fasse quelque chose. Je regardai par la fenêtre et me demandai où pouvait bien se trouver l'issue de secours.

L'apparition fit une entrée silencieuse par la pièce du fond. L'expression de Hal avait dû leur donner l'alarme, parce que je suis certain que mon visage resta impassible. Ça n'avait d'ailleurs pas d'importance, car l'apparition parla avant même que Zeemeister tourna la tête.

– Non ! dit-elle, et aussi : pas un geste ! Laissez tomber, Jamie ! Un seul geste vers votre revolver, Morton, et vous ne serez plus qu'une statue de ce vieil Henry Moore ! Restez tranquille !

C'était Paul Byler, dans son manteau sombre, le visage aminci, portant quelques rides de plus. Mais sa main ne tremblait pas et elle tenait un 45. Zeemeister prit une pose d'une immobilité éloquente. Jamie qui avait l'air de ne pas encore s'être décidé, jeta un coup d'œil sur Zeemeister pour y chercher un signe.

Je soupirai presque, ressentant quelque chose proche du soulagement. Il y avait toujours une issue de secours dans les impasses. Ça m'en avait tout l'air, si seulement...

Catastrophe !

Une masse de cordages, de filets, de balises et de cannes à pêche en morceaux firent entendre un bruit bizarre, glissèrent, pour finalement s'abattre sur Paul. Il secoua la tête, brassa l'air de ses mains – et à ce moment, Jamie se décidant à ne pas jeter son revolver, le braqua sur Paul.

Des réflexes, qui d'habitude ne me viennent pas quand je suis sur la terre ferme, me poussèrent à prendre une décision pour laquelle je ne suis ni à blâmer ni à glorifier. Si toute cette histoire ne m'avait pas mis les nerfs à fleur de peau, je ne crois pas que je me serais rué sur un homme armé.

Mais tout allait bien se terminer, n'est-ce pas ? C'est toujours comme ça dans les films à grand spectacle.

Je bondis sur Jamie, les bras tendus.

Sa main arrêta son mouvement une fraction de seconde, puis pointa le revolver vers moi et tira, à bout portant.

Ma poitrine explosa et le monde s'évanouit.

Et autant de pris pour les films à grand spectacle.

9.

Il est bon de s'arrêter périodiquement pour réfléchir sur les bénéfices du système moderne d'éducation supérieure.

Je pense qu'il faut déposer toutes les offrandes aux pieds de mon saint patron, Éliot, président de Harvard. Ce fut lui qui, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, trouva qu'il serait bon de desserrer un peu la camisole de force universitaire. Ce qu'il fit, en oubliant de fermer la porte derrière lui en sortant. Pendant près de treize ans, je lui ai rendu grâces une fois par mois, à cet instant, chargé d'émotion, où j'ouvrais l'enveloppe contenant le chèque de ma rente. Ce fut lui qui introduisit le système des options, tonique modeste à l'époque, dans un programme d'études d'une rigidité insurmontable jusque-là. Et, comme c'est souvent le cas en ce qui concerne les toniques, les résultats furent contagieux. Et sujets à mutation. Leur incarnation actuelle, par exemple, m'a permis de rester l'esprit éveillé, sans tomber dans la monotonie, en suivant l'étoile scintillante de la culture. En d'autres termes, s'il n'avait pas existé, je n'aurais jamais eu le temps ni l'occasion d'explorer des choses aussi délicieuses et instructives que les coutumes de l'*Ophrys speculum* et de la *Cryptostylis leptochila*, dont je pris connaissance lors d'un séminaire de botanique qu'on aurait, autrefois, refusé de me laisser suivre. Il faut voir les choses comme elles sont. Je dois à cet homme le style de vie que je mène et nombre de choses agréables qui le remplissent. Et je ne suis pas un ingrat. Comme devant toute forme de dette impossible à payer de retour, je le reconnais librement.

Et qui est cette *Ophrys* ? Qui est-elle ? Pour que tous nos jeunes pastoraux chantent ses louanges ? Et *Cryptostylis* ? Je suis content que vous posiez la question. En Algérie, vit un insecte qui ressemble à la guêpe, et qu'on appelle *Scolia ciliata*. Le mâle dort pendant un certain temps dans un trou, dans le sable, puis se réveille et émerge vers le mois de mars. La femelle, suivant une coutume qui n'est pas particulière à l'hyménoptère, reste endormie un mois de plus. Son compagnon, d'une façon bien compréhensible, commence à s'agiter et à explorer de son regard myope le paysage. Et voilà ! Qu'est-ce qui est en pleine floraison à cette époque de l'année, dans son proche voisinage, si ce n'est la délicate orchidée, l'*Ophrys speculum*, dont les fleurs ressemblent étonnamment au corps de la femelle de l'insecte. Le reste est prévisible. Et c'est de cette manière que s'accomplit la

pollinisation de l'orchidée, tandis que l'insecte va, de fleur en fleur, leur rendre hommage. Une pseudo-copulation, voilà comment Oakes Ames appelle ça : l'association symbiotique de deux systèmes de reproduction différents. L'orchidée *Cryptostylis leptochila* séduit la guêpe ichneumonide, la *Lissopimpla semipunctata* de la même manière, dans le même but, avec une adresse encore plus subtile, car le parfum qu'elle dégage ressemble à l'odeur de la guêpe femelle. Insidieux. Délicieux. Moralité à gogo, dans le sens philosophique le plus strict. Voilà ce qu'est l'éducation. Si mon cher oncle Albert, tout raide, et le président Eliot n'avaient pas existé, je n'aurais jamais bénéficié de ces expériences et de la lumière qu'elles jettent continuellement sur ma propre condition.

Par exemple, tandis que j'étais allongé là, sans savoir encore exactement où se situait ce « là », quelques cours sur les orchidées traversèrent ainsi mon esprit, entremêlés de bruits non identifiables et de formes et de couleurs indéfinissables. J'arrivai rapidement à la conclusion que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, et que quelquefois, ça n'a pas d'importance. Et qu'on peut se faire baiser de la pire des façons, le plus souvent avec implication des muscles spinaux.

Je testai mon environnement à tâtons.

« Ouille ! Ouille ! » et « Ouille ! » dis-je – pendant combien de temps, je n'en sais rien – quand finalement l'environnement répondit en m'enfonçant un thermomètre dans la bouche et en prenant mon pouls.

– Vous êtes réveillé, Monsieur Cassidy ? s'enquit une voix dont le registre pouvait aller du féminin au neutre.

– Ouais, répondis-je, en ouvrant un œil et en le refermant aussitôt, après avoir examiné le visage de l'infirmière.

– Vous avez beaucoup de chance, Monsieur Cassidy, dit-elle en retirant le thermomètre. Je vais aller chercher le docteur maintenant. Il meurt d'envie de vous parler. Restez tranquille. Ne vous fatiguez pas.

Comme je ne me sentais pas un besoin particulier de faire des galipettes ou des tractions, ce ne me fut pas difficile d'obéir à ces ordres. Je refis le truc de l'œil, et cette fois, tout resta clair. Ce tout se composait de ce qui semblait être une chambre d'hôpital, avec moi dans un lit, près d'un mur, près d'une fenêtre. J'étais allongé sur le dos et découvris rapidement que toute ma poitrine était enveloppée de gaze et de sparadrap. Je tressaillis à l'idée de l'éventuel retrait de ce costume. Celui qui n'a pas été mutilé n'a pas le monopole de l'anticipation.

Quelques moments plus tard, semble-t-il, un jeune homme costaud, revêtu de l'inévitable blouse blanche, un stéthoscope débordant de sa poche, poussa un sourire dans la pièce et s'approcha plus près. Il transféra un carnet de notes d'une main à l'autre et se saisit d'une des miennes. Je crus qu'il voulait prendre mon pouls, mais non, c'était pour me la serrer.

– Monsieur Cassidy, je suis le docteur Drade, dit-il. Nous nous sommes rencontrés plus tôt, mais vous ne vous en souvenez pas. C'est moi qui vous ai opéré. Je suis content de voir que votre poignée de main est vigoureuse. Vous avez beaucoup de chance.

Je toussai, et cela me fit mal.

– Content de l'apprendre, dis-je.

Il leva son carnet.

– Puisque votre main va si bien, dit-il, puis-je avoir votre signature sur quelques papiers que j'ai là ?

– Attendez une minute, dis-je, je ne sais même pas ce qu'on m'a fait. Je ne vais pas signer comme ça.

– Oh ! ce n'est pas cela, dit-il. On vous fera signer ce genre de papier quand vous sortirez. Non, c'est simplement pour me donner la permission d'utiliser votre dossier médical et quelques photos que j'ai eu la chance d'obtenir pendant l'opération, en vue d'écrire un article.

– Quel genre d'article ? demandai-je.

– Sur la raison pour laquelle je vous ai dit que vous avez de la chance. Vous avez reçu une balle dans la poitrine, vous savez.

– Je suis parvenu à cette conclusion tout seul.

– N'importe qui, à votre place, en serait mort. Mais pas notre bon vieux Cassidy. Vous savez pourquoi ?

– Dites-moi.

– Votre cœur est inversé.

– Oh !

– Comment avez-vous fait pour vivre jusqu'ici sans vous apercevoir de l'anatomie particulière de votre système sanguin ?

– Ce n'est pas exactement cela, dis-je. Mais il faut bien dire que c'est la première fois que je reçois une balle en pleine poitrine.

– Eh bien, votre cœur est l'image inversée d'un cœur ordinaire. La veine cave est à gauche et l'artère pulmonaire reçoit le sang de votre ventricule gauche. Vos veines pulmonaires amènent le sang oxygéné à l'oreillette droite et le ventricule droit le propulse par la crosse

aortique qui est orientée vers la droite. Votre myocarde, en conséquence, est hypertrophié non plus à gauche mais à droite. N'importe qui, à votre place, aurait été touché au ventricule gauche, ou peut-être aurait eu l'aorte sectionnée. Dans votre cas, la balle est entrée sans faire de dégâts à côté de la veine cave inférieure.

Je toussai encore une fois.

– Sans faire trop de dégâts, corrigea-t-il. Il y a quand même un trou. Mais je vous l'ai refermé très proprement. Vous serez sur pied en très peu de temps.

– Formidable.

– Maintenant, à propos de ces papiers...

– Ouais. O. K. ! N'importe quoi pour la science et le progrès.

Pendant que je signalais ses papiers en me demandant sous quel angle la balle était entrée, je l'interrogeai :

– Comment m'a-t-on amené ici ?

– La police vous a amené à la salle des urgences, dit-il. Ils ne nous ont pas donné d'explications quant à la, euh, nature des circonstances dans lesquelles les coups de feu ont été tirés.

– Les coups de feu ? Combien y a-t-il eu de blessés ?

– Eh bien, sept en tout. Je ne suis pas censé discuter des autres patients, vous savez.

Je m'arrêtai au milieu d'une signature.

– Hal Sidmore est mon meilleur ami, dis-je, en levant le stylo et en regardant les formulaires d'une façon significative, et sa femme s'appelle Mary.

– Ils n'ont pas été sérieusement touchés, dit-il rapidement. M. Sidmore a eu le bras cassé et sa femme quelques égratignures. Voilà tout. En fait, il attend avec impatience de vous voir.

– Je veux le voir, dis-je. Je me sens très bien.

– Je vais vous l'envoyer dans un moment.

– Très bien.

Je terminai ma tâche et lui rendis son stylo et ses papiers.

– Ne pourrait-on pas me soulever un peu ? demandai-je.

– Je ne vois pas de contre-indication.

Il ajusta le lit.

– Et pourriez-vous être assez aimable pour me donner un verre

d'eau...

Il me versa un verre d'eau, attendit pendant que je le buvais presque entièrement.

– O. K. ! dit-il. Je vous verrai plus tard. Cela vous ennuerait-il que je vienne avec quelques internes pour leur faire écouter votre cœur ?

– Non, si vous m'envoyez une copie de votre article.

– Très bien, répondit-il, je n'y manquerai pas. Ne vous fatiguez pas.

– J'y veillerai.

Il remballa son sourire et sortit. Je fis une grimace en voyant le signal lumineux **DÉFENSE DE FUMER**.

Un peu plus tard, je suppose, Hal s'aventura dans ma chambre. Entre-temps, une autre couche d'abrutissement et de confusion s'en était allée. Il était habillé et avait le bras droit – attendez une minute, non, excusez-moi – le bras gauche en écharpe. Il avait aussi un bleu sur le front.

Je lui souris pour lui montrer que la vie était belle et comme je savais déjà qu'il allait bien, je demandai :

– Comment va Mary ?

– Bien, dit-il. Vraiment bien. Un peu secouée et égratignée, mais rien de sérieux. Et toi, comment te sens-tu ?

– Il paraît qu'un imbécile m'a tiré dans la poitrine, dis-je, mais le docteur m'a dit que ça aurait pu être pire.

– Oui, il ne cesse de dire que tu as beaucoup de chance. D'ailleurs, il est tombé amoureux de ton cœur. Si c'était le mien, je me sentirais un peu mal à l'aise – allongé, comme ça, sans défense, et lui qui écrit toutes ces ordonnances...

– Merci. Je suis rudement content que tu sois venu me remonter le moral. Vas-tu me dire ce qui s'est passé ou faut-il que j'achète un journal ?

– Je n'avais pas réalisé que tu étais si pressé, dit-il. Je serai bref, alors : nous avons tous été blessés.

– Je vois. Maintenant, sois moins bref.

– Très bien. Tu as sauté sur le type au revolver...

– Jamie. Oui. Continue.

– Il t'a tiré dessus. Tu es tombé. Il a mis une croix sur ton nom. Puis, il a visé Paul.

– Enregistré.

– Mais pendant que Jamie était tourné vers toi, Paul avait réussi à se débarrasser en partie de ce qui lui était tombé dessus. Il a tiré sur Jamie à peu près en même temps que Jamie tirait sur lui. Et il l’a touché.

– Ils se sont donc tiré dessus. Enregistré.

– Je me suis occupé de l’autre type, quand tu as bondi sur Jamie.

– Zeemeister. Oui.

– Il avait eu le temps de prendre son revolver et de tirer plusieurs fois. Il m’a raté la première fois. Puis nous nous sommes battus. A propos, il est sacrément fort.

– Je le sais. À qui le tour, après ?

– Je n’en suis pas certain. Une balle ou un ricochet a éraflé le crâne de Mary et la seconde ou troisième balle – je n’en suis pas sûr – m’a touché au bras.

– Ça fait deux autres, de toute façon. Qui a tiré sur Zeemeister ?

– Un flic. C’est à peu près à ce moment-là qu’ils sont arrivés.

– Pourquoi étaient-ils là ? Comment savaient-ils ce qui se passait ?

– Je les ai entendus discuter après. Ils suivaient Paul...

–... qui nous suivait peut-être ?

– Il semble bien.

– Mais je croyais qu’il était mort. C’était dans les journaux.

– Là, j’en suis au même point que toi. Je ne connais toujours pas toute l’histoire. Sa chambre est gardée et personne ne veut parler.

– Il est *encore* en vie, alors ?

– Aux dernières nouvelles, oui. Mais c’est tout ce que j’ai pu apprendre à son sujet. Il semble que nous nous en soyons tous sortis.

– Dommage – pour deux en tout cas. Attends une minute, le docteur Drade a dit qu’il y avait eu sept blessés.

– Oui, c’est un peu embarrassant pour eux : un des flics s’est tiré une balle dans le pied.

– Oh ! Les sept sont là, alors. Quoi d’autre ?

– Quoi d’autre quoi ?

– As-tu appris quelque chose avec tout ça ? Par exemple, ce qu’il est advenu de la pierre ?

– Non. Rien. Tu sais tout ce que je sais.

– Dommage.

Je me mis à bâiller sans pouvoir me contrôler. C'est à peu près à ce moment-là que l'infirmière entra prendre de mes nouvelles.

– Je dois vous demander de partir, dit-elle à Hal. Il ne faut pas le fatiguer.

– Oui, d'accord, dit Hal. Je rentre chez moi, Fred. Je reviendrai dès qu'on me dira quand je peux te voir. As-tu besoin de quelque chose ?

– Y a-t-il un masque à oxygène ici ?

– Non. Il est dans le couloir.

– Alors, des cigarettes. Et dis-leur d'éteindre ce foutu signal. Non, ce n'est rien. Je le ferai. Excuse-moi. Je ne peux pas m'arrêter. Tous mes vœux de rétablissement à Mary. J'espère qu'elle n'a pas de maux de tête. Est-ce que je t'ai jamais parlé des fleurs qui baisaient avec des guêpes ?

– Non.

– Je crois qu'il serait temps de partir, répéta l'infirmière à Hal.

– Très bien.

– Dis à cette dame qu'elle n'a rien d'une orchidée, dis-je, même si elle me donne envie d'être une guêpe.

Je glissai dans ce doux néant où la vie est, de loi, plus simple, et sentis qu'on abaissait mon lit.

Somnolence. Somnolence. Somnolence.

Lueur ?

Lueur. Reflets et luminosité aussi.

J'entendis qu'on entra dans ma chambre et ouvris les yeux juste le temps de constater qu'il faisait encore jour.

Encore ?

J'essayai d'évaluer le temps écoulé. Un jour et une nuit et une moitié d'un autre jour avaient passé. J'avais mangé plusieurs fois, parlé avec le docteur Drade et été ausculté par les internes. Hal était revenu, plus en forme, m'avait apporté des cigarettes, Drade m'avait dit que je pouvais les fumer contre ses indications. Ce que j'avais fait. Puis, j'avais dormi encore. Ah ! oui, j'y étais...

Deux silhouettes passèrent dans l'entrebâillement de mon champ de vision, se mouvant lentement. Le toussotement que j'entendis provenait de la gorge de Drade.

Finalement : « Monsieur Cassidy, êtes-vous réveillé ? » sembla-t-il se demander tout haut.

Je bâillai, m'étirai et fis semblant de m'éveiller au monde, tout en estimant la situation. À côté de Drade, se tenait un autre individu, grand, à l'air sévère. Le costume sombre et les lunettes fumées qu'il portait y étaient pour quelque chose. Je supprimai un jeu de mots à propos des croque-morts, quand je vis que la main droite de l'homme était enroulée autour de la laisse d'un harnais attaché à un chien malingre, qui essayait de se mettre au garde-à-vous à ses pieds. Dans la main gauche, l'homme tenait la poignée d'une petite valise qui avait l'air d'être lourde.

– Oui, dis-je, en m'accrochant à la barre pour me redresser. Que se passe-t-il ?

– Comment vous sentez-vous ?

– Très bien, je suppose. Oui. Reposé.

– Bon. La police a envoyé ce gentleman pour discuter avec vous. Il a demandé à ce que l'entretien soit privé. Aussi, avons-nous préciser de ne pas vous déranger. Il s'appelle Nadler, Theodore Nadler. Je vais vous laisser, maintenant.

Il guida Nadler jusqu'à la chaise réservée aux visiteurs, l'assit et sortit, en fermant la porte derrière lui.

Je bus un verre d'eau et regardai Nadler.

– Que voulez-vous ? demandai-je.

– Vous le savez très bien.

– Essayez de mettre une annonce, suggérai-je.

Il enleva ses lunettes, me sourit.

– Essayez d'en lire quelques-unes. Du genre « On demande de l'aide. »

– Vous devriez être dans le corps diplomatique, dis-je, et son sourire se tendit, son visage vira au pourpre.

Je souris en l'entendant soupirer.

– Nous savons que vous ne l'avez pas, Cassidy, dit-il finalement, et ce n'est pas ce que je vous demande.

– Alors, pourquoi m'avoir agressé comme vous l'avez fait ? Pour le simple plaisir ? Vous m'avez vraiment tué, vous savez en m'obligeant à avoir ce doctorat. Si j'avais quelque chose qui vous intéressait, ce serait le prix fort maintenant, croyez-moi.

– Combien ? dit-il un peu trop rapidement.

– Pour quoi ?

– Pour m’assurer vos services.

– Dans quel domaine ?

– Nous pensons à vous offrir un job qui pourrait vous intéresser. Que diriez-vous de devenir spécialiste de la culture extra-terrestre à la mission américaine de l’O. N. U. ? Le poste exige un doctorat en anthropologie. »

– Depuis quand existe-t-il, ce job ? demandai-je.

De nouveau, il sourit.

– C’est assez récent.

– Je vois. Et quelles en seraient les fonctions ?

– La première consisterait en une mission spéciale, une sorte d’enquête.

– Une enquête sur quoi ?

– La disparition de la pierre des étoiles.

– Oh ! Oh ! Eh bien, je dois admettre que le sujet titille ma curiosité, dis-je, mais pas au point de me donner envie de travailler pour vous.

– Vous ne travaillerez pas pour moi, en fait.

Je pris mon paquet de cigarettes, en allumai une avant de demander :

– Pour qui, alors ?

– Donnez-m’en donc une, dit une voix familière, et le chien malingre se leva pour s’approcher de mon lit.

– Tiens, le Lon Chaney de la haute société interstellaire, observai-je. Vous n’êtes pas à votre mieux en chien, Ragma.

Il décortiqua plusieurs morceaux de son déguisement et accepta du feu. Je n’arrivais pas à voir de quoi il avait l’air sous ses poils.

– Alors, vous avez encore réussi à vous faire blesser, reprit-il, vous ne pouvez pas dire qu’on ne vous a pas averti.

– C’est exact, dis-je, je l’ai fait les yeux grand ouverts.

– Et inversés, répliqua-t-il, en repoussant ma couverture et en regardant dessous. Les cicatrices des blessures que vous avez subies en Australie sont maintenant sur l’autre jambe.

Il laissa retomber la couverture et vint s’asseoir près de ma table de chevet.

– Non pas que j'avais besoin de regarder pour m'en assurer, ajouta-t-il. J'ai entendu parler de votre merveilleux cœur inversé en venant ici. Et j'avais comme l'impression que c'était vous l'idiot qui s'était amusé avec l'unité d'inversion. Ça vous dérangerait de me dire pourquoi ?

– Oui, répondis-je.

Il haussa les épaules.

– Très bien. Il est encore un peu tôt pour que vous atteignez le stade de la malnutrition. J'attendrai.

Je tournai les yeux vers Nadler.

– Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, dis-je. Pour qui travaillerai-je ?

Cette fois, il sourit largement.

– Pour lui, dit-il.

– Vous voulez rire ? Depuis quand le Département d'État engage-t-il des faux wombats et des chiens d'aveugle ? Des résidents extra-terrestres, de surcroît ?

– Ragma ne fait pas partie du Département d'État. Il prête ses services aux Nations unies. Si vous travaillez avec nous, vous serez immédiatement attaché à une équipe spéciale des Nations unies, dont il est le chef.

– On vous prête comme une sorte de livre de bibliothèque, alors, dis-je en me retournant vers Ragma. Si vous m'expliquiez ?

– C'est pour cette raison que je suis ici, répondit-il. Comme vous le savez, évidemment, l'objet, généralement connu sous le nom de pierre des étoiles, a disparu. Vous en avez été, apparemment, en possession pendant un temps et, en conséquence et pour diverses raisons, vous étiez le centre d'intérêt d'un certain nombre de personnes concernées par le recouvrement de la pierre.

– Paul l'a-t-il eue en main ?

– Oui. On lui avait demandé d'en faire une copie pour l'exposer.

– Alors, il a plutôt fait preuve de négligence.

– Oui et non. Un homme très particulier, ce professeur Byler, et l'instrument d'une coïncidence qui a compliqué les choses d'une façon absolument imprévisible. Vous voyez, on lui a demandé de faire ce travail, parce qu'on le considérait comme la personne la plus qualifiée dans ce domaine. Dans le passé, il a travaillé beaucoup sur les synthétiques et les cristaux, et sur ce genre de choses. Et il a construit un très beau spécimen, au point qu'un comité de spécialistes a été, en

fait, incapable de le distinguer de l'original. Un tribut à l'habileté de cet homme ? C'est ce qu'il semblait, au début. Je ne sais pas comment vos gens auraient pu déceler le faux dans des circonstances ordinaires.

– Il a gardé l'original et leur a rendu une copie, avec une copie de la copie ?

– Rien d'aussi simple, dit Ragma. Ainsi qu'il s'est avéré, l'objet qu'on lui a donné à copier n'était pas la pierre des étoiles. La substitution avait eu lieu beaucoup plus tôt autant que nous le savons maintenant, quelques minutes après la réception officielle de la pierre par le secrétaire général des Nations unies. Peut-être avez-vous eu l'occasion de voir cet événement à la télévision ?

– Tout le monde l'a vu. Que s'est-il passé ?

– L'un des gardiens l'a échangée contre une fausse pierre pendant qu'on la convoyait jusqu'au coffre. L'échange n'a pas été décelé. Il est parti avec la pierre authentique et le professeur Byler a reçu la contrefaçon à copier.

– Alors, comment Paul est-il impliqué dans... ?

– Coïncidence, dit-il, coïncidence dont il faut tenir compte dans toute histoire. Je suis surpris que vous ne me demandiez pas où le gardien s'était procuré la copie.

Je m'affaissai un peu. Je me demandai si ça me ferait mal de rire.

– Pas... Paul ? dis-je. Dites-moi que ce n'est pas lui qui a fait la première copie.

– Mais si, dit Ragma. Sur la base de quelques photos et d'une description écrite. Voilà qui est vraiment tout à son honneur. Dans le domaine technique, c'est vraiment le meilleur.

Je mâchouillai ma cigarette.

– Alors, il a reçu sa propre copie pour en faire une copie ?

– Précisément. Ce qui le plaçait dans une position pour le moins désagréable. Il lui fallait travailler à partir d'une contrefaçon, alors qu'il avait maintenant à sa disposition beaucoup mieux que quelques photos et une description de l'objet. Et les Nations unies qui lui demandaient de recopier son propre travail !

– Mais attendez ! C'est lui qui avait la véritable pierre ? Je croyais que le gardien l'avait emportée ?

– J'y arrivais justement. Le gardien l'a apportée au professeur Byler. Il avait peur que la première copie ne soutienne pas un examen approfondi, surtout de la part de visiteurs extraterrestres qui auraient pu l'avoir vue autre part et connaître sa composition chimique – une

chose que, peut-être seul, un extraterrestre aurait pu déceler. En tout cas, son intention était de produire une meilleure copie, cette fois, et de l'échanger, par le même gardien, contre son ancien modèle. La seconde version, pensait-il, pourrait soutenir l'examen plus longtemps. Il était donc confronté au dilemme suivant : rendre la première version et une copie, ou rendre deux pierres de la deuxième génération, dont il était assez fier. Il l'a résolu en rendant la première version et une copie, parce qu'il craignait qu'entre-temps les autorités n'aient fait une étude détaillée de ses propriétés et enregistré ses coordonnées.

Je secouai la tête.

– Mais pourquoi ? Pourquoi, diable, tout ce galimatias, pour commencer ?

Ragma éteignit sa cigarette et soupira.

– L'homme est profondément attaché à la monarchie britannique.

– Les bijoux de la couronne ! m'exclamai-je.

– Exactement. Quand la pierre des étoiles est arrivée sur Terre, les bijoux en sont partis. Il était obsédé par cette perte, par ce qu'il considérait comme un marché injuste, une insulte à la souveraine.

– Mais ils sont toujours à elle, en fait, et toujours disponibles. Les Anglais ont approuvé leur prêt *ad infinitum* sous ces conditions.

– Il semble que nous voyons tous deux les choses de cette façon, dit Ragma. Mais pas lui. Comme bien d'autres d'ailleurs, le gardien, par exemple, qui ont coopéré avec lui dans cette aventure.

– Que comptaient-ils faire exactement ?

– Ils avaient l'intention d'attendre un moment, que vos relations avec les autres races s'élargissent et que les bénéfices de cette association soient fermement ancrés dans l'esprit du public. À ce moment-là, ils auraient annoncé que la pierre des étoiles était un faux – fait aisément vérifiable par les autorités extraterrestres – puis qu'ils détenaient l'original contre rançon. Le prix, bien entendu, étant le retour sur Terre des bijoux de la couronne.

– Ainsi, c'est une bande de cinglés qui était derrière tout cela. Ce qui explique même un certain toast dont j'ai eu vent dans mon appartement. Ils m'attendaient, sans aucun doute, pour me demander où elle était.

– Oui. Ils vous cherchaient. Mais nous les surveillions nous aussi. Ils représentaient plus un désagrément qu'une menace, en réalité, et ils pouvaient même nous aider à retrouver la pierre si nous les laissions faire. Ce qui nous semblait suffisant pour contrebalancer les

inconvénients que cela pouvait présenter.

– Que se serait-il passé si tout s'était déroulé selon leurs plans ?

– Si le plan avait réussi, alors, la Terre aurait été exclue du cycle d'échanges et probablement mise au ban du commerce, du tourisme et des échanges culturels et scientifiques. Cela aurait également minimisé sérieusement vos chances d'être invités à vous joindre à la confédération officielle que nous avons établie, une organisation, en gros, équivalente à celle des Nations unies ici.

– Et un homme intelligent comme Paul ne peut pas comprendre ça ? On se demande, dans ce cas, si nous sommes prêts pour une chose de cette envergure.

– Oh ! il a compris, maintenant. C'est lui qui nous a donné tous les détails sur ce qui s'était passé. Ne soyez pas trop dur avec lui. Les sentiments échappent souvent à l'intellect

– Mais que lui est-il arrivé ? J'ai entendu dire qu'il avait été tué.

– Il a été attaqué et sérieusement blessé. Mais la police est arrivée sur les lieux au moment même où ses assaillants partaient. Ils possédaient un équipement médical d'urgence, et ils l'ont transporté aussitôt à l'hôpital où on lui a fait un certain nombre de transplantations d'organes, qui ont toutes réussi. Après cela, il s'est mis en contact avec les autorités et leur a raconté toute l'histoire. Son changement de sentiments a été d'autant plus rapide que ses assaillants étaient de ses anciens associés.

– Zeemeister et Buckler ne me semblent pas être le genre d'individus dont l'intellect est dirigé par les sentiments, dis-je.

– Exact. Ce sont, fondamentalement, des bandits. Encore récemment, leur principale activité consistait à faire le trafic d'organes. Avant cela, ils se sont livrés à toutes sortes de commerces illicites, mais il semble que le marché des organes était en plein boom. Ils se sont engagés dans le vol de la pierre des étoiles plus par appât du gain que par idéalisme. Aucun autre membre de la conspiration n'était un criminel dans le sens professionnel du terme. C'est pour cette raison qu'ils ont engagé Zeemeister – pour s'occuper du vol de la pierre. Son dessein ultime, cependant, était de tripler tout le monde.

– Doubler, dis-je, en lui allumant une autre cigarette.

– Oui, c'est cela. Il avait l'intention de s'approprier la pierre à un moment donné et de la rendre aux autorités contre une certaine somme d'argent et l'assurance de l'impunité de leur crime.

– Si c'était arrivé ainsi, quel effet cela aurait-il eu sur nos chances d'entrer dans la confédération ?

– Cela n'aurait pas été aussi grave que de l'utiliser pour l'échanger contre les bijoux de la couronne, dit-il. Dans la mesure où vous pouvez la rendre quand on vous le demande, tout problème intérieur concernant sa sécurité vous regarde.

– Alors, quel est votre véritable rôle dans cette affaire ?

– Je n'aime pas considérer les choses d'une manière aussi terriblement stricte, répondit-il. Vous êtes nouveau dans le jeu, et j'essaie de vous donner toutes les chances. J'aimerais qu'on retrouve la pierre et que l'indigent soit oublié.

– Très gentil à vous, dis-je. Aussi vais-je essayer d'être raisonnable. Je suppose donc que Paul avait la véritable pierre et qu'il vous a dit qu'il croyait qu'elle était passée entre notre possession lors d'une certaine partie de cartes dans son labo.

– C'est exact.

– Ainsi, il est possible et même probable que Hal et moi l'ayons eue dans notre appartement pendant un certain temps. Et puis, elle a disparu.

– Il semblerait, en effet, que les choses se soient passées ainsi.

– Que voulez-vous donc que je fasse, réellement si j'accepte votre job ?

– Une chose absolument prioritaire, dit-il. Puisque vous n'avez pas voulu quitter la Terre pour être examiné par un analyste télépathe, et dans la mesure où les qualifications de Sibla n'ont pas obtenu votre approbation, j'aimerais obtenir votre consentement au projet que nous avons conçu, et dans ce cas, j'amènerai sur Terre une personne qualifiée.

– Vous pensez donc toujours que je détiens une piste au fin fond de mon cerveau ?

– Il nous faut bien en admettre la possibilité, n'est-ce pas ?

– Oui, en effet. Et Hal ? Peut-être possède-t-il aussi des informations au niveau du subconscient ?

– C'est également une possibilité qu'il faut envisager. Bien que je sois enclin à le croire quand il affirme péremptoirement qu'il a laissé la pierre chez vous quand il a déménagé. Cependant, il vient d'accepter, a-t-il dit à M. Nadler, de se soumettre à n'importe quelle technique de sondage de l'esprit pour nous aider.

– Alors, moi aussi. Amenez votre analyste. Mais qu'il connaisse son boulot et qu'il ne m'enlève pas vers un autre monde.

– Très bien. L'affaire est conclue alors. Cela signifie-t-il que vous

acceptez notre job ?

– Pourquoi pas ? Autant qu'on me paie pour cela – surtout si les chèques viennent de ceux qui m'ont privé de mes moyens d'existence.

– Alors, nous allons en rester là pour l'instant. Le voyage de l'analyste que j'ai trouvé demandera plusieurs jours. Entre-temps, il vous suffit de remplir certains formulaires et de les signer, pour Monsieur Nadler. Pendant que vous vous occupez de cela, je vais aller assembler l'équipement que nous avons apporté.

– Quel équipement ?

– Votre jambe s'est cicatrisée très vite, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Je suis prêt à faire la même chose pour votre blessure à la poitrine. Vous pourrez ainsi quitter l'hôpital ce soir même.

– Voilà qui serait une très bonne chose. Et après ?

– Après, il vous faudra rester à l'abri de tout ennui possible pendant quelques jours. Ce qui peut être fait soit en vous enfermant, soit en vous faisant surveiller, étant bien entendu que vous chercherez à éviter toute situation dangereuse. Je suppose que vous préférez cette seconde solution ?

– Votre supposition est correcte.

– Alors, remplissez les papiers. Je vais aller faire chauffer l'unité et vous endormirai d'ici peu.

Et c'est ce qui se passa.

Plus tard, comme ils se préparaient à partir – après avoir remballé tout leur équipement médical et les formulaires standards – Nadler ayant réintégré son rôle d'aveugle et Ragma son harnais – ce dernier se tourna vers moi et me demanda d'un ton presque trop désinvolte : « À propos, maintenant que nous sommes parvenus à un certain accord, consentiriez-vous à me dire pourquoi vous vous êtes fait inverser ? »

J'étais sur le point de le lui dire. Il n'y avait aucune raison que je lui cache le moindre détail de cette affaire, maintenant que nous étions du même côté tous les deux, pour ainsi dire.

Je décidai que je pouvais tout aussi bien lui confier le pourquoi de la chose.

J'ouvris la bouche, mais les mots ne s'assemblèrent pas pour se former correctement. Je sentis une minuscule contraction dans ma gorge, une certaine lourdeur de la langue et une flexion spontanée des différents muscles faciaux, tandis que je souriais faiblement, hochais la

tête et dis :

– J'aimerais mieux qu'on parle de ça une autre fois, d'accord ?
Disons demain ou après-demain ?

– Très bien, dit-il, ça n'a rien d'urgent. Quand il le faudra, nous pourrons inverser l'inversion. Reposez-vous maintenant, mangez tout ce qu'on vous donnera et voyez comment vous vous sentez. M. Nadler ou moi-même vous contacterons à la fin de la semaine. Bon après-midi.

– Salut.

– À bientôt, dit Ragma.

Ils laissèrent la porte légèrement entrouverte derrière eux. Je ne doutais pas un moment qu'il me manquait un morceau du puzzle. Mais à eux aussi. J'avais voulu tout leur dire mais mon corps m'avait « triplé ». Je trouvais cela particulièrement effrayant parce que cela me rappelait mon expérience dans le bus qui me ramenait chez moi. Je voyais encore les rides soucieuses sur le front du vieil homme quand il m'avait demandé si tout allait bien. Était-ce quelque chose de similaire qui venait de m'arriver, une répercussion bizarre sur mon système nerveux ? Un effet de l'inversion ? Tout avait été si bien calculé, pourtant... Je n'aimais pas ça du tout. Rien de ce que j'avais appris sur l'homme et ses multiples caractéristiques ne m'était d'utilité dans ce cas.

Président Eliot, nous avons des problèmes à résoudre.

10.

Tandis que les sarments de vigne ou les tentacules m'enserraient, cuisses et épaules, me hissant de telle façon qu'en me tordant le cou, je pouvais voir le tronc massif de la chose, en bas, qui émergeait d'un baquet de vase au milieu de la pièce, je pensais en voyant les feuilles de cette gigantesque plante carnivore s'ouvrir toute grande que, bien qu'il fût vrai que la plupart des accidents soient dus à la négligence, je ne pouvais en aucun cas être tenu pour responsable de ce qui se passait en ce moment. Depuis ma sortie d'hôpital, j'avais été un fonctionnaire modèle du Département d'État, totalement circonspect en paroles et en actions.

Pendant qu'elle s'arrêtait un instant, débattant peut-être de la meilleure façon de disposer des alcaloïdes que mon excès d'azote ne manquerait pas de lui fournir, les quelques journées qui venaient de s'écouler passèrent en un éclair devant mes yeux. Un éclair et pas plus, puisque la dernière fois que j'avais failli mourir n'était pas si lointaine.

Je ne sais si ce fut ce certain sourire ou une curiosité morbide qui me poussa cette fois à l'action. Le docteur Drade voulait que je reste à l'hôpital pour de plus amples observations, malgré la preuve *prima facie* de la cicatrisation de ma poitrine. Et je le déçus en sortant de l'hôpital environ cinq heures après le départ de Nadler et de Ragma. Hal vint me prendre en voiture et me ramena chez moi.

Ayant décliné l'offre de Hal et Mary de dîner avec eux, je me couchai tôt ce soir-là, après avoir téléphoné à Ginny, qui, maintenant, semblait pressée de reprendre nos relations là où elles avaient été interrompues lorsque j'étais étudiant. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain après-midi et je me couchai après une brève promenade sur les toits.

Troublé, mon sommeil ? Oui. La sécurité extérieure était là, sous la forme de deux piquets ressemblant à des flics, que j'avais repérés d'en haut, quand j'avais pris l'air. Mais à l'intérieur, je ne cessais de mélanger toutes les cartes de mes malheurs et, de mauvaise donne en mauvaise donne, j'arrivai à l'épuisement de mes ressources, heureusement, avant la relève du grand quart.

De là jusqu'au matin, il me restait neuf longues heures, parsemées de courts métrages dont je ne gardais aucun souvenir, à l'exception du

sourire. Je me réveillai en sachant ce que je devais faire et immédiatement me mis à réfléchir pour m'assurer que ce n'était pas une autre de mes compulsions. Au bout d'un moment, je décidai que, en effet, ce n'en était pas une. En réalité, n'importe qui serait curieux de revoir les lieux où il avait failli mourir.

Je téléphonai donc à Hal pour essayer de lui emprunter sa voiture. Mary l'avait prise, hélas ! Mais celle de Ralph était disponible et, marchant jusque-là, j'allai la prendre.

C'était une matinée transparente, et l'air vif annonçait une journée magnifique. En route vers la mer, je pensais à mon nouveau job, à Ginny et au sourire. Nadler m'avait assuré que sa proposition tiendrait toujours, une fois les difficultés actuelles passées, et plus j'y réfléchissais, plus je trouvais que ça en valait la peine. S'il faut faire quelque chose, autant que ce soit intéressant et même un peu plus qu'agréable. Toutes ces races, là-haut, dans l'espace, quelque part, dont nous ne savions à peu près rien – on me donnait la chance d'explorer l'inconnu, dans l'espoir d'y comprendre quelque chose, d'étudier l'exotique, de transformer mon ordinaire. Je pris soudain conscience que cette idée m'excitait. Je voulais faire ce travail. Je n'avais aucune illusion en ce qui concernait la raison pour laquelle on m'avait engagé, mais puisque j'avais un pied dans la place, j'allais écarter les obstacles présents et me mettre véritablement au travail. Il me semblait maintenant que l'anthropologie extraterrestre (la xénologie, plus exactement, je suppose) était le genre de chose pour lequel je m'étais préparé depuis toujours, à ma façon éclectique. Je ris tout bas. Outre l'excitation que j'éprouvais, il me vint à l'esprit qu'il se pouvait aussi que je sois heureux.

Étant un peu plus habitué à faire les choses à l'envers, je découvris que conduire une stéréo-isomobile n'était pas une tâche insurmontable. Je m'arrêtai correctement à tous les **Stop** et une fois que je me fus engagé dans la campagne, les distractions se raréfièrent. En fait, la seule chose qui m'avait donné quelque difficulté depuis mon inversion, c'était de me raser. Mon système nerveux traumatisé avait répondu à l'image inversée de mon image inversée par un tressaillement de la main qui m'avait entaillé le visage, et avait attendu que je nettoie le rasoir électrique. Cela fait, c'était quand même une expérience particulière, mais l'élimination du risque d'infection m'avait redonné confiance et un visage relativement bien rasé.

C'est en faisant des grimaces dans la glace que j'avais pensé à l'unique fragment des rêves de la veille qui me restait en mémoire. Ce sourire. Mais à qui appartenait-il ? Je n'en savais rien. C'était seulement un sourire, quelque part, un peu au-delà de la frontière où

les choses ont un sens. Il restait gravé dans mon esprit, clignotant comme une enseigne lumineuse sur le point de s'éteindre. Et tandis que je roulais sur la route que Hal avait empruntée quelques jours plus tôt, j'essayai toutes les associations d'idées qui me venaient à l'esprit, le docteur Marko n'étant pas disponible.

Seule, Mona Lisa m'apparut. Mais l'image ne me semblait pas tout à fait juste en termes de correspondance analytique. Pourtant, c'était ce célèbre tableau qu'on avait échangé contre la machine de Rhennius. Il pouvait y avoir un lien subtil – au moins dans mon subconscient –, ou bien c'était une fausse piste, née du hasard et de mon imagination, qui ressemblait plus au titre d'un tableau de Dali ou d'Ernst que d'un Vinci.

Je secouai la tête et regardai la matinée passer. Au bout d'un moment, j'arrivai à la route transversale et tournai.

Laissant la voiture où nous l'avions garée, je retrouvai le petit sentier qui menait au cabanon. Je l'observai de loin, discrètement, pendant longtemps, n'y aperçus aucun signe de vie. Ragma avait insisté pour que j'évite les situations dangereuses, mais il me semblait difficile de mettre celle-ci dans cette catégorie. Je m'en approchai par derrière, jusqu'à la fenêtre par laquelle Paul avait dû entrer. Oui. La poignée était cassée. Jetant un coup d'œil discret à l'intérieur, je ne vis qu'une petite chambre. Vide. Je fis le tour, regardai par les autres fenêtres, m'assurai que l'endroit était effectivement désert. La porte de devant fracturée était clouée, aussi rebroussai-je chemin pour entrer de la même manière que mon ancien mentor et maître dans l'art de faire des pierres.

Je traversai la chambre, ouvris la porte par laquelle Paul était apparu. Dans la pièce principale, les traces de notre lutte n'avaient pas été effacées. Je me demandais quelles étaient, parmi les taches de sang, celles qui m'appartenaient.

Je regardai dehors, par la fenêtre. La mer était plus calme, plus verte que la dernière fois. Les lignes d'écume qu'elle déposait sur la plage étaient plus propres, mais aucune solution ne se dessinait sur le sable. Me détournant alors, j'étudiai l'attirail de pêche et les filets qui avaient emprisonné Paul si inopportunément, faisant pencher l'équilibre des forces et menant à la perforation de ma poitrine.

Quelques cordages et un morceau de filet étaient encore accrochés à un clou planté dans l'une des poutres, et balayaient le plancher. Sur ma droite, une volée de planchettes clouées entre les poutres des murs menait jusque là-haut.

Je grimpai, montai sur les poutres du toit, m'arrêtant à chaque pas, pour gratter une allumette et examiner le bois poussiéreux. À l'autre

bout de la poutre où l'équipement était accroché, j'aperçus des petites traces en forme de V, qui menaient à une poutre transversale qui, à son tour, les portait jusqu'au mur d'en face. Je redescendis de mon perchoir et fouillai soigneusement le reste du cabanon, mais ne découvris rien d'autre d'intéressant. Je ressortis alors, allumai une cigarette tout en réfléchissant et repris la voiture.

Sourires. Ginny en avait beaucoup cette après-midi-là, et nous passâmes le reste de la journée à éviter les situations dangereuses. Elle fut plus que surprise d'apprendre que j'avais un doctorat et un job. Aucune importance. La journée avait tenu ses promesses, l'air embaumait et étincelait. Nous déambulâmes à travers le campus et la ville, en riant et en nous embrassant beaucoup. Plus tard, nous atterrîmes à un concert de musique de chambre, qui, pour quelque raison, me semblait la chose parfaite à faire, et l'était. Nous nous arrê tâmes, après cela, dans un café, puis montâmes chez moi pour lui prouver qu'il ne régnait dans mon appartement qu'un désordre normal, entre autres choses. Sourires.

Le lendemain, ce fut des variations sur le même thème. Le temps avait changé aussi un peu. Il se mit à pleuvoir en début d'après-midi. Mais c'était parfait, aussi. Cela rendait les choses plus intimes. C'était bien d'être à l'abri. D'imaginer une cheminée crépitante devant nous. Des trucs comme ça. Elle n'avait pas remarqué que j'étais inversé, et j'avais inventé une si belle histoire à propos de ma cicatrice, genre initiation dans une tribu que j'avais récemment étudiée sur le terrain, que je regrettais presque de ne pas l'avoir couchée par écrit. Hélas ! Et encore des sourires.

Vers neuf heures du soir, environ, la sonnerie du téléphone brisa notre idylle. Mes instruments de prémonition déclenchèrent une lumière rouge mais tel le signal Basse Altitude – Danger ne parvinrent pas à me suggérer une solution. Je me levai et répondis, d'abord par un soupir, puis un : « Oui ? »

– Fred ?

– C'est exact.

– C'est Ted Nadler. Il y a un problème.

– De quel genre ?

– Zeemeister et Buckler se sont échappés.

– D'où et comment ?

– On les avait transférés à l'hôpital de la prison le jour où on les avait capturés. Ils viennent de s'en échapper il y a quelques heures, c'est tout ce que nous savons. Quant à la manière dont ils y sont

parvenus, tout le monde l'ignore. Ils ont laissé derrière eux neuf personnes inconscientes – personnel médical et policiers. Les médecins pensent qu'ils ont dû utiliser une sorte de gaz neurotrope – en tout cas, toutes les victimes réagissent à l'atropine. Mais quand le directeur m'a appelé, aucune d'entre elles n'était encore suffisamment consciente pour raconter ce qui s'était passé.

– Dommage. Mais dans ce cas, je suppose que nous ne les reverrons plus pendant un moment.

– Que voulez-vous dire ?

– Ce que je viens de dire. Ils vont probablement essayer de quitter le pays. Avec ce qui les guette : accusations de kidnapping, d'homicides volontaires – des raisons de ce genre.

– Nous ne pouvons pas courir le risque.

– Que voulez-vous dire ?

– Il se pourrait qu'ils se mettent plutôt à votre recherche. Alors, vous feriez mieux de renvoyer votre petite amie chez elle et de faire vos valises. Je viendrai vous prendre dans une demi-heure environ.

– Vous ne pouvez pas me faire ça !

– Désolé, mais je peux et c'est un ordre. Votre job exige que vous fassiez un voyage. Votre santé aussi, d'ailleurs.

– Très bien. Où ça ?

– New York, dit-il.

Puis *clic*. Ainsi, c'était l'invasion de l'éden.

Je revins vers Ginny.

– Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle.

– De bonnes et de mauvaises nouvelles.

– Quelles sont les bonnes ?

– Nous avons encore une demi-heure.

En fait, il lui fallut plus d'une heure pour arriver jusque chez moi, ce qui me donna le temps de prendre une décision drastique, de sang-froid, d'un genre qui m'était totalement nouveau.

Merimee répondit à la sixième sonnerie et reconnut ma voix.

– Oui, dis-je. Écoutez, vous vous souvenez de cette offre que vous m'avez faite la dernière fois que nous nous sommes vus ?

– Oui.

– J'aimerais y souscrire.

– Qui ?

– Deux types. Ils s'appellent Zeemeister et Buckler.

– Oh ! Mortie et Jamie ! Sûr.

– Vous les connaissez ?

– Oui. Morty travaillait de temps en temps pour votre oncle. Quand les affaires marchaient bien, que nous étions submergés de demandes, il fallait bien engager des extras. C'était un petit gars grassouillet, empressé d'apprendre. Je ne l'ai jamais beaucoup aimé. Mais il avait de l'enthousiasme et certaines aptitudes. Quand Al l'a renvoyé, il s'est installé à son compte et a monté une gentille petite affaire. Il a engagé Jamie quelques années plus tard, pour s'occuper des concurrents et des plaintes des clients. Jamie est un ancien poids léger. Assez bon d'ailleurs. Et il avait pas mal d'expérience militaire : porté déserteur dans trois armées différentes.

– Pourquoi oncle Albert a-t-il renvoyé Zeemeister ?

– Oh ! le type n'était pas honnête. Que peut-on faire avec des employés en qui on ne peut pas avoir confiance ?

– Exact. Eh bien, ils ont failli me tuer deux fois, et je viens d'apprendre qu'ils ont pris la clef des champs.

– Je suppose que vous ne connaissez pas leurs coordonnées actuelles ?

– C'est malheureusement le cas.

– Hum ! Cela rend les choses plus difficiles. Eh bien, prenons les choses par l'autre bout. Où comptez-vous être ces jours prochains ?

– Je dois partir pour New York dans l'heure qui suit.

– Excellent ! Où allez-vous loger ?

– Je ne sais pas encore.

– Vous êtes le bienvenu chez moi. En fait, cela pourrait même m'arranger.

– Vous ne comprenez pas, dis-je. Je suis diplômé. Docteur, en fait. J'ai un job maintenant. Et mon patron m'emmène à New York ce soir. Je ne sais pas encore où je vais loger. J'essaierai de vous appeler dès mon arrivée.

– Okay ! Félicitations pour le job et le doctorat. Quand vous décidez de faire quelque chose, vous n'y allez pas de main morte – juste comme votre oncle. Je meurs d'impatience d'entendre toute l'histoire. Pendant ce temps, je vais tâter le terrain. Je pense, aussi,

pouvoir vous promettre une plaisante surprise bientôt.

– De quel genre ?

– Ce ne serait plus une surprise si je vous le disais, n'est-ce pas, cher enfant ? Faites-moi confiance.

– Okay. Je le fais, dis-je. Et merci.

– À bientôt.

– Au revoir.

Ceci avec préméditation et toutes les intentions de la terre, et coëtera. Et sans remords. J'en avais marre qu'on me tire dessus, et c'est toujours une honte de gâcher un cadeau.

L'hôtel, ainsi qu'il apparut, était exactement en face d'un squelette de building en cours de construction que j'avais utilisé pour atteindre le toit de la structure voisine – pour ne pas la nommer, le Hall d'exposition où se trouvait la machine de Rhennius.

J'avais quelques doutes sur la pureté de la coïncidence. Quand j'en fis la remarque, cependant, Nadler ne répondit pas. Il était plus de minuit quand nous entrâmes à l'hôtel, et depuis qu'il était venu me chercher chez moi, il ne m'avait pas quitté d'une semelle.

C'est alors :

– Je n'ai presque plus de cigarettes, dis-je en approchant de la réception de l'hôtel, après avoir évidemment vérifié qu'il n'y avait pas de distributeur automatique en vue.

– Tant mieux, répondit-il. Mauvaise habitude.

La fille de la réception, heureusement, se montra plus compréhensive et me dit que je pourrais en trouver au mezzanine. Je la remerciai, enregistrai le numéro de notre chambre, dis à Nadler que j'arrivais dans cinq minutes et le plantai là.

Naturellement, je me dirigeai immédiatement vers le téléphone le plus proche, appelai Merimee et lui dis où j'étais.

– Bien. Considérez l'affaire comme faite, dit-il. À propos, nos clients sont en ville. L'un de mes associés pense les avoir aperçus un peu plus tôt.

– C'est du rapide.

– Accidentel aussi. Mais... gardez le moral. Dormez bien. *Adieu*.

– Bonne nuit.

Je pris un ascenseur qui m'amena jusqu'à l'étage désiré et cherchai

notre chambre. N'ayant pas la clé, je frappai.

Pendant quelques secondes, il n'y eut pas de réponse. Puis, juste au moment où j'allais frapper de nouveau, la voix de Nadler s'enquit :

– Qui est-ce ?

– Moi, Cassidy, dis-je.

– Entrez. Ce n'est pas fermé.

Confiant, préoccupé et un peu fatigué, je tournai le bouton, poussai la porte et entrai. Une erreur que n'importe qui aurait pu faire.

– Ted ! Que diable se... et le temps que je dise cela, un tentacule m'avait saisi par la jambe et un autre m'avait entouré l'épaule... passe-t-il ? demandai-je, pendant que je me promenais dans les airs.

Je luttai, évidemment. Qui ne l'aurait pas fait ? Mais la chose me tenait à un bon mètre cinquante du sol, horizontalement, exactement au-dessus de son corps peu séduisant. Elle me retourna ensuite à l'envers, de sorte que son tronc gris-vert, son baquet de vase et ses tentacules de pieuvre entortillés remplissaient tout mon champ de vision. Je soupçonnai que la chose me voulait du mal avant même que ses appendices noueux ne s'ouvrent comme des couteaux à cran d'arrêt, me montrant leurs intérieurs douteux, moites, épineux et rougeâtres.

J'émis un bêlement et tirai sur les tentacules. Puis, quelque chose qui ressemblait à un tisonnier rougi à blanc passa derrière mes yeux, traversant mon cerveau de part en part, et de long en large. La terreur à l'état brut m'envahit et je me débattis convulsivement dans les lianes vivantes.

J'entendis alors une sorte de sifflement aigu, la douleur s'évanouit, les tentacules relâchèrent leur pression, s'effondrèrent et je tombai, sur le tapis, à deux doigts du rebord du baquet. Un peu de vase m'éclaboussa, et les tentacules inertes tombèrent autour de moi, comme des serpentins. Je gémis et me frottai l'épaule.

– Il est blessé ! me parvint une voix qui, je le reconnus, était celle de Ragma.

Je tournai la tête pour recevoir la sympathie que j'entendais courir vers moi sur des petits pieds de fourrure et des grandes semelles.

Cependant, Ragma dans son costume de chien, Nadler et Paul Byler, costumés dans un autre style, passèrent précipitamment devant moi, s'accroupirent autour du baquet et se mirent en devoir de ranimer le légume militant. Je me traînai dans un coin, où je repris ma position verticale sinon ma sérénité. Puis je me mis à proférer des

obscénités, qui furent ignorées. Finalement, je haussai les épaules, essayai la vase sur ma manche, trouvai une chaise, allumai une cigarette et contemplai la scène.

Ils saisirent les membres flasques, les manipulèrent, les massèrent. Ragma se précipita dans la chambre voisine, revint avec une espèce de lampe élaborée qu'il brancha sur une prise et la braqua sur le vilain massif tentaculaire. Sortant un atomiseur, il arrosa les feuilles visqueuses. Il remua la vase en y mêlant quelques produits chimiques.

– Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? demanda Nadler.

– Je n'en ai aucune idée, répondit Ragma. Voilà ! Je crois qu'il revient à lui !

Les tentacules se mirent à tressaillir, comme des serpents traumatisés. Puis les feuilles s'ouvrirent et se refermèrent lentement. Une série de frissons secoua la chose. Finalement, elle se releva, étira tous ses membres, les laissa retomber, les releva à nouveau, se détendit.

– Voilà qui est mieux, dit Ragma.

– Cela intéresserait-il quelqu'un de savoir comment je me sens ? demandai-je.

Ragma se retourna pour me lancer un regard furieux.

– Vous ! dit-il, dites-nous plutôt ce que vous avez fait à ce pauvre docteur M'mrm'mlrr !

– Redites-moi ça ! Il me semble que mon ouïe a été affectée.

– Qu'est-ce que vous avez fait au docteur M'mrm'mlrr ?

– Merci, c'est bien ce que j'avais entendu. Comment voulez-vous que je le sache, bon Dieu ! Qui est le docteur Murmure ?

– M'mrm'mlrr, corrigea-t-il. Le docteur M'mrm'mlrr est l'analyste télépathe que j'ai amené pour vous examiner. Nous avons eu une bonne liaison et avons réussi à l'amener ici plus tôt que prévu. Et la première chose que vous faites quand il essaie de vous examiner, c'est de le rendre malade.

– Cette chose, dis-je en montrant d'un grand geste, le baquet et son occupant, cette chose est le télépathe ?

– Tout le monde ne peut pas être membre du royaume animal, tel que vous l'entendez, répliqua-t-il. Le docteur est un représentant d'une forme de vie totalement différente de la vôtre. Vous y voyez une objection ? Vous avez des préjugés contre les plantes ou quelque chose ?

– Mon préjugé se borne à ne pas apprécier d'être saisi brutalement

par des tentacules, broyé et agité dans les airs.

– Le docteur pratique ce qu'on appelle la thérapie d'agression.

– Alors, il devrait prendre en considération que certains patients ne sont pas des pacifistes. Je ne sais pas ce que je lui ai fait, mais je suis content de l'avoir fait.

Ragma se détourna, dressa la tête comme s'il écoutait le pavillon d'un gramophone et annonça :

– Il se sent mieux. Il souhaite méditer pendant quelque temps. Il faut que nous laissions la lumière. Cela ne saurait être long.

Les lianes s'agitèrent, se rapprochèrent de la lampe. Le docteur M'mrm'mlrr s'immobilisa.

– Pourquoi veut-il agresser ses patients ? demandai-je, cela me semble un peu contre-indiqué pour avoir un cabinet florissant.

Ragma soupira et se retourna vers moi.

– Il ne le fait pas pour aliéner ses patients, dit-il, il le fait pour les aider. Je suppose que c'est trop vous demander d'apprécier des siècles de réflexions subtiles que son peuple a consacrés à ce genre de choses.

– Oui, répondis-je.

– Sa théorie est que toute émotion primaire peut être utilisée comme une clé mnémonique. La production de cette émotion habilement menée fournit à un télépathe de son espèce accès à toutes les expériences de la vie d'un individu qui touchent à ce domaine. Bien. Il a découvert que la peur est un élément signifiant dans les problèmes que lui soumettent la plupart de ses patients. En provoquant donc une attitude de fuite et en la réprimant, il est capable de prolonger l'émotion tout en soignant le patient. De cette façon, il peut passer en revue le champ émotif de l'individu en une seule séance.

– Est-ce qu'il mange ses erreurs ? demandai-je.

– Il n'est aucunement responsable de ses ascendances, répliqua Ragma. Est-ce que vous grimpez aux arbres ? Puis, aucune importance. Vous le faites, en effet. Je l'avais oublié.

Je me tournai alors vers Nadler qui venait de s'approcher, et vers Paul, qui se tenait non loin avec un sourire affecté.

– Et vous trouvez tout cela normal ? leur dis-je.

Paul haussa les épaules et Nadler dit :

– Du moment que le travail est fait.

Je soupirai.

– Peut-être que vous avez raison, dis-je, puis : que faites-vous là, Paul ?

– Je suis votre collègue, répondit-il. J'ai été recruté à peu près en même temps que vous. À propos, je suis désolé au sujet de ce qui s'est passé chez vous. Mais *c'était* une question de vie ou de mort. La mienne.

– Oublions ça, dis-je. À quel titre vous a-t-on mis sur la liste de paie ?

– C'est notre expert pour la pierre, dit Nadler, il en sait plus là-dessus que n'importe quel homme sur terre.

– Vous laissez tomber les bijoux de la couronne, alors ? demandai-je.

Paul tressaillit. Hocha la tête.

– Vous êtes donc au courant, dit-il, oui, *c'était* un geste d'adolescent attardé. Mea culpa. Nous n'avions pas prévu que de véritables criminels allaient s'emparer de l'affaire. Quand j'ai compris que j'avais été abusé, j'ai réalisé mon erreur et j'ai essayé de tout remettre en ordre. J'ai dit aux gens de l'O. N. U. tout ce que je savais. J'ai eu beaucoup de mal à les convaincre mais j'y ai finalement réussi. Ils se sont montrés assez compréhensifs pour ne pas me boucler et m'ont mis au courant de vos difficultés. Mais des aveux complets ne me suffisaient pas. Je voulais les aider à retrouver la pierre. Vous veniez de rentrer aux États-Unis, et j'étais certain qu'ils allaient continuer à vous chercher des noises. Alors, j'ai décidé de vous surveiller jusqu'à ce qu'ils vous retrouvent et de leur clouer le bec à ce moment-là. J'ai retrouvé votre trace chez Hal, puis je vous ai suivi jusqu'au Village, mais là, je vous ai perdu dans un bar. Et je ne vous ai retrouvé que lorsque vous êtes rentré chez vous. Vous connaissez la suite.

– Oui. Voilà un autre petit mystère éclairci. Alors, on vous a engagé à l'hôpital, vous aussi ?

– Exact. Ted ici présent m'a dit que puisque l'affaire me tenait tant à cœur, je pouvais aussi bien m'épargner des risques inutiles tout en étant payé pour cela. Sur le papier, cependant, je suis un minéralogiste-XT.

– Il me semble, dis-je en m'adressant à tous, qu'on ne m'a pas amené ici dans le seul but de me sauver d'une paire de bandits. Je suppose que vous avez autre chose en tête, à commencer par cette analyse télépathique.

– Et vous n'avez pas tort, répondit Ragma, mais puisque tout

dépend des résultats de l'analyse, ce serait un pur exercice de rhétorique que d'envisager les différentes hypothèses qu'il faut écarter.

– En d'autres termes, vous n'allez rien me dire ?

– Cela résume assez bien ma pensée.

Avant que je puisse donner ma démission ou mon avis sur un certain nombre de sujets, je fus distrait par un mouvement à l'autre bout de la chambre. De nouveau, le docteur M'mrm'mlrr s'agitait.

Nous l'observâmes tous tandis qu'il levait ses appendices serpentesques et se mettait à faire ses exercices. Elongation, relaxation... Elongation, relaxation.

Au bout de deux ou trois minutes de cette gymnastique – c'était presque hypnotisant – je pris conscience qu'il me scrutait une nouvelle fois, mais avec beaucoup plus de délicatesse.

Je sentais de nouveau son contact à l'intérieur de ma tête, comme un remue-ménage dans la profondeur de mes pensées. Seulement, cette fois, je ne ressentais aucune douleur. J'avais simplement l'impression d'être étourdi, et le sentiment qu'il m'arrivait quelque chose, un peu comme une opération pratiquée sous anesthésie locale. Les autres semblaient l'avoir compris car ils ne bougèrent plus et gardèrent le silence.

Très bien. Si M'mrm'mlrr se montrait un peu plus civilisé, il pouvait compter sur ma coopération, décidai-je.

Aussi en profitai-je pour m'asseoir et le laissai-je explorer mon cerveau.

Puis tout à coup, il dut rencontrer le grand tableau de bord qui se trouvait quelque part là-dedans et débrancher la prise, parce que je m'évanouis instantanément et sans douleur. Clignotement.

Clignotement encore.

Épuisé, assoiffé, ayant l'impression qu'on m'avait découpé en morceaux et mal réassemblé, je levai les mains pour me frotter les yeux et aperçus le cadran de ma montre dans ce mouvement. Je la secouai, écoutai si elle tictaquait. Comme je le soupçonnais déjà, elle débloquent complètement. *Ergo...*

– Oui, environ trois heures, dit Ragma.

J'entendis Paul ronfler, s'arrêter, tousser et soupirer. Il sommeillait dans le fauteuil. Ragma était étendu par terre et fumait. M'mrm'mlrr était toujours les bras en l'air et remuait. Pas de Nadler en vue.

Je m'étirai, détendis muscle après muscle et écoutai mon squelette craquer comme un vieux plancher sur lequel on aurait trop marché.

– Eh bien, j'espère que vous avez appris quelque chose d'utile, dis-je.

– Oui, en effet, répondit Ragma. Comment vous sentez-vous ?

– Complètement détruit.

– Compréhensible. Oui, très compréhensible. On aurait dit, à vous voir, que votre cerveau pendant un moment était un véritable champ de bataille.

– Dites-moi tout.

– Pour commencer, dit-il, nous savons où se trouve la pierre des étoiles.

– Alors, vous aviez raison ? Tout le monde avait raison ? Je le savais – quelque part.

– Oui. Le souvenir devrait même vous être accessible à présent. Vous voulez essayer vous-même ? Une soirée. Un verre cassé. Le bureau...

– Attendez une minute. Laissez-moi réfléchir.

Je réfléchis. Et ce fut là. La dernière fois que j'avais vu la pierre des étoiles...

C'était la soirée que nous avions donnée pour enterrer la vie de garçon de Hal, une semaine avant son mariage. L'appartement était rempli de tous nos amis, l'alcool coulait à flots, nous faisions beaucoup de bruit. La fête s'était poursuivie jusqu'à deux ou trois heures du matin. Tout bien pesé, je dirais que cela avait été une soirée réussie. En tout cas, il semble que tout le monde était parti de bonne humeur et il n'y avait pas eu de blessés.

À l'exception d'un petit incident qui m'était arrivé.

Oui. Un coude avait poussé un verre sur la table. Il était tombé et s'était brisé. Mais il était vide. Rien à nettoyer. Cela se passait vers la fin de la soirée. Les gens se disaient : au revoir, partaient. J'avais donc laissé les morceaux là où ils étaient tombés. Plus tard. *Mañana*, peut-être.

Mais je savais que j'avais beaucoup bu, pouvais deviner comment je me sentirais le lendemain matin et ce que je ferais à n'en pas douter.

Je grognerais, jurerais et dirais à la lumière du jour que je n'avais pas besoin d'elle. Si elle persistait, je me roulerais hors de mon lit, me dirigerais tant bien que mal vers la cuisine pour faire du café – la première chose que je faisais tous les matins – puis irais dans la salle de bains pour entretenir ma forme pendant que le café passait.

Invariablement pieds nus. Sans me rappeler que mon chemin était semé d'embûches. En tout cas, pendant un bref laps de temps, je ne m'en souviendrais pas.

Je pris alors la corbeille à papiers qui était derrière le bureau, m'accroupis non sans difficultés et me mis à ramasser les bouts de verre.

Naturellement, je m'étais coupé. Je m'étais baissé un peu trop en avant, avais perdu l'équilibre, tendu la main en avant pour me rattraper et trouvé un autre morceau de verre quand ma paume avait touché le plancher.

Je saignais mais je m'étais enroulé un mouchoir autour de la main et avais poursuivi ma tâche. Je savais que si je m'arrêtais pour soigner ma coupure, je serais tenté de laisser tout en plan. J'avais très envie de dormir.

Je ramassai donc tous les morceaux que je trouvai et essuyai le plancher avec des serviettes en papier humides. Cela fait, j'avais remplacé la corbeille à papiers et m'étais affalé dans le fauteuil du bureau, parce qu'il était justement là et que j'en avais envie.

J'avais déroulé le mouchoir. Je saignais encore. Inutile de faire quoi que ce soit tant que ma thrombine ne ferait pas son devoir. Je m'étais donc adossé en attendant. Mes yeux s'étaient attardés un moment sur la copie de la pierre des étoiles dont nous nous servions comme presse-papiers. En fait, je l'avais même prise entre mes mains et l'avais tournée lentement en tirant un certain plaisir des jeux de lumière sur sa surface. Puis j'avais étendu mon bras sur le bureau parce que j'avais la tête lourde et qu'il m'était venu à l'esprit que mon biceps ferait un bon oreiller. Reposant de cette manière, les yeux toujours ouverts, j'avais continué à jouer avec la pierre, en ressentant un petit regret d'y avoir mis du sang, puis décidant que cela n'avait pas d'importance, car cela formait d'amusants contrastes ici et là. Adieu ! le monde.

Quelques heures plus tard, je m'étais réveillé, assoiffé et un peu courbatu, vu la position dans laquelle je m'étais endormi. Je m'étais levé, avais été à la cuisine où j'avais bu un verre d'eau, puis avais éteint toutes les lumières de l'appartement. Une fois dans ma chambre, je m'étais déshabillé lentement, assis sur mon lit, laissant mes vêtements par terre là où ils tombaient, m'étais glissé entre les draps et avais dormi tout le reste de la nuit.

Et c'était la dernière fois que j'avais vu la pierre des étoiles. Oui.

– Je m'en souviens, dis-je. Je dois en remercier le docteur. Tout m'est revenu maintenant. J'avais l'esprit embrumé par l'alcool et la

fatigue, mais maintenant, ça y est.

– Ce n'était pas seulement dû à la boisson et la fatigue, dit Ragma.

– Quoi d'autre, alors ?

– Je vous ai dit que nous avions retrouvé la pierre.

– Oui, en effet. Mais je n'ai aucun souvenir à ce propos. Je me souviens simplement de la dernière fois que je l'ai vue, pas de ce qu'elle est devenue.

Paul toussota pour s'éclaircir la gorge. Ragma lui jeta un coup d'œil.

– Allez-y, dit-il.

– Quand j'ai travaillé sur cette pierre, dit Paul, j'ai dû procéder selon des techniques qui n'étaient pas très satisfaisantes. Je veux dire que je n'allais pas casser cet objet inestimable dans le seul but de l'analyser. Outre des raisons purement esthétiques, on aurait pu le découvrir. Je n'avais aucune idée de la profondeur des analyses extra-terrestres. Si je l'avais altérée d'une manière ou d'une autre, j'aurais pu avoir des ennuis. Heureusement, elle était transparente à la lumière. Je me suis donc concentré sur ses effets optiques. J'ai fait une inspection topologique très détaillée de toute sa surface. Avec cette analyse et son poids, j'avais une idée de sa composition. Alors qu'à l'époque je n'avais d'autre préoccupation que d'en faire une copie, j'avais quand même été frappé par le fait que l'objet semblait être une masse de protéines étrangement cristallisées...

– Sacré bon Dieu, dis-je, mais alors...

Je regardai Ragma.

– Oui, une masse organique, dit-il. Paul n'a rien découvert de neuf dans ce domaine, parce que ailleurs on le savait déjà. Cependant, ce que personne n'avait compris, c'est qu'elle était toujours en vie, d'une certaine façon. Elle était simplement en hibernation.

– Vivante ? Cristallisée ? On dirait, à vous entendre, un énorme virus.

– Effectivement, la comparaison est bonne. Mais les virus ne sont pas spécialement célèbres par leur intelligence, et cette chose – à sa façon – est douée d'intelligence.

– Je vois ce que vous voulez dire maintenant, dis-je. Que dois-je faire, alors ? Raisonner avec elle ? Ou prendre deux aspirines et me mettre au lit ?

– Ni l'un ni l'autre. Je vais parler à la place du docteur M'mrm'mlrr maintenant, parce qu'il est occupé et que vous méritez une explication

immédiate de ce qu'il a découvert. La première fois qu'il a essayé de pénétrer vos souvenirs, la rencontre avec une forme de conscience totalement inattendue, coexistant avec la vôtre, l'a plongé dans un état de choc. Au cours de sa carrière, il a traité des représentants de presque toutes les races connues dans la galaxie, mais il n'avait jamais rencontré quelque chose de ce genre. Il a dit que ce n'était pas naturel.

– Pas naturel ? De quelle façon ?

– D'une façon strictement technique. Il pense que c'est une intelligence purement artificielle, un être synthétique. Des choses de ce genre ont été fabriquées par un certain nombre de nos contemporains, mais toutes sont très simples comparées à celle-ci.

– Quelles sont les fonctions que peut remplir la mienne ?

– Nous ne le savons pas. La seconde fois que le docteur M'mrm'mlrr a pénétré votre esprit, il était prêt à la rencontre. La créature est elle-même légèrement télépathe. Suffisamment pour vous traduire notre langage à bord de notre vaisseau, dans des conditions idéales. Je me suis laissé dire que cela pouvait provoquer des complications supplémentaires, et, apparemment, c'est ce qui s'est passé. Toutefois, il a réussi à la maîtriser et à apprendre suffisamment de choses sur sa nature, de sorte que nous avons une idée sur la façon d'agir avec elle. Il a ensuite exploré certains de vos souvenirs concernant le phénomène, ce qui nous a permis de mettre sur pied notre plan d'action. Il est à présent occupé à maintenir la créature dans un état de stase mentale, jusqu'à ce que les choses soient prêtes.

– Choses ? Prêtes ? Quelles choses ? Comment ?

– Nous allons le savoir bientôt. Tout est lié à la nature de cette créature. À la lumière des découvertes de M'mrm'mlrr, Paul en a déduit quelques conclusions sur ce qui était arrivé et sur la façon de résoudre le problème.

Paul prit le silence qui suivit ces paroles pour un signal de prendre la relève.

– Oui. Il faut voir les choses ainsi : vous avez en vous une forme de vie synthétique qu'on peut apparemment brancher ou débrancher au moyen d'inversions isométriques. Son état de fonctionnement, caractérisé par les fonctions vitales, dépend du pouvoir lévogyre. Cela, comme vous le savez, est l'orientation normale des acides aminés qui existent, ici, sur Terre. Ce sont les acides aminés lévogyres, comme on les appelle. Transformez-les en leur stéréo-isomère, c'est-à-dire en acides aminés dextrogyres et, dans le cas de notre spécimen, cela le met en état de non-fonctionnement. Quand j'ai examiné la pierre des étoiles, les effets optiques indiquaient une position dextrogyre.

« Fermé. » Bien. Je ne pensais pas du tout aux conséquences, mais maintenant nous en savons beaucoup plus. Nous savons que vous aviez bu le soir où vous avez mis du sang sur la pierre. Nous savons que l'alcool possède une molécule symétrique, et que s'il peut avoir une réaction sur le spécimen dans une situation isométrique, il peut en avoir une dans l'autre sens également. Soit c'est un défaut dans sa construction, soit c'est une capacité dont on l'a pourvu à dessein. Cela, nous l'ignorons. M'mrm'mlrr a appris que la pierre avait établi ses meilleures communications avec vous en la présence de cette molécule. Ainsi, il semble que cela l'encourage à la conversation. Quoiqu'il en soit, vous l'avez suffisamment stimulée pour lui permettre de fonctionner partiellement d'elle-même et de pénétrer votre organisme par la blessure que vous vous étiez fait à la main. Après cet exercice épuisant, elle est restée en hibernation pendant un certain temps, puisque vous n'êtes pas un grand buveur. De temps à autre, elle recevait une petite stimulation et essayait d'entrer en contact avec vous par une voie sensorielle ou une autre. Le médicament que Ragma vous a administré en Australie l'a fait revivre d'une certaine façon, dans la mesure où il contenait de l'alcool éthylique. Mais c'est la nuit où vous avez bu avec Hal qui a permis la véritable brèche. Si elle parvenait à vous persuader de vous inverser grâce à la machine de Rhennius, vous seriez naturellement à l'envers, mais elle pourrait alors vivre. Et c'est ce qui s'est passé. Ainsi, elle fonctionne normalement à présent en vous, mais votre santé en souffre, selon Ragma. Ce qu'il nous faut faire maintenant, c'est l'extirper de vous et de nouveau vous inverser.

– Le pouvez-vous ?

– Nous pensons que oui.

– Mais vous ne savez toujours pas ce qu'elle fait ?

– C'est une machine vivante, très sophistiquée, à la fonction inconnue qui vous a obligé à vous placer dans une situation dangereuse. Elle montre également une prédilection pour les mathématiques.

– C'est une sorte d'ordinateur, alors ?

– M'mrm'mlrr ne le pense pas. Il croit que c'est une de ses fonctions secondaires.

– Je me demande pourquoi elle n'est pas entrée en contact avec moi une fois qu'elle a été branchée.

– Il y avait toujours cette barrière.

– Quelle barrière ?

– Celle des stéréo-isomères. Seulement, cette fois, c'était vous qui étiez inversé. Mais elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

– Il faut lui rendre ce qui lui est dû, dit Ragma. Elle a fait une chose pour vous.

– Quoi donc ? demandai-je.

– Je n'ai pas eu à vous soigner à l'hôpital, dit-il. Quand j'ai enlevé le pansement et après avoir accompli une série de tests, j'ai découvert que vous étiez déjà complètement rétabli. Votre parasite, apparemment, s'en était occupé.

– Alors, elle essaie de se montrer sympa, semble-t-il ?

– Eh bien, si quelque chose devait vous arriver...

– D'accord, d'accord. Mais si vous me parliez des effets secondaires de l'inversion sur moi.

– Je ne suis pas du tout certain qu'elle en réalise toutes les conséquences.

– Il me semble étrange que, puisqu'elle est douée d'intelligence et qu'elle est entrée en contact avec le docteur M'mrm'mlrr, elle n'ait pas offert une explication.

– Ils n'ont pas eu beaucoup de temps pour se faire des amabilités, dit Ragma, il fallait que le docteur agisse rapidement pour la mettre en état d'hibernation.

– Encore sa philosophie de l'agression ? Cela me semble pour le moins injuste.

Le téléphone sonna. Paul décrocha et répondit par monosyllabes. La conversation dura peut-être trente secondes, puis il raccrocha et se tourna vers Ragma.

– Tout est prêt, dit-il.

– Très bien, répondit Ragma.

– Qu'est-ce qui est prêt ? demandai-je.

– C'était Ted, me dit Paul, il est en face. Il fallait qu'il obtienne l'autorisation – et la clef – pour pénétrer dans le Hall. Nous allons y aller maintenant.

– Pour m'inverser ?

– Exact, approuva Ragma.

– Vous savez comment faire ? demandai-je. Cette machine a plusieurs programmes. Je les ai testés une fois et j'ai un grand respect pour les variations qu'elle peut offrir.

– Charv sera là aussi, répondit-il, et il a, avec lui, un exemplaire du manuel d'opérations.

Paul partit dans l'autre chambre, revint en poussant une chaise roulante.

– Aidez-moi à mettre notre ami feuillu là-dedans, Fred, voulez-vous ? dit-il.

– Sûr.

Ce fut avec des sentiments mitigés que je m'approchai du baquet en prenant soin de ne pas faire gicler de la boue sur moi.

Tandis que nous poussions le docteur M'mrm'mlrr à travers le hall de l'hôtel, puis sur le trottoir, le reflet d'une enseigne au néon sembla me dire, dans le hâlo de la post-image, VOUS ME SENTEZ, DED ?

– Oui, murmurai-je dans ma barbe. Dites-moi ce qu'il faut faire.

– Notre Snark est un Boojum, tel fut le murmure qui me parvint tandis que nous traversions la rue.

Quand je regardai autour de moi, il n'y avait personne, naturellement.

11.

Je ne ressentis aucun changement véritable au cours de l'opération qui, me dit Ragma, avait lieu. Je gardais fermement les yeux fixés sur Charv qui tournait et retournait autour de la machine de Rhennius, en consultant fréquemment un manuel qu'il portait dans sa poche. Ce n'est pas que je suis douillet. Ou peut-être que je le suis.

L'incision de mon bras gauche me piqua un peu mais ne fut pas spécialement douloureuse. Ragma avait voulu éviter l'introduction dans mon organisme de produits chimiques supplémentaires, ce qui était bien compréhensible, et j'avais réussi partiellement à neutraliser les effets du feedback physiologique. Mon bras gauche dénudé était donc posé sur une serviette de l'hôtel auparavant immaculée, que je salissais de taches rouges ici et là, à l'endroit où il avait appliqué un tampon d'alcool, avait pratiqué l'incision et mis encore de l'alcool. J'étais assis sur une chaise pivotante, appartenant à l'un des gardiens que nous avions renvoyés dans leurs foyers, en essayant de ne pas penser à l'extraction de la pierre des étoiles de mon corps. Elle avait lieu en ce moment-même. Je le voyais à l'expression des visages de Paul et de Nadler.

Placé juste à côté de la machine de Rhennius, M'mrm'mlrr se balançait et se concentrait – ou autre chose – pour permettre à ce qui se passait de se passer. Un quartier de lune se montrait à travers la verrière. Le moindre bruit résonnait dans le Hall désert et il y faisait aussi froid que dans une tombe.

Je n'étais pas vraiment certain que ce que nous faisons là était ce qu'il fallait faire. D'un autre côté, je n'étais pas non plus certain que cela ne l'était pas. Aucune comparaison avec la trahison d'un ami ou d'un secret ou autre chose de ce genre, puisque mon hôte s'était invité lui-même et parce que je lui avais donné ce qu'il voulait – par exemple, *videlicet*, c'est-à-dire, et spécifiquement, la vie.

Pourtant, des recoins de ma mémoire me revint la pensée qu'il m'avait donné la citation légale dont j'avais besoin quand je cherchais ce qui pouvait les empêcher de m'enlever sur une autre planète. Il avait aussi soigné ma blessure à la poitrine. Et de plus, il avait promis d'éclaircir à la fin tous les mystères.

Mais mon métabolisme me tenait à cœur et cette crise que j'avais eue dans le bus, ainsi que mon expérience à l'hôpital, quand je n'avais

pas pu sortir les mots que je voulais dire, étaient aussi déprimantes. J'avais pris ma décision. Que je la regrette maintenant représentait une perte de temps et d'émotions. J'attendis.

Notre Snark est un Boojum !

Encore cette phrase, d'une voix désespérée cette fois, suivie de l'image superposée d'énormes dents encadrées par des lèvres retroussées sur le mur d'en face. Qui s'évanouissait, s'évanouissait... Disparaissait

– Nous l'avons ! s'exclama Ragma, en plaçant un morceau de gaze sur mon bras. Tenez cela pendant un moment.

– Très bien.

Ce n'est qu'à ce moment-là que je m'aventurai à jeter un coup d'œil.

La pierre des étoiles était là, sur la serviette. Pas tout à fait telle que je m'en souvenais, car sa forme s'était un peu altérée et ses couleurs semblaient plus vives – presque palpantes de vie.

Notre Snark est un Boojum. Mon correspondant avait tout essayé : depuis un appel déformé à reconsidérer les choses jusqu'à un avertissement déguisé sous la forme d'une guêpe, concernant certaines fleurs – tout cela défiguré par la barrière du caractère lévogyre. J'aurais quand même donné n'importe quoi pour comprendre en ce moment.

– Qu'est-ce que vous allez en faire maintenant ? demandai-je.

– La mettre en lieu sûr, dit Ragma, quand vous aurez terminé votre petit tour à l'envers. Puis la décision dépendra de vos Nations unies, puisque c'est cette organisation qui en est dépositaire. Mais il faudra faire circuler un rapport sur cette nouvelle découverte parmi tous les membres de notre confédération, et je suppose que vos autorités accepteront d'agir selon leurs conseils pour ce qui est des tests et des observations qu'il faudra faire.

– Je suppose aussi, dis-je, et il prit la pierre.

– Voilà un gentil petit gars, prononça soudain une voix beaucoup trop familière à l'autre bout du Hall. Doucement, doucement ! Enveloppez-la dans la serviette, s'il vous plaît. Je ne voudrais pas qu'on l'ébrèche ou qu'on la casse.

Zeemeister et Buckler étaient là, l'arme au poing, et pointée sur nous. Jamie, un large sourire sur le visage, était posté près de l'entrée. Morton qui avait l'air très content lui aussi, s'avança vers nous.

– Ainsi, c'est là que vous la cachez, Fred, observa-t-il. Joli truc.

Je ne dis rien mais me levai lentement, n'ayant pas d'autre idée à l'esprit que, dans cette position, je pourrais bouger plus vite.

Il secoua la tête.

– Pas d'histoires, dit-il. Cette fois, vous ne risquez rien, Fred. Personne ne risque rien. Du moment que j'ai la pierre.

Je me demandai, dans un espoir télépathique, si M'mrm'mlrr ne pouvait pas atteindre son cerveau et le brûler sur place, pour contribuer à la tranquillité des affaires domestiques.

La suggestion fut apparemment acceptée au moment où il s'approcha de moi et souleva la pierre, car il cria et fut saisi d'une légère convulsion.

J'attrapai le revolver à deux mains. Jamie était assez loin pour me donner une chance dans cette affaire. Je ne pensais pas qu'il tirerait au risque de toucher son patron.

Deux coups de feu éclatèrent avant que je puisse le lui arracher. Toutefois, je ne parvins pas à le garder car il me frappa à l'estomac et me lança un uppercut qui me laissa sur le plancher. L'arme tournoya, et glissa sous la plate-forme de la machine de Rhennius.

Zeemeister lança un coup de pied à Ragma qui choisit ce moment pour attaquer et l'envoya un mètre plus loin. S'accrochant toujours à la pierre, il sortit une longue lame étincelante de sa manche. Puis il lança un ordre à Jamie mais s'arrêta au milieu de sa phrase.

Je levai les yeux pour voir ce qui se passait et décidai que j'étais en proie à une autre hallucination.

Le revolver de Jamie gisait à une douzaine de pas de lui, et il se frottait le poignet, devant un homme avec une petite barbe courte et une expression amusée, un homme qui avait une main dans sa poche, et de l'autre faisait tourner un gourdin irlandais.

– Je vous aurai, entendis-je Jamie dire.

– Non, Jamie, non ! cria Zeemeister. Ne t'approche pas de lui, Jamie ! Va-t-en !

Zeemeister recula, s'arrêtant seulement le temps d'enfoncer son couteau dans l'un des tentacules de M'mrm'mlrr, comme s'il savait qu'il était la source de son angoisse mentale de tout à l'heure.

– Il ne fait pas le poids, lui répliqua Jamie.

– C'est le capitaine Al, cria Zeemeister. Va-t-en, idiot !

Mais Jamie décida de riposter.

Ce fut instructif presque au-delà de toute expression. « Presque »

dis-je, parce que le gourdin tournoyait trop vite pour que j'en suive les mouvements. Aussi n'étais-je pas certain où et combien de fois exactement il s'abattit sur Jamie. Il me sembla qu'une seconde s'était écoulée avant que Jamie ne tombe.

Puis, faisant toujours tourner le gourdin, d'une manière désinvolte, insouciant, cette fois, l'hallucination laissa Jamie par terre et se dirigea vers Zeemeister.

Sans quitter des yeux la silhouette qui s'avavançait, Zeemeister recula, en tenant le couteau au niveau de son ventre, fil au-dessus.

– Je croyais que vous étiez mort, dit-il.

– De toute évidence, tu faisais erreur, vint la réponse.

– Quel intérêt avez-vous dans cette affaire ?

– Vous avez essayé tous les deux de tuer Fred Cassidy, dit l'homme, et j'ai beaucoup investi dans l'éducation de ce garçon.

– Je n'avais pas fait le rapprochement entre les noms, répondit Zeemeister. Mais je n'ai jamais vraiment eu l'intention de lui faire du mal.

– Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire.

Zeemeister continua de reculer, s'engagea sur la passerelle de la barrière de sécurité, jusqu'à ce que la plate-forme rotative de la machine de Rhennius brosse le bas de son pantalon. Il se retourna alors pour poignarder Charv qui passait par là, brandissant une clef à molette. Charv poussa un bêlement et bondit de la plate-forme pour atterrir près de M'mrm'mlrr et de Nadler.

– Qu'est-ce que vous allez faire, Al ? demanda Zeemeister, en se tournant de nouveau vers lui.

Mais l'homme ne répondit pas et un sourire aux lèvres, continua simplement à avancer en faisant tourner son gourdin.

Au dernier moment, avant que le gourdin ne l'atteigne, Zeemeister déguerpit. Prenant appui d'un pied sur la plate-forme, il monta dessus, et se retournant, il se précipita en avant de toute son énergie. Cependant la rotation de l'appareil l'avait placé dans une telle position qu'il se cogna contre l'unité centrale qui ressemblait vaguement à une main recourbée, comme pour gratter quelque chose.

Son élan et l'angle d'incidence étaient tels que le choc l'amena sur la courroie. Son couteau et la pierre des étoiles enveloppée dans la serviette lui échappèrent des mains quand il essaya de se redresser. Ils rebondirent sur le sol pendant qu'il s'engouffrait dans le tunnel. Ses cris s'arrêtèrent avec une soudaineté sinistre et je détournai les yeux.

Mais pas à temps.

La machine l'avait apparemment retourné comme un lapin.

Répandant sur le sol le contenu de ses systèmes digestif et respiratoire.

Il semblait également qu'elle avait inversé tous les organes exposés. Le contenu de mon propre estomac cherchait à remonter, renforcé par les bruits qui avaient commencé à éclater autour de moi. Comme je l'ai déjà dit, j'avais détourné les yeux, mais pas à temps.

Ce fut Charv qui, finalement, eut le courage de s'en approcher et de jeter un manteau sur les restes, qui étaient tombés de la courroie quand elle avait atteint la perpendiculaire. C'est alors, seulement alors, que Ragma reprit ses esprits, et cria d'une manière hystérique : « La pierre ! Où est la pierre ? »

Les yeux brouillés, j'essayai de la repérer et aperçus la silhouette de Paul Byler traversant le Hall en courant, la serviette sous le bras.

« Il était un petit voleur, cria-t-il chantonnant, il était un petit voleur, qui n'avait ja-ja-jamais reculé ! » et il s'engouffra dans la sortie.

Le chaos s'abattit. Sur le juste et le presque juste.

Mon hallucination fit tourner une dernière fois son gourdin, se retourna, hocha la tête dans ma direction et s'approcha de moi, tandis que je me relevais, lui renvoyais son salut, trouvais un sourire et le lui montrais.

– Fred, mon garçon, tu as grandi, dit-il. J'ai entendu dire que tu avais obtenu un diplôme et une position respectable. Félicitations.

– Merci, dis-je.

– Comment te sens-tu ?

– Un peu perdu, lui dis-je, malgré la simplicité de mes espoirs, je n'avais jamais réalisé ce qu'était exactement votre affaire d'import-export.

Il rit dans sa barbe et me donna l'accolade.

– Voyons, mon garçon, voyons, dit-il en m'examinant, à bout de bras. Laisse-moi te regarder. Eh bien, voilà ce qu'il est advenu de toi. Ça pourrait être pire, ça pourrait être pire.

– Byler a pris la pierre, cria Ragma d'une voix aiguë.

– L'homme qui vient de partir..., commençai-je.

– ... n'ira pas bien loin, mon garçon. Frenchy est dehors pour empêcher qu'il ne sorte de ce Hall d'une manière un peu

trop précipitée. En fait, si tu écoutes bien, tu pourras entendre le claquement des sabots sur le marbre.

C'est ce que je fis et, en effet, j'entendis. J'entendis aussi quelques obscénités et les bruits d'une lutte silencieuse, elle.

– Puis-je vous demander qui vous êtes, Monsieur ? s'enquit Ragma, se levant sur ses pattes de derrière et s'approchant de nous.

– C'est mon oncle Albert, dis-je, l'homme qui m'a permis d'étudier, Albert Cassidy.

Oncle Albert étudia Ragma en plissant les yeux, tandis que j'expliquais ;

– Voici Ragma. C'est un flic déguisé. Son associé s'appelle Charv. C'est le kangourou.

Oncle Albert hocha la tête.

– On a fait des progrès dans l'art du déguisement, observa-t-il. Comment parvenez-vous à cette perfection ?

– Nous sommes des *extra-terrestres*, expliqua Ragma.

– Oh ! c'est différent, alors. Je vous prie d'excuser mon ignorance dans ce domaine. Pendant un certain nombre d'années et pour un certain nombre de raisons, mon sang n'était plus que de la neige fondue, mon corps insensible aux passions humaines et aux émotions des sens. Vous êtes un ami de Fred ?

– J'essaie de l'être, répondit Ragma.

– C'est bon de le savoir, dit-il en souriant. Car extra-terrestre ou pas, si vous étiez ici pour lui faire du mal, tous les fromages de Cheshire n'auraient pas acheté votre sécurité. Fred, qui sont les autres ?

Mais je ne lui répondis pas, parce que c'est le moment que je choisis pour lever les yeux, apercevoir quelque chose et l'*Ouverture 1812*, des signaux de fumée, des sémaphores et autres feux d'artifices, explosèrent simultanément dans ma tête.

– Le sourire ! m'exclamai-je, et je me précipitai vers le fond du Hall.

Je n'étais jamais sorti par cette porte mais le plan du toit inversé m'était familier, et c'est tout ce que j'avais besoin de connaître.

Je passai la porte en trombe et suivis le couloir qui s'étendait derrière. À un carrefour, je tournai à gauche. Dix pas rapides, un autre tournant, et je vis l'escalier sur la droite. Attrapant la rampe, je grimpai les marches quatre à quatre.

Comment tout cela tenait ensemble, je n'en savais rien. Mais que cela tenait ensemble, je n'en doutais pas un seul instant.

J'atteignis un palier, tournai, pris un autre escalier. La solution du mystère était en vue.

J'aperçus un dernier palier, une porte en haut des escaliers, entouré d'une sorte de kiosque, avec des petites fenêtres grillagées. J'espérais que la porte s'ouvrait de l'intérieur sans clef – ce qui avait l'air d'être le cas – parce qu'il me faudrait du temps pour briser ces fenêtres grillagées – si même j'y parvenais. Tout en montant, je cherchais des yeux des instruments qui pourraient m'y aider.

Je vis un bric-à-brac qui pourrait servir à cette fin, puisque apparemment personne n'avait pensé qu'on pourrait essayer d'entrer par là. Il se révéla inutile cependant, car la porte s'ouvrit quand j'appuyai sur la clenche et poussai de tout mon poids.

C'était une lourde porte qui s'ouvrait lentement, mais quand je parvins à l'entrouvrir et à me glisser dehors, j'étais certain d'approcher le cœur du problème. Je clignai des yeux pour m'habituer à l'obscurité, essayant de situer les tuyaux, les cheminées, les panneaux de descente et les ombres à la lumière de mes souvenirs. Quelque part, là, sous les étoiles, la lune et le profil des buildings de Manhattan, il y avait une faille qu'il me fallait combler. Les dieux étaient peut-être contre moi, mais j'avais fait vite. Et si j'avais deviné juste, il y avait une chance...

Retenant mon souffle, j'étudiai le panorama. Je fis lentement le tour du kiosque, le dos au mur, scrutant tous les coins sombres et tous les creux, les gouttières et par-delà. Je me trouvai presque dans une situation proverbiale, au pied de la lettre, sauf que je n'étais pas dans un four.

L'objet de mes recherches semblait avoir plusieurs avantages à son actif. Mais outre la certitude grandissante que j'avais raison, j'avais de la persévérance à revendre. J'attendrais encore plus longtemps que lui. Je le poursuivrais dès que j'apercevrais le moindre de ses mouvements.

« Je sais que vous êtes là, dis-je, et je sais que vous pouvez m'entendre. Il vous faut rendre des comptes maintenant, car vous avez été trop loin. Je suis venu pour ça. Allez-vous vous rendre pour répondre à nos questions ? Ou préférez-vous aggraver les choses en faisant des difficultés ? »

Pas de réponse. Je n'avais toujours pas aperçu ce que je cherchais.

« Eh bien ? dis-je. J'attends. Je peux attendre aussi longtemps qu'il le faudra. Je suis certain que vous ne respectez pas la loi – *votre loi*.

J'en suis absolument certain. La nature de l'organisation tout entière condamne ce genre d'activités. Je n'ai absolument pas la moindre idée de vos motifs, mais ils ne sont pas spécialement pertinents à ce stade. Je suppose que j'aurais dû comprendre plus vite, mais ma récente connaissance de la diversité des formes de vie extra-terrestres n'est pas suffisamment étendue. C'est pour cette raison que vous avez pu vous en sortir jusqu'ici. Dans le cabanon ? Oui, en effet, c'est là que j'aurais dû commencer à comprendre. Nos chemins se sont croisés plusieurs fois auparavant, mais je pense qu'on peut me pardonner de n'avoir pas entrevu la signification de ces rencontres. Ici même, la nuit où j'ai testé la machine... Vous êtes prêt à sortir ? Non ? Très bien. Je suppose que vous êtes télépathe et que toutes ces paroles sont inutiles, puisque je ne vous ai rien entendu dire à Zeemeister. Mais comme je ne suis pas du genre à m'en remettre à l'incertitude, je vais continuer à m'exprimer de cette façon. Je pense que vous avez la faculté de voir la nuit, comme l'espèce dont vous avez pris la forme. J'ai vu la lueur de vos yeux d'en bas. Alors, fermez-les ou tournez la tête, car je pourrais l'apercevoir encore. Mais, dans ce cas, c'est vous qui ne pourrez pas me voir. Votre sens télépathique ? Je me le demande. L'idée vient juste de traverser mon esprit que vous pourriez trahir votre présence à M'mrm'mlrr si vous vous en serviez. Il n'est pas si loin ? Il est possible que la situation actuelle ne soit pas à votre avantage. Qu'en dites-vous ? Vous préférez vous montrer raisonnable ? Ou êtes-vous prêt à soutenir un long siège ? »

Toujours rien. Mais je refusai de laisser entrer le moindre doute dans mon esprit.

« Têtu, n'est-ce pas ? poursuivis-je. Mais aussi, j'imagine que vous avez beaucoup à perdre. Charv et Ragma semblent avoir une autonomie d'action assez importante dans leur travail, puisqu'ils se trouvent loin du centre de commandement. Peut-être connaissent-ils un moyen de vous rendre les choses moins compliquées. Je n'en sais rien. Supposition. Ça vaut la peine d'y réfléchir quand même. Je pense que le fait que personne ne m'ait suivi ici indique que M'mrm'mlrr est en train de lire mes pensées et qu'il rapporte la situation à ceux qui sont en bas. Ils doivent déjà être au courant de ce que j'ai compris. Ils doivent savoir que ce n'est pas de votre faute si vous vous êtes foutu dedans, je ne crois pas que vous, ou qui que ce soit, saviez que la pierre des étoiles était douée d'intelligence, et que, lorsque je l'ai rendue à la vie, elle s'est mise à enregistrer les faits, à les classer, à les manipuler. Toutefois, elle a eu du mal à communiquer avec moi à cause de son caractère lévogyre qui existe toujours – parce que ce qui l'a branchée m'a plutôt éteint. Alors, elle ne peut pas livrer ses conclusions en ce qui vous concerne. Elle m'a donné une phrase de

Lewis Caroli cependant. Peut-être l'a-t-elle prise dans la librairie. Je n'en sais rien. Elle n'avait à sa disposition que des souvenirs déformés de ma mémoire. Quoi qu'il en soit, ça n'a pas déclenché grand-chose en moi. Alors que c'était le second essai qu'elle faisait. Le sourire est venu d'abord. Je n'ai rien pu en tirer. Jusqu'à ce que oncle Albert dise « Cheshire », et que je lève les yeux à ce moment-là pour apercevoir la silhouette d'un chat se détachant sur la lune. C'est vous qui avez fait tomber les filets sur Paul Byler. Zeemeister était à votre service. Vous aviez besoin d'agents humains et il était parfait pour cela : vénal, compétent, et bien informé de la situation depuis le début. Vous l'avez acheté et envoyé à la recherche de la pierre. Seulement, la pierre avait d'autres idées et, à la dernière minute, je les ai comprises. Vous avez pris la forme d'un chat noir qui a croisé mon chemin plus d'une fois. Maintenant, je crois que s'il existe des lumières sur ce toit, il faudrait que quelqu'un aille les allumer. Peut-être cherchent-ils déjà où se trouve le standard. Est-ce que nous descendons ou nous attendons qu'ils allument les lumières ? Je vous attraperai une fois que les toits seront éclairés. »

Moi qui me croyais préparé à tout, je fus pris par surprise l'instant suivant. Je poussai un cri quand il me sauta dessus et essayai de me protéger les yeux. Quel idiot j'avais été !

J'avais regardé partout sauf sur le toit du kiosque.

Des griffes s'enfonçaient dans mon crâne, labouraient ma figure. J'avais attrapé la créature à plein bras mais n'arrivait pas à la déloger. Désespéré, alors, je rejetai la tête en arrière, contre le mur du kiosque.

Comme je l'avais prévu – ayant compris mon manège – il bondit et je me cognai la tête contre le mur.

Jurant, les jambes flageolantes, me tenant le crâne, je fus incapable pendant quelque temps de me mettre à sa poursuite. Pendant plusieurs minutes, en fait...

Finalement, je me redressai, essuyai le sang qui coulait sur mon front et mes joues et regardai autour de moi. Cette fois, j'aperçu un mouvement. Il était en train de galoper vers le bord du toit, et bondit sur le muret...

Là, il s'arrêta, jeta un coup d'œil en arrière. Pour se moquer de moi ? J'aperçus la lueur de ses yeux.

« Vous l'aurez voulu », dis-je et je me mis à sa poursuite.

Il se retourna alors et courut le long du muret. Trop vite, me semblait-il, pour pouvoir s'arrêter au coin.

Mais il ne s'arrêta pas.

Je ne pensais pas qu'il y arriverait, mais j'avais sous-estimé ses forces.

Les lumières s'allumèrent juste au moment où il prenait son élan, et je vis le chat noir, en extension dans les airs, à bonne distance du bord du toit. Puis je le perdais de vue – il n'avait pas neuf vies à sacrifier, j'en étais sûr. J'entendis un bruit mou, des griffes qui s'accrochaient, un cliquetis.

Je me précipitai pour constater qu'il avait réussi. Il était sur le building en construction, à côté du Hall, et courait déjà le long d'une solive.

Je n'arrêtai pas ma course.

J'avais pris un chemin plus facile la dernière fois que j'étais venu par les toits, mais cette fois, je n'avais pas le temps de me payer ce luxe – en tout cas, c'est comme ça que je me l'expliquais après coup. En fait, je crois qu'il faut rendre hommage à l'impétuosité de mon nerf spinal. Ou le blâmer.

J'estimai le saut automatiquement tandis que je m'approchai du bord du toit, bondis de l'endroit précis que mon instinct m'avait indiqué, franchis le muret, les yeux fixés sur mon objectif, les mains tendues, prêtes à s'accrocher à quelque chose.

Je me fais toujours du souci pour mes tibias dans ces cas-là. Un mauvais coup à cet endroit suffit à briser l'enchaînement des mouvements nécessaires. Il fallait une coordination assez précise, ici – autre mauvaise condition. L'escalade, dans des conditions idéales, exige un geste clef à la fois. Deux, passe encore. Mais quand il faut coordonner plus de deux mouvements à la fois, on entre dans la zone des risques. À tout autre moment, j'aurais trouvé que c'était une folie.

Je saute rarement quand je ne peux me rattraper qu'avec les mains. S'il y a une autre prise, oui. Mais c'est tout. Je ne suis pas du genre casse-cou. Et pourtant...

Mes pieds heurtèrent la solive avec une brutalité qui fit branler ma dent de sagesse. De mon bras gauche, je m'accrochai à la poutre perpendiculaire à côté de laquelle j'avais atterri. Des choses, qui auraient fait la joie de Torquemada, se produisirent dans mon épaule. Je tombai en avant, mais, simultanément, me balançai vers la gauche, parce que j'avais perdu pied, et m'accrochai de mon bras droit à la poutre que je tenais déjà du gauche. Je repris mon équilibre sur la solive principale et le maintins. Je relâchai mon étreinte autour de la poutre perpendiculaire : j'avais aperçu ma proie.

Il se dirigeait vers la plate-forme couverte de tonneaux et d'une toile de bâche qui abritait les outils des ouvriers. Je me dirigeai vers

cet endroit, courant sur les solives, essayant de couper au plus court, me baissant et me cachant quand c'était nécessaire.

Il me vit arriver. Il monta sur un tas, une caisse, et bondit à l'étage supérieur. J'attrapai une traverse, m'appuyai sur une poutre, me soulevai à la force des bras, trouvai une prise sur mon pied gauche et opérai un rétablissement.

Comme je me relevais, je le vis s'évanouir par-delà le bord de la plate-forme de l'étage supérieur. Je poursuivis mon escalade.

Il n'était nulle part en vue. Je ne pouvais que supposer qu'il avait continué à monter, et le suivre.

Trois étages plus haut, je l'aperçus de nouveau. Il s'était arrêté pour me surveiller d'une planche étroite qui servait de monte-charge aux ouvriers. La lumière d'en bas et d'à côté se refléta une fois de plus dans ses yeux.

Puis, mouvement !

Je m'accrochai à mon support et levai le bras pour protéger ma tête. Mais cela se révéla inutile.

Les baquets de rivets et d'écrous qu'il avait poussés pardessus bord me frôlèrent, en claquant, sifflant, grinçant, rebondirent sur le sol, où ils ricochèrent sans fin, sans fin, pour s'arrêter quand même.

J'étouffai les jurons qui me montaient aux lèvres, pour garder mon souffle et poursuivis mon escalade, dès que l'atmosphère s'éclaircit. Des rafales de vent froid me bousculaient. Regardant par-dessus mon épaule, en bas, je vis des silhouettes sur le toit, toujours illuminé du building d'à côté, la tête levée. Ce qu'ils pouvaient voir de la poursuite, je n'en savais rien.

Quand je parvins à la petite plate-forme d'où étaient tombés les obus de la DCA, l'objet de ma poursuite était deux étages plus haut, occupé, apparemment, à reprendre son souffle. Il m'était plus facile de voir à présent, parce que les plate-formes avaient fait place à quelques précieux morceaux de planches et que nous entrions dans un royaume de lignes dures, droites et nettes, d'angles aussi classiques et dépouillés qu'un théorème d'Euclide.

Le vent me poussait et me tirait avec plus de force à mesure que je montais, abandonnant lentement ses rafales pour devenir constant. Depuis le bout de mes doigts jusqu'à mes pieds, je sentais le léger balancement arythmique qui agitait la structure. Les bruits nocturnes de la ville devenaient de plus en plus indistincts. Ce fut un ronflement, puis un bourdonnement, et finalement, les vents le mangèrent et le digèrent. Les étoiles et la lune dessinaient les plans géométriques à

travers lesquels nous manœuvrions et toutes les surfaces étaient sèches, ce qui est un bonheur pour un acrobate nocturne.

Je continuai ma poursuite. Toujours plus haut. Escaladai les deux étages qui nous séparaient. Puis encore un.

Il se tenait un étage au-dessus de moi et m'observai. Il n'y avait plus d'étages. Il était arrivé au sommet. Et il attendait.

Je m'arrêtai et lui rendis son regard.

« Vous laissez tomber ? criai-je. Ou bien on va jusqu'au bout ? »

Pas de réponse. Pas un mouvement non plus. Il se tenait simplement là et me regardait.

Je fis courir ma main le long de la poutre qui s'élevait à côté de moi.

Ma proie se ramassa sur elle-même. Accroupie, en boule, muscles tendus. Comme pour bondir...

Sacré bon Dieu ! Je serai à découvert, pendant quelques secondes, avant d'atteindre ce niveau. Ma tête exposée, mes bras et mains occupés à me rétablir.

Mais il prenait aussi un risque de bondir sur moi de là-haut, de se mettre à ma portée.

« Je pense que vous bluffez, dis-je. Je monte. »

J'affermis ma prise sur la poutre.

Une pensée me vint alors à l'esprit, de celles qui ne me viennent que rarement : *et si tu tombais ?*

J'hésitai. C'était une notion si nouvelle. Une idée à laquelle on n'aime pas du tout penser. Naturellement, j'étais bien conscient que cela pouvait arriver. Cela m'était d'ailleurs arrivé un certain nombre de fois, avec divers résultats. Mais ce n'est pas le genre de choses qu'on ressasse à plaisir.

Mais, c'est très haut. Est-ce que tu t'es jamais demandé quelle sera ta dernière pensée, juste au moment où les lumières s'éteindront ?

Je suppose que c'est une question que tout le monde s'est posée à un moment ou à un autre. Elle ne vaut quand même pas la peine d'une réflexion profonde, et on pourrait probablement la classer dans les symptômes à sacrifier sur l'autel maculé de l'équilibre mental. Mais...

Regarde donc en bas. Quelle hauteur ? Quelle distance ? Qu'est-ce que ça doit faire quand on tombe ? Sens-tu ce picotement dans tes poignets, tes mains, tes pieds, tes chevilles ?

Bien entendu. Mais là encore...

Le vertige ! Il m'envahissait tout entier. Vague après vague. Chose que je n'avais jamais éprouvée avec une telle intensité.

En même temps, je compris la source artificielle de mon malaise. Il fallait être vraiment naïf pour ne pas s'en être rendu compte plus vite.

C'était mon petit ennemi à fourrure qui m'envoyait cette sensation, essayait de créer une attitude acrophobique chez moi, et y réussissait.

Mais il doit y avoir autre chose au-delà de la physiologie, au-delà de la psychosomatique. En tout cas, ces petits lambeaux de mysticisme, qui composaient la seule religion que je reconnaisse, insistaient pour me dire que ce n'était pas aussi simple de transformer l'amour en haine, la passion en peur, de soumettre la volonté de toute une vie à l'irrationnalité d'un moment.

Je frappai du poing sur la poutrelle, serrai les dents. J'avais peur. Moi. Fred Cassidy. Peur du vide.

La chute, la chute... non pas la lente descente d'une feuille ou d'un morceau de papier, mais la chute libre d'un corps lourd... Le seul obstacle peut-être, les barreaux de notre cage... Une empreinte sanglante ici et là... La seule preuve de ton passage... Comme dans les arbres auxquels s'accrochaient craintivement tes ancêtres pas si lointains...

C'est alors que j'eus l'illumination. Il venait de me donner ce qu'il me fallait, ce que je cherchais, pour résister à l'assaut : un sujet, qui n'était pas moi, sur lequel je pouvais fixer mon attention. Il s'était permis d'avoir une attitude paternaliste envers la race humaine tout entière, ce qui allait me sauver. Sibla m'avait irrité avec ce même sentiment, chez Merimee. C'était exactement ce qu'il me fallait.

Je me laissai aller à la colère. Je l'encourageai, l'emmagasinaï.

« Très bien, dis-je, alors. Ces mêmes ancêtres avaient aussi l'habitude de vous pousser, juste pour s'amuser – pour vous voir cracher, tomber, pour voir si vous retombiez toujours sur vos pattes. C'est un très vieux jeu. Et cela fait longtemps qu'on'y joue plus comme il faut. Je vais le faire revivre. Au nom de mes pères. Voyez le ridicule anthropoïde, attention à ses doigts crochus ! »

J'attrapai la poutre, me hissai dessus.

Il recula, s'arrêta, avança, s'arrêta encore. Je ressentais une exaltation grandissante devant son indécision, un sentiment de triomphe, parce qu'il avait cessé de bombarder mon esprit. Quand j'atteignis son niveau, je baissai la tête et accrochai mes deux mains à la poutrelle, assez loin l'une de l'autre, pour que je puisse me tenir à l'une si jamais il me griffait l'autre.

Il se mit en position d'attaque, puis réfléchit apparemment, tourna

et s'enfuit.

Je me rétablis sur la poutre, me mis debout.

Je l'observai qui courait, ne s'arrêtant que lorsqu'il fut à l'autre bout du carré d'acier qui nous supportait. Puis je m'approchai du coin le plus proche ; il se réfugia de l'autre côté. J'avançai vers l'autre coin, il fit de même. Je m'arrêtai. Il s'arrêta. Nous nous regardâmes.

« O. K. ! dis-je en prenant une cigarette et l'allumant. Nous sommes dans l'impasse, et vous êtes le perdant. Ces gens, là-dessous, ne restent pas les mains dans les poches. Ils appellent de l'aide. Tous les chemins menant vers le bas seront bientôt gardés. Je parie qu'un hélicoptère va arriver d'ici peu – avec une belle mitrailleuse à infrarouges. J'ai toujours entendu dire qu'il valait mieux se rendre que de résister, quand on est dans la merde. Je suis un représentant patenté du Département d'État de mon pays et des Nations unies. Vous avez le choix – je – »

Très bien, me parvint une pensée, je me rends à vous, en tant que fonctionnaire du Département d'État.

Il se dirigea immédiatement vers le coin le plus proche, tourna et avança sur la poutre d'un pas régulier. Je me retournai, me dirigeai vers le coin que je venais de quitter. Mais il l'atteignit avant moi et continua à s'avancer vers moi.

« Restez où vous êtes, dis-je, et considérez que vous êtes sous ma protection légale. »

Mais il bondit en avant, sur moi. Mon esprit se remplit immédiatement de trucs qui, mis en mots, devraient donner à peu près cela :

Il est plus satisfaisant, noble, de mourir les dents, les griffes enfoncées dans la gorge, le cœur de l'ennemi du nid, du totem de la civilisation. Meurs, destructeur !

Juste au moment où il bondissait, je lui lançai, pour toute arme, ma cigarette en pleine figure.

Elle tournoya et le frappa juste avant que ses pattes ne quittent la poutre. Je reculai en même temps, m'accroupis en levant le bras pour maintenir mon équilibre et me protéger.

Il me toucha, mais ni à la gorge ni au cœur. Il heurta mon épaule gauche, s'y accrocha farouchement, me griffant profondément le bras et le flanc. Puis il tomba.

Une seconde de pensées et d'actions inséparables : retrouver mon équilibre, sauver l'horrible petite bête – pour ce qu'elle pouvait nous apprendre – le bras droit en travers du corps, mon poids sur le pied

gauche, je plongeai la main gauche dans le vide, la repêchai, la tint fermement. Surtout, ne pas perdre l'équilibre ! Puis la secousse, la traction, le tiraillement.

Je l'avais ! Je l'avais attrapée par la queue ! Mais...

Une brève résistance, un déchirement, une nouvelle torsion...

Je ne tenais qu'une queue noire, artificielle, rigide, à laquelle étaient attachés des lambeaux de costume en caoutchouc synthétique. J'entrevis la petite forme sombre qui traversait l'espace brillamment éclairé, plus bas. Je ne crus pas un instant qu'il retomberait sur ses pattes.

12.

Temps qui passe.

Encore des fragments, des morceaux, des lambeaux... Temps qui passe.

Épiphanie en noir et blanc. Scénario en Vert, Or, Pourpre et Gris...

Il y a un homme. Il est en train de grimper, dans la lumière du crépuscule, de grimper sur la tour de Cheslerei, dans un lieu appelé Ardel, à côté d'une mer dont il n'arrive pas encore tout à fait à prononcer le nom. La mer est aussi sombre que du jus de raisins fermenté, pétillant comme du Chianti, dans le clair-obscur de la lumière des étoiles lointaines et des derniers rayons de Canis Vibesper, le soleil de ce système, légèrement en dessous de l'horizon, éveillant un autre continent, poursuivi par les brises qui viennent de la terre pour s'enrouler autour des balcons, des tours, des murs et des allées de la ville, apportant les odeurs de la terre chaude vers sa campagne plus ancienne, plus froide...

Grimpant d'une pierre verte à l'autre, sur le mur de la structure donnant sur la mer, il est parvenu à soutenir le rythme de la course des derniers rayons du jour, qui s'envole, se penche, se prépare à sauter. Dans la lumière fantastique du crépuscule, le haut de la tour de Cheslerei est le dernier endroit touché par l'or des rayons du jour avant son départ du capitole. Il s'est donné le temps pour poursuivre les derniers rayons qui balaient la Tour de bas en haut, et être au sommet quand la nuit s'installera complètement.

Ce sont des ombres qu'il poursuit maintenant, la sienne est déjà floue. Ses mains s'élancent comme des poissons argentés au-dessus de l'obscurité qui monte. Dans l'espace sidéral, au-dessus de sa tête, la nuit continue à forger les étoiles. À travers l'écran cristallin de l'atmosphère, il entrevoit leur scintillement, tandis qu'il poursuit son escalade. Il est hors d'haleine, maintenant, et la touche dorée a encore diminué. Les ombres commencent à le dépasser.

Mais cette tache minuscule, dorée, s'attarde sur le vert. Pensant peut-être à un autre lieu tout en vert et or, il se met à grimper plus vite, sur les pas de son ombre, gagnant du terrain. Les lumières s'évanouissent un instant, reviennent le temps d'un autre.

Cette seconde lui permet de s'agripper au parapet et de se hisser

dessus, comme un nageur sortant de l'eau.

Il fait un rétablissement, se met debout, tourne la tête vers la mer, vers la lumière. Oui...

Il assiste au dernier clignotement doré qu'elle lance. Pendant un bref instant seulement, il le contemple.

Puis il s'assied sur la pierre et regarde les milliers d'autres lumières de la nuit, comme il ne les a jamais vues. Pendant un long moment, il reste là, perdu dans sa contemplation...

Je le connais bien, évidemment.

Portrait d'un Garçon et d'un Chien s'ébattant sur la plage, Tic-Toc, la Tempête Passée, Fragment –

– Allez le chercher, mon garçon ! Allez le chercher !

– Bon Dieu, Ragma ! Apprenez à lancer un *frisbee* correctement si vous voulez jouer ! Je commence à en avoir assez d'aller le chercher ! »

Il étouffa un rire. J'allai chercher le *frisbee* et le lui lançai. Il l'attrapa et le relança, pour qu'il retombe encore une fois dans les buissons.

– Ça suffit, dis-je. J'abandonne. C'est sans espoir. Vous l'attrapez bien mais vous ne savez pas le lancer.

Je me détournai et me dirigeai vers l'eau. Quelques instants plus tard, j'entendis un bruit de pas étouffés : il était à mes côtés.

– Nous avons un jeu un peu semblable chez nous, dit-il. Je n'y ai jamais excellé non plus.

Nous regardâmes les vagues s'affaler sur la plage, tirant du vert au gris, qui se bousculaient et moussaient en refluant.

– Donnez-moi donc une cigarette, dit Ragma.

Je lui en donnai une et en pris une.

– Si je vous dis ce que je sais que vous voulez savoir, je briserai le règlement de sécurité, dit-il.

Je ne répondis rien. Je l'avais déjà deviné.

– Mais je vais quand même vous le dire, poursuivit-il. Sans tous les détails. Seulement l'image générale. Je vais mettre à l'épreuve mon discernement. C'est en réalité un secret assez connu, et puisque vos compagnons commencent à voyager à travers d'autres mondes et recevoir des visiteurs, vous en entendrez parler tôt ou tard. J'aime

mieux que vous l'entendiez de la bouche d'un ami. C'est un élément qui peut vous apporter quelques éclaircissements avant de prendre une décision à propos de la proposition qui vous a été faite. Je trouve que nous vous devons bien cela.

– Mon chat de Cheshire..., commençai-je.

– Était un Willowhim, dit-il. Un représentant d'une des plus puissantes cultures de la galaxie. La concurrence entre les différents peuples qui composent toute la civilisation a toujours été dure en ce qui concerne le commerce et l'exploitation des nouveaux mondes. Ce sont de grandes cultures et des supersuperpuissances. Et puis, il y a, pourrait-on dire, les mondes en voie de développement – tels que le vôtre, nouvellement arrivé au seuil de la grande civilisation. Un jour, vous siégerez probablement à notre Conseil, avec droit de vote. Quelle force aurez-vous, à votre avis ?

– Pas énormément, dis-je.

– Et que fait-on dans ces circonstances ?

– On recherche des alliances, on signe des marchés. On tente de trouver d'autres gens ayant les mêmes problèmes et les mêmes intérêts.

– Vous pourriez vous allier aussi à l'une des superpuissances. Elle vous apporterait toutes sortes de choses en échange de votre soutien.

– Dans ce cas, on risque de devenir des marionnettes, de perdre beaucoup de notre autonomie.

– Oui et non. Ce n'est pas aussi simple. D'autre part, vous pouvez vous allier avec des groupes plus petits dont la situation, comme vous l'avez dit, ressemble à la vôtre. Il y a des risques là aussi, bien entendu, mais les choix ne sont jamais aussi tranchés. Voyez-vous où je veux en venir ?

– Peut-être. Y a-t-il beaucoup de... mondes en voie de développement... tel que le mien ?

– Oui, dit-il. Il y en a pas mal. Et on en découvre toujours de nouveaux. Bonne chose – pour tout le monde. Nous avons besoin de cette diversité, de tous ces points de vue et de ces approches uniques des problèmes que la vie pose, où qu'ils se produisent.

– Est-il correct d'assumer qu'un nombre important de ces jeunes mondes partagent le même point de vue sur des problèmes fondamentaux ?

– C'est correct.

– Existents-ils en nombre suffisant pour faire pencher l'équilibre des

forces ?

– Nous commençons à arriver à ce stade.

– Je vois, dis-je.

– Oui. Certaines puissances plus anciennes, plus établies, n'hésiteraient pas à limiter leur force. Empêcher leur nombre de croître est une façon d'y parvenir.

– Si nous avions fait les idiots avec les objets échangés, est-ce que cela nous aurait banni de la Confédération à jamais ?

– À jamais, non. Vous existez. Vous êtes suffisamment développés. Il aurait fallu vous reconnaître tôt ou tard. Même si on vous avait écarté initialement. Mais vous en porteriez l'opprobre et vous y seriez entré plus tard, forcément. Cela aurait considérablement retardé les choses.

– Soupçonnez-vous les Whillowhims depuis le début ?

– Je pensais bien que ce devait être l'œuvre d'une des superpuissances. Il y a déjà eu un certain nombre d'incidents de ce genre – et c'est la raison pour laquelle nous surveillons les nouveaux. Dans votre cas, c'était facile pour eux – la situation était là, il suffisait de l'exploiter. En fait, je m'étais trompé sur l'identité de ceux qui étaient derrière tout ça. Je ne l'ai vraiment compris que cette nuit dans le Hall, quand Speicus a réussi à communiquer son message et que vous vous êtes mis à la poursuite du Willowhim. Non pas que cela soit important. Si nous leur présentions nos découvertes et que nous leur demandions des explications – ce que nous ne ferons pas –, les Willowhims répondraient simplement que leur agent n'était pas patenté, que c'était un simple particulier déséquilibré agissant sans ordres et qu'ils regrettaient les inconvénients qu'il nous avait causés. Non, le fait de savoir qu'ils ont perdu la partie est amplement suffisant. Nous les avons épinglés ici. Ils savent que nous sommes là et que vous êtes sur le qui-vive – puisque vos hauts fonctionnaires le sont. Je ne pense pas qu'un incident de cette nature se reproduira à l'avenir.

– Je suppose que la prochaine fois, ils arriveront avec des cadeaux plein les bras ?

– C'est tout à fait probable. Mais là encore, vous êtes prévenus. D'autres viendront aussi. Ce ne devrait pas être difficile d'équilibrer leurs propositions.

– Ainsi, on en revient toujours à la cigarette...

– Ou à la pipe. Ou bien à d'autres choses, dit-il. Je ne vous suis pas tout à fait...

– La politique, c’est un vice aussi.

– Oh ! oui. L’une des petites choses fondamentales de la vie.

– Ragma, je voudrais vous poser une question personnelle.

– Allez-y. Si cela est trop embarrassant, je n’y répondrai pas tout simplement.

– Alors, dites-moi, comment caractériseriez-vous votre propre culture, votre race, votre peuple – quel que soit le terme que vos sociologues appliquent à votre groupe (vous voyez ce que je veux dire) – parmi les grandes civilisations galactiques ?

– Oh ! nous nous définissons comme tout à fait pratiques, efficaces, équilibrés.

– Équilibrés, dis-je.

– Oui, c’est ça. Et en même temps, idéalistes, inventifs, pleins de diversité culturelle et...

Je toussai.

–... et possédant un grand potentiel, acheva-t-il, ainsi que les rêves et la vigueur de la jeunesse.

– Merci.

Nous rebroussâmes chemin et marchâmes le long de la plage à la limite où venaient s’écraser les vagues.

– Vous avez réfléchi à la proposition ? demanda-t-il au bout d’un moment.

– Oui, dis-je.

– Et vous avez pris une décision ?

– Pas encore. Je vais m’en aller un moment pour y réfléchir tranquillement.

– Vous avez une idée du temps que cela vous prendra ?

– Non.

– Très bien, très bien. Vous nous en avertirez bien sûr, immédiatement, quelle que soit votre réponse...

– Bien sûr.

Nous dépassâmes un écriteau décoloré qui disait BAIGNADE INTERDITE et je m’arrêtai pour réfléchir sur l’amélioration du **BAIGNADE INTERDITE** que j’aurais vu à la place il n’y a pas si longtemps. Ma collection de cicatrices était également à sa place. Les cigarettes avaient repris leur goût normal. Je regrettais quand même les versions inversées des frites pâteuses, des hamburgers dégoulinant de graisse,

des salades confites de la veille et du café de la cafétéria du campus, décidai-je. Et par-dessus tout, le souvenir de la stéréo-isognole, ce nectar, ce *Spiegel-schnapps*, me hanterait toujours comme une brise venue des collines du royaume des fées...

– Je crois que nous ferions bien de rentrer, dit Ragma. La fête chez Merimee doit commencer bientôt.

– Exact, dis-je. Mais dites-moi encore autre chose. Je pensais justement aux inversions qui ne se font qu’au niveau moléculaire, mais pas au niveau atomique, subatomique...

– Et vous voulez savoir si l’invertisseur ne pourrait pas produire de jolies piles d’antimatière pour vous ?

– Eh bien, oui.

Il haussa les épaules.

– On peut le faire mais entre autres choses on perd beaucoup de machines de cette façon. Et celle-ci est ancienne. Nous y tenons. C’est la deuxième unité d’inversion axiale-N jamais construite.

– Qu’est-il arrivé à la première ?

Il rit tout bas.

– Elle ne possédait pas de programme d’excepteur de particules.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Il secoua la tête.

– Il y a des choses que l’homme ne doit pas savoir.

– C’est sacrément rude de s’entendre dire ça, arrivé à ce stade du jeu.

– En fait, je n’y comprends rien moi-même.

– Oh !

– Allons boire la gnole de Merimee et fumer ses cigarettes, dit-il. Je voudrais aussi parler un peu plus longuement à votre oncle. Il m’a offert un job, vous savez ?

– Ah ! oui ? Pour faire quoi ?

– Il a quelques idées intéressantes concernant le commerce galactique. Il veut monter une modeste entreprise d’import-export. Vous voyez, je suis presque à la retraite, et il voudrait quelqu’un avec mon expérience pour le conseiller. Il se peut que nous parvenions à un accord.

– C’est mon oncle favori, dis-je, et je lui dois beaucoup. Mais je vous dois aussi suffisamment de choses pour me sentir obligé de vous

avertir que sa réputation n'est pas sans tache.

Ragma haussa les épaules.

– La galaxie est grande, répondit-il. Il y a des lois et des marchés pour tous les genres et toutes les situations. Voilà à quoi mes conseils pourraient lui servir.

Je hochai lentement la tête, en repensant aux fragments apocalyptiques du folklore familial qui s'étaient récemment mis en place dans ma tête, à la lumière des révélations de Merimee et des souvenirs d'oncle Albert lui-même, lors de notre petite réunion de famille, la veille.

– À propos, le docteur Merimee serait associé à l'entreprise, ajouta Ragma.

Je continuai à hocher la tête.

– Quoi qu'il arrive, dis-je, je suis certain que vous trouverez cette expérience intéressante et stimulante.

Nous allâmes jusqu'à la voiture, y montâmes, démarrâmes et nous dirigeâmes vers la ville. Derrière moi, la plage était brusquement pleine de portes ouvertes et j'imaginai les dames, les tigres, les chaussures, les vaisseaux, les tubes de colle et autres merveilles qui allaient s'entasser sur le seuil. Bientôt, bientôt, bientôt...

Variations sur un Thème par la Troisième Gargouille à partir de la Fin : Les Étoiles et le Rêve du Temps...

Ce fut finalement dans une petite ville, à l'ombre des Alpes, que je le rattrapai, méditant sur le toit de l'église locale, contemplant l'énorme horloge sur le beffroi de la maison, en face.

– Bonsoir, professeur Dobson.

– Hé ? Fred ? Eh bien ça alors ! Faites attention à la pierre suivante, le mortier s'est un peu écaillé... Voilà. Très bien. Je ne m'attendais guère à vous voir ici ce soir. Ravi que vous soyez là, toutefois. J'allais vous envoyer une carte postale, demain matin, pour vous parler de cet endroit. Pas seulement pour l'escalade, mais pour la perspective. Regardez la grosse horloge, voulez-vous.

– Très bien, dis-je en m'installant sur une poutre et calant un pied contre une projection ornementale et en lui tendant un paquet, je vous ai apporté quelque chose.

– Eh bien, merci. Absolument inattendu. Une surprise... Ça glougloute, Fred.

– Oui, en effet.

Il enleva le papier qui l'entourait.

– En vérité ! Je n'arrive pas à lire la marque, je ferais donc mieux de le goûter.

Je contemplai l'horloge sur la tour.

Au bout d'un moment.

– Fred ! dit-il. Je n'ai jamais bu un truc pareil. Qu'est-ce que c'est ?

– Le stéréo-isomère d'un bourbon ordinaire, dis-je. On m'a permis d'en faire passer quelques bouteilles dans la machine de Rhennius récemment, parce que le comité spécial des Nations unies des Objets extra-terrestres ne peut rien me refuser en ce moment. Ainsi, dans un sens, vous venez de goûter à quelque chose de très rare.

– Je vois. Oui... Quelle est l'occasion ?

– Les étoiles ont enfin atteint leur apogée pour se disposer en formation élégante, porteuses d'un noble présage.

Il hocha la tête.

– Très bien dit. Mais quelle est la signification ?

– Pour commencer avec un départ, j'ai un doctorat.

– Je suis désolé d'apprendre ça. Je commençais à croire qu'ils ne vous auraient jamais.

– Moi aussi. Mais ils y ont réussi. Je travaille maintenant pour le Département d'État ou les Nations unies, selon l'angle de perspective.

– Quel genre de travail ?

– C'est ce à quoi je suis en train de réfléchir en ce moment même. Vous voyez, j'ai le choix.

Il prit une gorgée et me passa la bouteille.

– Toujours un grand moment, dit-il. Tenez.

Je hochai la tête. Avalai une gorgée.

– C'est la raison pour laquelle je voulais vous parler avant de me décider.

– Toujours une grande responsabilité, dit-il en reprenant la bouteille. Pourquoi à moi ?

– Il y a quelque temps, alors qu'on me torturait dans le désert, dis-je, j'ai pensé aux nombreux directeurs d'études que j'avais eus. Ce n'est que récemment que j'ai compris ce qui rendait les uns meilleurs que les autres. Les meilleurs, je le vois maintenant, furent ceux qui ne

m'ont jamais obligé à emprunter les sentiers battus. Ce n'est pas qu'ils signaient ma carte sans faire de difficultés. Ils me parlaient toujours un moment. Mais ce n'était pas le baratin habituel. Ils ne m'ont jamais conseillé de la façon dont le rituel le prescrit dans de telles occasions. Je ne me souviens même pas très bien de ce qu'ils disaient. En général des trucs qu'ils avaient appris sur le tas. Des trucs qu'ils considéraient comme importants, je suppose. En général, des trucs qui n'avaient aucun rapport avec les études. Ce sont ceux-là qui m'ont appris quelque chose. Et peut-être qu'ils m'ont influencé d'une manière indirecte. Pas pour faire ce qu'ils voulaient, mais pour voir ce qu'ils avaient vu, eux. Un peu de leur philosophie, qu'on la prenne en considération ou pas. N'importe comment, au fil des années, j'en suis venu à penser que vous avez été mon seul véritable conseiller.

– Ce ne fut jamais intentionnel...

– Exactement. C'était la meilleure façon de procéder dans mon cas. L'unique manière, probablement. Vous m'avez fait découvrir des choses qui m'ont aidé. Souvent. En ce moment, je pense en particulier à notre dernière conversation, au campus, juste avant que vous preniez votre retraite.

– Je m'en souviens très bien.

J'allumai une cigarette.

– La situation est particulièrement difficile à expliquer, dis-je. Je vais essayer de simplifier les choses : la pierre des étoiles, cet objet extra-terrestre dont nous sommes dépositaires est douée d'intelligence. Elle a été créée par une race à présent éteinte, quelque peu semblable à la nôtre. On l'a retrouvée parmi les ruines de leur civilisation, des siècles après leur destruction, et personne n'a compris ce que c'était. Ce n'est pas spécialement étrange, parce que aucun signe ne pouvait indiquer que c'était le Speicus dont il était fait mention dans quelques écrits conservés et traduits. On pouvait supposer, d'après les références, qu'il s'agissait d'une sorte de comité d'investigation ou d'un procédé, ou d'un programme, utilisé pour rassembler et évaluer les informations dans le domaine des sciences sociales. Mais en fait, c'était de la pierre des étoiles dont on parlait. Pour qu'elle puisse fonctionner convenablement, il lui faut un hôte, bâti un peu comme nous. Elle vit alors comme un symbiote à l'intérieur de cette créature, obtenant des faits par le truchement de son système nerveux. Elle opère sur ce matériel un peu comme un ordi-nateur sociologique. En retour, elle conserve indéfiniment son hôte en bonne santé. Sur demande, elle fournit l'analyse de tout ce qu'elle a expérimenté directement ou d'une manière périphérique, chiffres à l'appui, qui ne peuvent être déformés parce qu'elle est, d'une manière unique,

étrangère à toutes formes de vie, tout en étant orientée vers les êtres vivants de par la nature du mécanisme d'*in put*. Elle préfère un hôte mobile, avec un cerveau rempli de faits.

– Fascinant. Comment avez-vous appris tout cela ?

– Par un hasard que j'ai partiellement provoqué. Elle s'est installée en moi et m'a persuadé de la mettre en état d'agir. Ce que j'ai fait. Dans le processus, cependant, je me suis rendu incapable de communiquer avec elle, si ce n'est d'une façon très rudimentaire. Plus tard, on me l'a enlevée et j'ai repris mon état normal. Mais elle fonctionne en ce moment, et des analystes télépathes parviennent à converser avec elle. Maintenant, le Conseil galactique et les Nations unies veulent tous deux la faire fonctionner de nouveau. Et voilà ce qui a été proposé : qu'elle continue son rôle dans la chaîne du koula, en visitant tous les mondes et en leur fournissant un rapport détaillé de ses activités. Au fil des années, les générations passant, cette base s'élargira. Elle pourrait dans ce cas fournir au conseil des rapports sur des secteurs entiers de la galaxie civilisée. C'est un enregistreur d'informations vivant, légèrement télépathe – car elle a absorbé des bribes d'informations au fil des siècles qu'elle a vécus, de sorte qu'elle a pu me conseiller sur une clause du code galactique et qu'elle savait comment faire fonctionner une certaine machine. Elle représente une combinaison unique d'objectivité et d'empathie, et à cause de cela, ses rapports seraient inestimables.

– Je commence à voir la situation, dit-il.

– Oui. Mais Speicus semble s'être pris d'amitié pour moi et voudrait me faire l'honneur de l'abriter.

– Une chance unique.

– Exact. Cependant, si je décline l'offre, je pourrais quand même continuer à étudier nombre de ces trucs en tant que spécialiste de la culture extra-terrestre, ici, sur Terre.

– Pourquoi choisir cette situation, si on vous offre l'autre ?

– J'ai réfléchi sur la vitesse de notre progression et sur son accélération. Un moment auparavant, nous étions là-bas, maintenant, nous sommes ici. Tout ce qui s'est passé entre-temps me semble un peu irréel – entre nos deux tours. Quand je suis ici, et que je regarde en bas ou en arrière, je remarque pour la première fois que mes sommets se rapprochent de plus en plus. Il y a une accélération notable du tempo du temps et des temps. Tout ce qui est en bas, tout ce qui est entre, devient de plus en plus frénétique, absurde. Vous m'avez dit que lorsque j'en arriverais là, il fallait que je me souvienne du cognac.

– Oui, en effet. Tenez.

Je jetai ma cigarette. Je me souvins du cognac et lui portai un toast.

– Si la distance n'était pas si grande, vous pourriez cracher à la figure du Temps, observa-t-il, tandis que je lui repassais la bouteille. Oui, j'ai dit tout ça, et c'était vrai sur le moment. Pour moi.

– Et où cela nous mène-t-il ? dis-je. Au sommet d'une spirale particulièrement torturée, dont nous savons déjà qu'elle a été occupée par d'autres. Ils nous considèrent comme un monde en voie de développement, vous savez – primitif, barbare. Ils ont probablement raison, d'ailleurs. Regardons les choses en face. Nous avons été battus sur la ligne d'arrivée. Si j'accepte ce job, c'est moi qui serai l'objet exposé, plus que Speicus.

– Statistiquement parlant, dit-il, il était fort improbable que nous occupions la première place, comme il est aussi improbable que nous soyons à la fin de la liste. Je croyais tout ce que j'ai dit quand je l'ai dit, et certaines choses tiennent encore maintenant. Mais il faut vous souvenir des circonstances. Je parlais à la fin d'une carrière, non pas au début, et à ce moment-là je parlais quand ce genre de sujets me préoccupait. J'ai eu d'autres idées depuis. Nombreuses. J'ai réfléchi sur les notions du professeur Kuhn sur la structure des révolutions scientifiques – une grande idée nouvelle naît et bouleverse tous les modèles traditionnels de pensée, on reprend tout depuis le début. Pas à pas. Morceau par morceau. Au bout d'un moment, les choses semblent de nouveau en ordre, à l'exception de quelques petits fragments. Puis quelqu'un jette une autre brique dans la fenêtre. Cela s'est toujours passé ainsi pour nous, et depuis ces dernières années, les briques sont de plus en plus rapprochées. On n'avait plus tellement le temps de nettoyer. Puis nous avons rencontré les extra-terrestres, et c'est tout un camion de briques qui nous est tombé sur la tête. Il est bien naturel que notre intellect en soit ébranlé. Mais qui que nous soyons, nous sommes différents de toutes les autres races existantes. C'est normal. Aucun individu, aucun peuple n'est semblable. Ne serait-ce que pour cette seule raison, je sais que nous avons quelque chose à apporter. Cela reste à trouver, mais il faut le trouver. Il faut que nous survivions à l'orage de briques que nous subissons, car il est évident maintenant que d'autres l'ont fait. Si nous ne le pouvons pas, alors, nous ne méritons pas de survivre et de prendre place parmi eux. Je n'avais pas tort de vouloir être le plus fort, le meilleur, mais j'avais tort de souhaiter être le seul. L'ennui, avec vous autres anthropologues, avec tous vos discours sur la relativité des cultures, c'est que l'acte même de l'évaluation vous fait automatiquement sentir supérieurs à l'objet évalué. Et vous évaluez tout. C'est nous qu'on

évalue maintenant, y compris les anthropologues. Je suppose que cela vous choque plus que vous ne voulez l'admettre. Je dirais dans ce cas : supportez le choc et tirez-en quelque chose, ne serait-ce que l'humilité. Nous sommes au seuil d'une renaissance si je lis correctement les signes. Mais un jour, les briques ne tomberont plus, le Temps avancera à pas feutrés et il faudra commencer à nettoyer les dégâts. Nous aurons l'occasion de nous sentir seuls avec nous-mêmes, une fois de plus. Quand ce jour viendra pour vous, quel genre de compagnie aurez-vous ?

Il s'arrêta. Puis :

– Vous êtes venu me demander conseil, poursuivit-il, et je vous en ai offert plus que vous n'en vouliez. Je le dois à votre compagnie et à ce breuvage parfait. Je bois à votre santé maintenant, et au Temps qui m'a transfiguré. Continuez à grimper. C'est tout. Continuez à grimper, et puis, allez un peu plus haut.

J'acceptai une gorgée. Je regardai le bâtiment en face de nous et allumai une autre cigarette.

– Pourquoi faut-il regarder l'horloge ? demandai-je.

– Pour le carillon, à minuit. Dans quelques secondes maintenant, je pense.

– Ça semble terriblement moralisateur, même si c'est bien programmé.

Il rit tout bas.

– Ce n'est pas moi qui ai campé la situation et j'ai usé toutes mes idées moralisatrices, Fred, Je veux simplement contempler le spectacle. Les choses peuvent être intéressantes en elles-mêmes.

– Exact. Désolé. Et merci aussi.

– Les voilà ! dit-il.

Deux petites portes de chaque côté de l'horloge s'ouvrirent. De l'une, sortit un cavalier étincelant. De l'autre, un fou à la peau foncée. L'un portait une épée et l'autre un bâton. Ils s'avancèrent avec des mouvements saccadés, le chevalier droit et fier, le fou en bondissant ou en boitant, je n'en étais pas certain. Ils s'avançaient vers nous, l'expression figée, les sourcils froncés pour l'un, un rictus pour l'autre. Ils atteignirent la fin de leur rail, pivotèrent de quatre-vingt-dix degrés et se firent face. Une cloche les séparait. Ils reprirent leur progression. Premier arrivé, le chevalier leva son arme et frappa le premier coup. Le son était plein et profond. Quelques instants après, le fou leva son bâton pour donner le second coup. Le ton était légèrement plus aigu, de volume à peu près semblable.

Chevalier, fou, chevalier, fou... Les coups nous parvenaient clairement à cette distance et je sentais leurs vibrations en même temps que je les entendais. Fou, chevalier, fou, chevalier... Ils coupaient l'air, ils tuaient le jour. Ce fut le fou qui frappa le dernier coup.

Pendant un instant, ils semblèrent se regarder. Puis, comme d'un commun accord, ils se retournèrent, revinrent à leur coin, pivotèrent et réintégrèrent leurs portes respectives. Quand elles se refermèrent, même les échos étaient éteints.

– Les gens qui n'escaladent pas les cathédrales manquent certains beaux spectacles, dis-je.

– Gardez donc votre sacrée morale pour un autre jour, dit-il, puis :
À la dame au sourire !

– Aux cailloux de l'empire ! répliquai-je, quelques instants après.

Morceaux et Fragments Perdus dans l'Espace de Hilbert, Affleurant pour Décirer de Lentes Symphonies & l'Architecture de la Passion Persistante.

Il regarde la nuit comme il ne l'a jamais fait, du haut de la tour de Cheslerei, dans un lieu appelé Ardel, à côté d'une mer au nom imprononçable. Quelque part, Paul Byler découpe des morceaux de mondes pour en faire des choses remarquables. Les Entreprises Ira, président-directeur-général Albert Cassidy, vont ouvrir des bureaux sur quatorze planètes. Un livre, intitulé *Le Vomissement de l'Esprit*, écrit sous un pseudonyme par un auteur qui cite parmi ses collaborateurs, une fille, un nain et un âne, vient d'atteindre le statut de best-seller. *La Gioconda* continue de recevoir les louanges et les critiques avec une bonne humeur silencieuse et sa sérénité traditionnelle. Dennis Wexroth se traîne sur des béquilles, une jambe dans le plâtre, après une tentative pour escalader la cafétéria du campus.

Il pense à cela et à bien d'autres choses, sous le ciel, dans le ciel. Il se souvient de son départ.

Charv avait dit : « Vous fumez trop, vous savez. Peut-être devriez-vous profiter de ce voyage pour vous restreindre ou abandonner complètement cette habitude. De toute façon, amusez-vous bien, surtout. Ça et un dur et honnête labeur, voilà ce qui fait tourner le monde.

Nadler lui avait fermement serré la main, avec un sourire parfait et dit : « Je suis certain que vous ferez toujours honneur à notre Organisation, docteur Cassidy. Dans le doute, faites appel à la

tradition et improvisez. Souvenez-vous toujours de ce que vous représentez.

Merimee lui avait adressé un clin d'œil et dit : « Nous allons ouvrir une chaîne de bordels à travers la galaxie, pour les voyageurs humains et les extra-terrestres aventureux. Ce ne sera pas long. Cultivez la philosophie pendant ce temps. Et si vous avez des ennuis, souvenez-vous de mon numéro.

« Fred, mon garçon, avait dit son oncle, jetant son gourdin pour le prendre par les épaules, c'est un grand jour pour les Cassidy ! J'ai toujours pensé que tu rencontrerais ton destin, quelque part, parmi les étoiles. Double vue, tu sais. Voilà *Godspeed* et un exemplaire de *Tom Moore* pour te tenir compagnie. Je reste en contact avec le bureau sur Vibesper, et peut-être que j'y enverrai Ragma bientôt. Je suis fier de mon investissement, mon garçon ! »

Il sourit devant l'absurdité, les traditions, les intentions. Il est ému.

Je suis désolé pour ce spasme dans le bus, Fred. J'essayais simplement de comprendre comment fonctionnait votre corps, au cas où j'aurais à y faire quelques réparations. J'étais handicapé par la barrière du pouvoir lévogyre.

« Je m'en suis douté – plus tard. »

Ce monde a l'air intéressant, Fred. C'est le premier jour que nous sommes là et je peux déjà prédire, avec de grandes probabilités, que nous allons avoir des expériences inhabituelles.

« Quel genre de satisfaction tirez-vous de tout cela, Speicus ? »

Je suis un appareil à enregistrer et à analyser. La meilleure comparaison, je suppose, c'est que je suis à la fois un touriste et sa caméra. Quand ils fonctionnent ensemble, j'imagine que leurs sensations sont proches des miennes.

« Je suppose qu'il est bon de se connaître soi-même aussi complètement. Je doute d'y arriver un jour. »

Il allume une cigarette, fait un large geste qui embrasse le paysage.

« Eh bien, le voyage en valait-il la peine ? » demande-t-il.

Vous connaissez déjà la réponse à cette question.

« Oui, sans doute. »

Tous ceux qui avaient escaladé et décoré tous ces rochers avaient raison, affirme-t-il. Oui, ils avaient raison.

Que veut-il dire ? Je n'en suis pas certain. Je le connais bien, naturellement. Mais je doute de le connaître un jour vraiment totalement. Je suis un enregistrement...

FIN